

**Velhagen & Klasings Sammlung  
französischer u. englischer Schulausgaben**

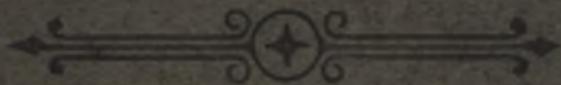
Prosateurs français Band 14B

**PAUL ET VIRGINIE**

PAR

**BERNARDIN DE  
SAINT-PIERRE**

**V&K**



**Sammlung französischer und englischer Schul-ausgaben.** Herausgegeben von Prof. Dr. Th. Engwer, Prof. Dr. M. Kuttner und Prof. Dr. A. Herrmann in Berlin.

**Gesamt-Inhaltsverzeichnis.**

Die mit † bezeichneten Bändchen sind A-Husgaben (mit Fußnoten), die mit \* bezeichneten B-Husgaben (Anmerkungen in einem besonderen Heft), die mit § bezeichneten sind Reformausgaben mit fremdsprachlichen Anmerkungen. Wörterbuch zu jedem Bändchen separat.

I. Französisch.

- |  |   |
|--|---|
| * <i>H</i> travers les Journaux fran-<br>çais.                         | *Chateaubriand, Dapoléon.   |
| *Anthologie des Prosateurs<br>français.                                | †— Jeunesse de Chateaubriand.   |
| *Augier et Sandau, Le Sendre<br>de Monsieur Boltier.                   | *Chatelain, Contes du Soir.   |
| — La Pierre de Touché.   | *Choix de Nouvelles modernes.<br>I. Bändchen.                                   |
| *Molard, Histoire politique de la<br>Révolution française.             | — Dasselbe. II. Bändchen.   |
| *Banville, Théodore de Bringois.                                       | — Dasselbe. III. Bändchen.  |
| *Barante, Histoire de Jeanne d'Arc.                                    | — Dasselbe. IV. Bändchen.   |
| *Barrau, Histoire de la Révolution<br>française.                       | — Dasselbe. V. Bändchen.  |
| †Barthélémy, Voyage du jeune<br>Anacharsis en Grèce. I. Teil.          | — Dasselbe. VI. Bändchen.   |
| — Dasselbe. II. Teil.  | — Dasselbe. VII. Bändchen.  |
| *Beaumarchais, Le Barbier de<br>Séville ou La Précuation Inutile.      | — Dasselbe. VIII. Bändchen.   |
| *Béranger, Auswahl von Gedichten.                                      | *Choix de Poésies françaises.   |
| †Berquin, Le Déserteur.  | *Choix de Récits Bibliques.   |
| *Boissier, Cicéron et ses Amis.  | *Chauvet, La Guerre de 1870/71.   |
| *Bolissonnas, Une Famille pendant<br>la Guerre 1870/71.                | *Coppée, Ausw. von vierzig Gedichten.   |
| *Bouilly, L'Abbé de l'Épée.  | — Skizzen und Erzählungen.  |
| *Bourget, Monique.   | †Cornellie, Le Cid.   |
| *Bretagne, La, et les Bretons.   | — Cinna ou La Clémence d'Auguste.   |
| *Briefe, Französisches, vorwiegend<br>aus dem Neunzehnten Jahrhundert. | — Horace.   |
| †Bruno, Le Cour de la France par<br>deux Enfants.                      | †— Polyeucte.   |
| — Francinet.   | *Courier, Pamphlets politiques et<br>littéraires.                               |
| — Livre de Lectures et d'Instruction<br>pour l'Adolescent.             | *Cuny, Général, Souvenirs d'un<br>Cavaller (1870/71).                           |
| — Les Enfants de Marcel.   | †— Daudet, 11 Erzählungen aus Les-<br>tres de mon Moulin und Contes<br>du Lund. |
| *Canivet, Enfant de la Mer.  | †— Le petit Chose.  |
| *Cervantes, Don Quichotte de la<br>Manche.                             | — Cartarin de Carascon.   |
| *Chailley-Bert, Pierre, le jeune<br>Commerçant.                        | †Delavigne, Louis XI.   |
| — Tu seras Commerçant.   | †— Les Enfants d'Édouard.   |
| †Chateaubriand, Itinéraire de Paris<br>à Jérusalem. I. Teil.           | — Marino Faliero.   |
| — Dasselbe. II. Teil.  | *Demoutin, Français illustres.  |

- \*Dumas, H. Robert-, Contes simples.  
 \*Duruy, G., Biographies d'Hommes célèbres.  
 \*Duruy, V., Histoire grecque.  
 \*— Le Siècle de Louis XIV.  
 \*— Histoire de France.  
 \*Erckmann - Chatrian, Histoire d'un Conscrit de 1813.  
 \*— Waterloo, Suite du Conscrit de 1813.  
 \*— Vier Erzählungen aus Contes populaires und Contes des Bords du Rhin.  
 \*— La Campagne de Mayenne en 1792/93.  
 \*— L'Invasion.  
 \*— L'Ami Fritz.  
 \*Essais, Ausgewählte, hervorragend.  
 Franz. Schriftsteller des 19. Jahrh.  
 \*Fabre, Souvenirs Entomologiques.  
 \*Fénelon, Céleste. I. Teil.  
 \*— Dasselbe. II. Teil.  
 \*— Dasselbe. III. Teil.  
 \*— Le Traité de l'Éducation des Filles.  
 \*Feuillet, Le Roman d'un jeune Homme pauvre.  
 \*— Le Village.  
 \*France, Le Crime de Sylvestre Bonnard.  
 \*Frédéric le Grand, Histoire de la Guerre de Sept Ans. I.  
 \*— Dasselbe. II.  
 \*— Dasselbe. III.  
 \*Guchet, Tableau de l'Histoire de la Littérature française.  
 \*Golland, Histoire de Sindbad le Marin.  
 \*— Histoire d'Ali Baba.  
 \*— Histoire d'Aladdin.  
 \*Gaspard, Les Pays de France. I.  
 \*— Fêtes de famille et fêtes publiques en France.  
 \*Girardin, La Joie fait Peur.  
 \*Girault, Tony à Paris.  
 \*Goncourt, Histoire de la Société française pendant la Révolution.  
 \*— Histoire de Marie-Antoinette.  
 \*Good, La Science amusante.  
 \*Gréville, Dosia.  
 \*— Alline.  
 \*Guerre de 1870/71.  
 \*Guerre, La Grande.  
 \*Guizot, Récits historiques. I.  
 \*— Dasselbe. II.  
 \*— Histoire de Charles Ier.  
 \*— Louis XI.  
 \*— Hist. de la Civilisation en Europe.  
 \*Halévy, L'Invasion.  
 \*— L'Abbé Constantin.  
 \*D'Hérisson, Journal d'un Officier d'Ordonnance.
- Herodot. Französisches Taschenbuch aus Herodot.  
 \*Historiens modernes.  
 \*Hugo, Hernani.  
 \*— Auswahl von vierzig Gedichten.  
 \*Jouffroy, Mélanges philosophiques.  
 \*Rriegsnotizen, Französisches.  
 \*La Fontaine, Fabeln.  
 \*Lamartine, Procès et Mort de Louis XVI.  
 \*— Voyage en Orient. I. Teil.  
 \*— Dasselbe. II. Teil.  
 \*Lamé Pfeury, Histoire de France.  
 \*Lafrey, Expédition d'Egypte et Campagne de Syrie.  
 \*— La Campagne de 1806/07.  
 \*Laurie, Mémoires d'un Collégien.  
 \*Lavisse, Récits de l'Histoire de France.  
 \*Lectures pédagogiques.  
 \*Le Sage, Histoire de Gil Bias de Santillane.  
 \*Loti, Pêcheur d'Islande.  
 \*Maeterlinck, La Vie des Abeilles.  
 \*Mairet, La Câche du petit Pierre.  
 \*— La petite Princesse.  
 \*Maistre, Le Lépreux de la Châtaigneraie. Ces Prisonniers du Caucase.  
 \*— La jeune Sibérienne.  
 \*Malassez, Journées de deux petits Parisiens.  
 \*Malin, Un Collégien de Paris en 1848.  
 \*Malot, Sans Famille.  
 \*Marbot, Général Baron de, Mémoires.  
 \*Margall, En pleine Vie.  
 \*Margueritte, Boum.  
 \*Marine-Novellen, Französisches.  
 \*Mémoires der Revolutionszeit.  
 \*Mérimée, Colomba.  
 \*Michaud, Histoire des Croisades. I.  
 \*— Dasselbe. II.  
 \*Michelet, précis de l'Histoire mod.  
 \*Mignet, Histoire de la Révolution française depuis 1789 jusqu'en 1799.  
 \*Mirabeau, Discours cholsis.  
 \*Molière, L'Avar.  
 \*— Les Fourberies de Scapin.  
 \*— Le Bourgeois Gentilhomme.  
 \*— Les Femmes savantes.  
 \*— Le Malade imaginaire.  
 \*— Le Misanthrope.  
 \*— L'Ecole des Femmes.  
 \*— Le Tartuffe.  
 \*— Les Précieuses ridicules.  
 \*— L'Ecole des Maris.  
 \*Monod, Prof. Hib., Histoire de France.

- \***Monod, Prof. G.**, Allemands et  
     Français.  
 †**Montesquieu**, Considérations.  
 †— Lettres persanes.  
 \***Moralistes**, Les grands.  
 \***de Musset, Alfred**, Pages choisies.  
 \***Nouvel, Pierre et Jacques**.  
 \***Paganet**, Jeunesse de Frédéric le  
     Grand.  
 \*— La Guerre de Sept Ans.  
 \***Palleron**, Le Monde où l'on  
     s'ennuie.  
 \***Paris**, A travers Paris.  
 \***Paris sous la Commune**.  
 †**Ponsard**, L'Honneur et l'Argent.  
 \***Pressensé**, Petite Mère.  
 §— Dasselbe. Reform-Ausgabe.  
 †\***Racine**, Athalie.  
 †\*— Iphigénie.  
 †\*— Britannicus.  
 †\*— Esther.  
 \*— Andromaque.  
 †\*— Mithridate.  
 †\*— Phèdre.  
 †— Les Plaideurs.  
 \***Rambaud**, Histoire de la Civilisa-  
     tion en France. I. Band.  
 \*— Dasselbe. II. Band.  
 \***Rapports adressés par les mini-  
     stres et les chargés d'affaires de  
     Belgique à Berlin, Londres et Paris  
     au ministre des affaires étrangères  
     à Bruxelles 1905—1914.**  
 \***Reclus, La Belgique**.  
 †\***Recueil de Contes et Récits pour  
     la Jeunesse**. I. Bändchen.  
 †\*— Dasselbe. II. Bändchen.  
 †\*— Dasselbe. III. Bändchen.  
 †\*— Dasselbe. IV. Bändchen.  
 \*— Dasselbe. V. Bändchen.  
 \***Révolution française**, Ea.  
 \***Richepin, Le Flibustier**.  
 †\***Rollin, Histoire de la seconde  
     Guerre punique**.  
 †\*— Histoire d'Alexandre le Grand.  
 †\*— Biographies d'Hommes célèbres  
     de l'Antiquité.  
 \***Roman moderne**, Ea.  
 \***Rostand, La Samaritaine**.  
 \***Rousseau, Morceaux choisis**.  
 \***Rousset, Histoire de la Guerre  
     franco-Allemande**.  
 \***Saint-Hilaire, de (J. de Véze)**,  
     La fille du Braconnier.  
 †\***Saint-Pierre, Paul et Virginie**.  
 †\***Saintes, de**, Thérèse ou La petite  
     Sœur de Charité.  
 \***Sand, La petite Fadette**.
- \***Sandeau, Mademoiselle de La Seiglière**.  
 †\*— La Roche aux Mouettes.  
 \*— Madeleine.  
 \***Sarcey, Le Siège de Paris**.  
 †\***Scribe, Bertrand et Raton ou L'Art  
     de conspirer**.  
 †\*— La Camaraderie ou La Courte-  
     Échelle.  
 †\*— Le Verre d'Eau ou Les Effets  
     et les Causes.  
 †\*— Mon Etiole.  
 \***Scribe et Legouvé**, Bataille de  
     Dames ou Un Duel en Amour.  
 \*— Les Contes de la Reine de Navarre  
     ou La Revanche de Pavie.  
 \*— Les Doigts de fée.  
 †**Scribe et Rougemont**, Avant,  
     pendant et après.  
 †\***Ségur, Histoire de Napoléon et de  
     la Grande-Armée pendant l'Année  
     1812**. I. Teil.  
 \*— Dasselbe. II. Teil.  
 \*— Moscou. Le Passage de la Béréjina.  
 †— Histoire ancienne.  
 \***Ségur, Mme de**, Mémoires d'un  
     Ane.  
 \***Seignobos, Histoire de la Civilisa-  
     tion contemporaine**.  
 \***Sévigné, Lettres de Madame de  
     Sévigné**.  
 †\***Souvestre, fünf Erzählungen aus  
     Hu Coin du Feu**.  
 †\*— Sechs Erzählungen aus Hu Coin  
     du Feu und aus Les Clairières.  
 †\*— Un Philosophe sous les Coits.  
 †\*— Sous la Connelle.  
 †\*— Zwei Erzählungen aus Les der-  
     niers Paysans.  
 \*— Confessions d'un Ouvrier.  
 \*— Théâtre de la Jeunesse.  
 †\*— Au Bord du Lac.  
 †\***Staël, De l'Allemagne**.  
 \***Stahl, Maroussia**.  
 \***Tableau de l'Histoire de la  
     Littérature française**.  
 \***Taine, La Fontaine et ses fables**.  
 \*— L'Ancien Régime.  
 \*— La Révolution.  
 \*— Napoléon Bonaparte.  
 \***Théâtre Moderne**.  
 \***Theuriet, Raymonde**.  
 \*— Ausgewählte Erzählungen.  
 †\***Chierry, Amédée**, Histoire  
     d'Attila et de ses Successeurs.  
 †\***Chierry, Augustin**, Histoire de  
     la Conquête de l'Angleterre par les  
     Normands.  
 †\***Chiers, Campagne d'Italie en  
     1800. Marengo**.

Phul. 339-13

PROSATEURS FRANÇAIS

Band 14

Ausgabe B

Mit Anmerkungen in einem Anhange.

# PAUL ET VIRGINIE

PAR

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE

Mit Anmerkungen zum Schulgebrauch neu herausgegeben

von

P. SCHMIDT,

Oberlehrer an der Oberrealschule zu Mülhausen i. E.

Mit einer Karte.



BIELEFELD UND LEIPZIG 1919

VELHAGEN & KLASING

Preis 1 M. 40 Pf.†

92(44).17/18 ; 840.09  
~~1840-3 (078)~~

Sai  
Paul

A-1

5849,, D





## BIOGRAPHIE UND EINLEITUNG

Jacques-Henri Bernardin de Saint-Pierre wurde im Jahre 1737 in Le Havre geboren. Schon als Knabe war er für einsiedlerisches Leben eingenommen, und auf sein leichtempfängliches Gemüt übten die Lektüre des Robinson und eine Seereise nach Martinique tiefen Eindruck aus, so daß er noch lange mit dem utopischen Plane umging, bald am Aralsee, bald auf Ile-de-France eine Kolonie zu gründen, wo er die Gesetzgebung nach neuen Gesichtspunkten einzurichten gedachte.

Nach einem ziemlich regellosen Schulbesuch, u. a. bei den Jesuiten in Rouen, trat er in die École des Ponts et Chaussées und dann als Ingenieur in das Heer ein. Hier war jedoch seines Bleibens nicht lange. Er diente in Deutschland und Malta, trat dann aus dem Heeresdienst aus und ging nach Rußland und Polen, immer noch mit Reformplänen beschäftigt. Nirgends aber konnte er deren Verwirklichung noch auch eine Lebensstellung für sich erreichen. Später machte er Reisen nach den französischen Kolonien, vor allem nach Ile-de-France (Mauritius), wo er sich längere Zeit als Ingenieur aufhielt.

Nach seiner Rückkehr ins Vaterland zwang ihn die Not, seine Reisebeobachtungen niederzuschreiben. 1773 erschien *Un Voyage à l'Ile-de-France*, 1784 seine *Études de la Nature*, in denen eine ganz neue Art Naturschilderung zutage trat. Das Werk jedoch, das Bernardin de Saint-Pierre am berühmtesten gemacht hat, ist die Idylle *Paul et Virginie*, welche 1787 erschien.

Nach des Autors Absicht sollte sie ein belehrender Roman sein, durch den er die Richtigkeit der Theorien und die Weisheit der Reformen, welche er in den *Études* dargelegt hatte, beweisen wollte. Besonders sollten die beiden jugendlichen Helden deutlich zeigen, daß der Mensch von Natur gut ist und daß Kultur und Wissenschaften unnütz, ja verderblich sind. Es sind aber ganz andere Vorteile, die *Paul et Virginie* zu einem Meisterwerk der Weltliteratur gemacht haben.

Bernardin de Saint-Pierre war der erste, dem es gelang, eine Landschaft in wirklich charakteristischer Weise durch den sprachlichen Ausdruck festzuhalten und dem Leser anschaulich vor Augen zu führen. Dadurch ist unser Verfasser der Vorgänger aller Schriftsteller geworden, die nach ihm diese Kunst bis zur Vollendung ausgebildet haben. Er hat damit begonnen, den Wortschatz der französischen Sprache zu bereichern, eine Arbeit, welche von den Romantikern in der ersten Hälfte des 19. Jahrhunderts in bedeutendem Maße fortgesetzt worden ist.

Das Buch hatte, sofort nach seinem Erscheinen, einen unbeschreiblichen Erfolg: es wurde in alle zivilisierten Sprachen übersetzt und in Frankreich vielfach in Romanen und Theaterstücken nachgeahmt und gefälscht. Paul und Virginie wurden beliebte Namen. Bernardin war mit einem Male ein berühmter Mann. Und noch heute gehört *Paul et Virginie* zu den volkstümlichen Werken der französischen Literatur. „Das Volk liebt diese beiden schönen, unglücklichen Kinder, und man kann in den Bauernhäusern noch die Bilder-

bogen von Épinal finden, auf denen ihre Spiele, ihre reine Liebe und ihr trauriger Tod dargestellt sind.“  
(A. Barine, *Bernardin de Saint-Pierre* S. 187.)

Von Ludwig XVI. zum Verwalter des Jardin des Plantes in Paris ernannt und mit verschiedenen Pensionen bedacht, verlor Saint-Pierre durch die Revolution Stelle und Einkünfte, wurde aber später als Professor an der eben gegründeten École Normale angestellt. Napoleon und sein Bruder Joseph, die ihn sehr bewunderten, erwiesen ihm viel Gutes, so daß sich unser Verfasser bald wieder in günstigen Vermögensverhältnissen befand. Er heiratete erst spät und verlor seine Frau, als ihre Kinder, Paul und Virginie, noch klein waren. Trotz seines hohen Alters vermählte er sich in zweiter Ehe mit einem sehr jungen Mädchen, das ihm eine große Verehrung entgegenbrachte. So verlebte er auf seinem Landgute in Éragny-sur-Oise, inmitten seiner Familie und vom Glanz seines Ruhmes umstrahlt, ein friedliches Alter, so weit es wenigstens sein äußerst launenhafter und reizbarer Charakter zuließ.

Denn dieser Mann, welcher die ruhige Schönheit der Natur und die Befriedigung, die sie dem Herzen geben kann, seinen Mitmenschen als erster lebendig geschildert hat und den man von jeher gern als einen rührseligen Melancholiker hinstellte, war im Gegenteil Zeit seines Lebens ein unruhiger, grillenhafter Mensch, der sich überall gekränkt und hintangesetzt glaubte. Selbst J.-J. Rousseau, mit dem ihn eine innige Freundschaft verband, mußte diese Launen über sich ergehen lassen. Gerade aus seiner Unzufriedenheit mit der menschlichen Gesell-

schaft aber ist seine Flucht zur Natur und der Ursprung seiner Theorien zu erklären.

Bernardin de Saint-Pierre starb in Éragny-sur-Oise im Jahre 1814.

Für den Text des vorliegenden Buches sind hauptsächlich *Œuvres complètes de Bernardin de Saint-Pierre* von Adrien Wimal (Paris 1830), ferner die 1843 bei Firmin-Didot erschienene und die 1875 mit einer Einleitung von Prévost-Paradol versehene Ausgabe (Paris, Michel Lévy frères) benutzt worden. Gegenüber der früheren Ausgabe in dieser Sammlung (Schaumann-Benecke) sind neben einer genauen Durchsicht des Textes nur geringfügige Änderungen eingetreten.

Bibliographie: Außer *Sainte-Beuve, Causeries du Lundi*, t. VI. p. 414—455 vgl. noch *A. Barine, Bernardin de Saint-Pierre*. Paris 1891. (*Collection des Grands Écrivains*.)

Mit Rücksicht auf den Schulgebrauch sind Stellen, die zu irgend welchen Bedenken Anlaß geben konnten, weggelassen worden; meistens hat eine geringe Änderung oder Fortlassung weniger Worte genügt. Im ganzen aber bietet diese Ausgabe doch ein getreues Abbild des Originaltextes.

Hinsichtlich der Anmerkungen ist zu erwähnen, daß gegenüber der früheren Ausgabe die Übersetzungshilfen überall, wo sie entbehrlich sind, fortgelassen und nur sachliche Dinge und besondere grammatische Eigentümlichkeiten in Betracht gezogen wurden, so daß der Selbstbetätigung der Schüler ein größerer Spielraum zugewiesen ist.



## AVANT-PROPOS.

Je me suis proposé de grands desseins dans ce petit ouvrage. J'ai tâché d'y peindre un sol et des végétaux différents de ceux de l'Europe. Nos poètes ont assez reposé leurs amants sur le bord des ruisseaux, dans les prairies et sous le feuillage des hêtres. J'en ai voulu asseoir sur le rivage de la mer, au pied des rochers, à l'ombre des cocotiers, des bananiers et des citronniers en fleur. Il ne manque à l'autre partie du monde que des Théocrites et des Virgiles pour que nous en ayons des tableaux au moins aussi intéressants que ceux de notre pays. Je sais que des voyageurs pleins de goût nous ont donné des descriptions enchantées de plusieurs îles de la mer du Sud; mais les mœurs de leurs habitants, et encore plus celles des Européens qui y abordent, en gâtent souvent le paysage. J'ai désiré réunir, à la beauté de la nature entre les tropiques, la beauté morale d'une petite société. Je me suis proposé aussi d'y mettre en évidence plusieurs grandes vérités, entre autres celle-ci, que notre bonheur consiste à vivre suivant la nature et la vertu.

Cependant, il ne m'a point fallu imaginer de roman pour peindre des familles heureuses. Je puis assurer que celles dont je vais parler ont vraiment

existé, et que leur histoire est vraie dans ses principaux événements. Ils m'ont été certifiés par plusieurs habitants que j'ai connus à l'Île de France. Je n'y ai ajouté que quelques circonstances indifférentes, mais qui, m'étant personnelles, ont encore en cela même de la réalité.

Lorsque j'eus formé, il y a quelques années, une esquisse fort imparfaite de cette espèce de pastorale, je priai une belle dame qui fréquentait le grand monde et des hommes graves qui en vivaient loin d'en entendre la lecture, afin de pressentir l'effet qu'elle produirait sur des lecteurs de caractères si différents: j'eus la satisfaction de leur voir verser à tous des larmes. Ce fut le seul jugement que j'en pus tirer, et c'était aussi tout ce que j'en voulais savoir. Mais comme souvent un grand vice marche à la suite d'un petit talent, ce succès m'inspira la vanité de donner à mon ouvrage le titre de *Tableau de la nature*. Heureusement, je me rappelai combien la nature même du climat où je suis né m'était étrangère; combien, dans des pays où je n'ai vu ses productions qu'en voyageur, elle est riche, variée, aimable, magnifique, mystérieuse, et combien je suis dénué de sagacité, de goût et d'expressions pour la connaître et la peindre. Je rentrai alors en moi-même. J'ai donc compris ce faible essai sous le nom et à la suite de mes *Études sur la nature*, que le public a accueillies avec tant de bonté, afin que ce titre, lui rappelant mon incapacité, le fit toujours souvenir de son indulgence.



## PAUL ET VIRGINIE.

Sur le côté oriental de la montagne qui s'élève derrière le Port-Louis de l'Ile de France, on voit, dans un terrain jadis cultivé, les ruines de deux petites cabanes. Elles sont situées presque au milieu d'un bassin, formé par de grands rochers, qui n'a qu'une seule ouverture tournée au nord. On aperçoit à gauche la montagne appelée le Morne de la Découverte, d'où l'on signale les vaisseaux qui abordent dans l'ile, et, au bas de cette montagne, la ville nommée le Port-Louis; à droite, le chemin qui mène du Port-Louis au quartier des Pamplemousses; ensuite l'église de ce nom, qui s'élève avec ses avenues de bambous au milieu d'une grande plaine; et, plus loin, une forêt qui s'étend jusqu'aux extrémités de l'ile. On distingue devant soi, sur les bords de la mer, la baie du Tombeau; un peu sur la droite, le cap Malheureux; et au delà la pleine mer, où paraissent à fleur d'eau quelques îlots inhabités, entre autres le Coin de Mire, qui ressemble à un bastion au milieu des flots.

A l'entrée de ce bassin, d'où l'on découvre tant d'objets, les échos de la montagne répètent sans cesse le bruit des vents qui agitent les forêts voi-

sines, et le fracas des vagues qui se brisent au loin sur les récifs; mais, au pied même des cabanes, on n'entend plus aucun bruit, et on ne voit autour de soi que de grands rochers escarpés comme des murailles. Des bouquets d'arbres croissent à leurs bases, dans leurs fentes, et jusque sur leurs cimes, où s'arrêtent les nuages. Les pluies que leurs pitons attirent peignent souvent les couleurs de l'arc-en-ciel sur leurs flancs verts et bruns, et entre-  
tiennent à leur pied les sources dont se forme la petite rivière des Lataniers. Un grand silence règne dans leur enceinte, où tout est paisible, l'air, les eaux et la lumière. A peine l'écho y répète le murmure des palmistes qui croissent sur leurs plateaux élevés, et dont on voit les longues flèches toujours balancées par les vents. Un jour doux éclaire le fond de ce bassin, où le soleil ne luit qu'à midi; mais dès l'aurore ses rayons en frappent le couronnement, dont les pics, s'élevant au-dessus des ombres de la montagne, paraissent d'or et de pourpre sur l'azur des cieux.

J'aimais à me rendre dans ce lieu, où l'on jouit à la fois d'une vue immense et d'une solitude profonde. Un jour que j'étais assis au pied de ces cabanes et que j'en considérais les ruines, un homme déjà sur l'âge vint à passer aux environs. Il était, suivant la coutume des anciens habitants, en petite veste et en long caleçon. Il marchait nu-pieds, et s'appuyait sur un bâton de bois d'ébène. Ses cheveux étaient tout blancs, et sa physionomie noble et simple. Je le saluai avec respect. Il me rendit mon salut; et, m'ayant considéré un moment, il

s'approcha de moi, et vint se reposer sur le tertre où j'étais assis. Excité par cette marque de confiance, je lui adressai la parole: «Mon père, lui dis-je, pourriez-vous m'apprendre à qui ont appartenu ces deux cabanes?» Il me répondit: «Mon fils, ces 5 mesures et ce terrain inculte étaient habités, il y a environ vingt ans, par deux familles qui y avaient trouvé le bonheur. Leur histoire est touchante; mais dans cette île, située sur la route des Indes, quel Européen peut s'intéresser au sort de quelques 10 particuliers obscurs? Qui voudrait même y vivre heureux, mais pauvre et ignoré? Les hommes ne veulent connaître que l'histoire des grands et des rois, qui ne sert à personne.»

«Mon père, repris-je, il est aisé de juger, à votre 15 air et à votre discours, que vous avez acquis une grande expérience. Si vous en avez le temps, racontez-moi, je vous prie, ce que vous savez des anciens habitants de ce désert, et croyez que l'homme même le plus dépravé par les préjugés du monde 20 aime à entendre parler du bonheur que donnent la nature et la vertu.»

Alors, comme quelqu'un qui cherche à se rappeler diverses circonstances, après avoir appuyé quelque temps ses mains sur son front, voici ce que 25 ce vieillard me raconta:

En 1726, un jeune homme de Normandie, appelé M. de la Tour, après avoir sollicité en vain du service en France et des secours dans sa famille, se détermina à venir dans cette île pour y chercher 30 fortune. Il avait avec lui une jeune femme qu'il aimait beaucoup, et dont il était également aimé.

Elle était d'une ancienne et riche maison de sa province; mais il l'avait épousée en secret et sans dot, parce que les parents de sa femme s'étaient opposés à son mariage, attendu qu'il n'était pas gentilhomme. Il la laissa au Port-Louis de cette île, et il s'embarqua pour Madagascar, dans l'espérance d'y acheter quelques noirs et de revenir promptement ici former une habitation. Il débarqua à Madagascar vers la mauvaise saison, qui commence à la mi-octobre; et, peu de temps après son arrivée, il y mourut des fièvres pestilentielles qui y règnent pendant six mois de l'année, et qui empêcheront toujours les nations européennes d'y faire des établissements fixes. Les effets qu'il avait emportés avec lui furent dispersés après sa mort, comme il arrive ordinairement à ceux qui meurent hors de leur patrie. Sa femme, restée à l'Île de France, se trouva veuve, et n'ayant pour tout bien au monde qu'une négresse, dans un pays où elle n'avait ni crédit ni recommandation. Ne voulant rien solliciter auprès daucun homme, après la mort de celui qu'elle avait uniquement aimé, son malheur lui donna du courage. Elle résolut de cultiver avec son esclave un petit coin de terre, afin de se procurer de quoi vivre.

Dans une île presque déserte, dont le terrain était à discrétion, elle ne choisit point les cantons les plus fertiles ni les plus favorables au commerce; mais, cherchant quelque gorge de montagne, quelque asile caché où elle pût vivre seule et inconnue, elle s'achemina de la ville vers ces rochers pour s'y retirer comme dans un nid. C'est un instinct

commun à tous les êtres sensibles et souffrants, de se réfugier dans les lieux les plus sauvages et les plus déserts: comme si des rochers étaient des remparts contre l'infortune, et comme si le calme de la nature pouvait apaiser les troubles malheureux de l'âme. Mais la Providence, qui vient à notre secours lorsque nous ne voulons que les biens nécessaires, en réservait un à madame de la Tour que ne donnent ni les richesses ni la grandeur: c'était une amie.

10

Dans ce lieu, depuis un an, demeurait une femme vive, bonne et sensible; elle s'appelait Marguerite. Elle était née en Bretagne, d'une simple famille de paysans dont elle était chérie, et qui l'aurait rendue heureuse, si elle n'avait ajouté foi à l'amour d'un gentilhomme de son voisinage. Mais celui-ci s'éloigna d'elle. Elle s'était déterminée alors à quitter pour toujours le village où elle était née, et à aller aux colonies. Un vieux noir, qu'elle avait acquis de quelques deniers empruntés, cultivait avec elle un petit coin de ce canton.

Madame de la Tour, suivie de sa négresse, trouva dans ce lieu Marguerite qui allaitait son enfant. Elle fut charmée de rencontrer une femme dans une position qu'elle jugea semblable à la sienne. 25 Elle lui parla, en peu de mots, de sa condition passée et de ses besoins présents. Marguerite, au récit de madame de la Tour, fut émue de pitié; elle lui offrit en pleurant sa cabane et son amitié. Madame de la Tour, touchée d'un accueil si tendre, lui dit, 30 en la serrant dans ses bras: «Ah! Dieu veut finir mes peines, puisqu'il vous inspire plus de bonté

envers moi, qui vous suis étrangère, que jamais je n'en ai trouvé dans mes parents.»

Je connaissais Marguerite, et, quoique je demeure à une lieue et demie d'ici, dans les bois, derrière la Montagne-Longue, je me regardais comme son voisin. Dans les villes d'Europe, une rue, un simple mur, empêchent les membres d'une même famille de se réunir pendant des années entières; mais, dans les colonies nouvelles, on considère comme ses voisins ceux dont on n'est séparé que par des bois et par des montagnes. Dans ce temps-là surtout, où cette île faisait peu de commerce aux Indes, le simple voisinage y était un titre d'amitié; et l'hospitalité envers les étrangers, un devoir et un plaisir.

Lorsque j'appris que ma voisine avait une compagne, je fus la voir, pour tâcher d'être utile à l'une et à l'autre. Je trouvai dans madame de la Tour une personne d'une figure intéressante, pleine de noblesse et de mélancolie. Je dis à ces deux dames qu'il convenait, pour leur intérêt et surtout pour empêcher l'établissement de quelque autre habitant, de partager entre elles le fond de ce bassin, qui contient environ vingt arpents. Elles s'en rapportèrent à moi pour ce partage. J'en formai deux portions à peu près égales: l'une renfermait la partie supérieure de cette encéinte, depuis ce piton de rocher couvert de nuages, d'où sort la source de la rivière des Lataniers, jusqu'à cette ouverture escarpée que vous voyez au haut de la montagne, et qu'on appelle l'Embrasure, parce qu'elle ressemble en effet à une embrasure de canon. Le fond de ce sol est si rempli de roches et de ravins, qu'à

peine on y peut marcher; cependant il produit de grands arbres et il est rempli de fontaines et de petits ruisseaux.

Dans l'autre portion, je compris toute la partie inférieure qui s'étend le long de la rivière des Lataniers jusqu'à l'ouverture où nous sommes, d'où cette rivière commence à couler entre deux collines jusqu'à la mer. Vous y voyez quelques lisières de prairies, et un terrain assez uni, mais qui n'est guère meilleur que l'autre, car dans la saison des pluies il est marécageux, et dans les sécheresses il est dur comme du plomb; quand on y veut alors ouvrir une tranchée, on est obligé de le couper avec des haches.

Après avoir fait ces deux partages, j'engageai 15 ces deux dames à les tirer au sort. La partie supérieure échut à madame de la Tour, et l'inférieure à Marguerite. L'une et l'autre furent contentes de leur lot; mais elles me prièrent de ne pas séparer leur demeure, «afin, me dirent-elles, que nous 20 puissions toujours nous voir, nous parler et nous entr'aider.»

Il fallait cependant à chacune d'elles une retraite particulière. La case de Marguerite se trouvait au milieu du bassin, précisément sur les limites de son 25 terrain. Je bâtis tout auprès, sur celui de madame de la Tour, une autre case; en sorte que ces deux amies étaient à la fois dans le voisinage l'une de l'autre, et sur la propriété de leurs familles. Moi-même j'ai coupé des palissades dans la montagne; 30 j'ai apporté des feuilles de latanier des bords de la mer pour construire ces deux cabanes, où vous

ne voyez plus maintenant ni porte ni couverture. Hélas! il n'en reste encore que trop pour mon souvenir! Le temps, qui détruit si rapidement les monuments des empires, semble respecter dans ces déserts 5 ceux de l'amitié, pour perpétuer mes regrets jusqu'à la fin de ma vie.

A peine la seconde de ces cabanes était achevée, que madame de la Tour accoucha d'une fille. J'avais été le parrain de l'enfant de Marguerite, qui 10 s'appelait Paul. Madame de la Tour me pria aussi de nommer sa fille, conjointement avec son amie. Celle-ci lui donna le nom de Virginie. «Elle sera vertueuse, dit-elle, et elle sera heureuse.»

Ces deux petites habitations commencèrent à 15 être de quelque rapport, à l'aide des soins que j'y donnais de temps en temps, mais surtout par les travaux assidus de leurs esclaves. Celui de Marguerite, appelé Domingue, était un noir *iolo*, encore robuste, quoique déjà sur l'âge. Il avait de l'expérience et un bon sens naturel. Il cultivait indifféremment, sur les deux habitations, les terrains qui lui semblaient les plus fertiles, et il y mettait les semences qui leur convenaient le mieux. Il mettait du petit mil et du maïs dans les endroits médiocres, 20 un peu de froment dans les bonnes terres, du riz dans les fonds marécageux; et, au pied des roches, des giraumonts, des courges et des concombres, qui se plaisent à y grimper. Il plantait dans les lieux secs des *patates*, qui y viennent très sucrées; 25 des cotonniers sur les hauteurs, des cannes à sucre dans les terres fortes, des pieds de café sur les collines, où le grain est petit, mais excellent; le

long de la rivière et autour des cases, des bananiers qui donnent toute l'année de longs *régimes de fruits*, avec un bel ombrage; et enfin quelques plantes de tabac, pour charmer ses soucis et ceux de ses bonnes maîtresses.

5

Il allait couper du bois à brûler dans la montagne, et casser des roches ça et là dans les habitations, pour en aplanir les chemins. Il faisait tous ces ouvrages avec intelligence et activité, parce qu'il les faisait avec zèle. Il était fort attaché à Mar- 10 guerite, et il ne l'était guère moins à madame de la Tour, dont il avait épousé la négresse à la naissance de Virginie. Il aimait passionnément sa femme, qui s'appelait Marie. Elle était née à Madagascar, d'où elle avait apporté quelque industrie, surtout 15 celle de faire des paniers et des étoffes appelées *pagnes*, avec des herbes qui croissent dans les bois. Elle était adroite, propre, et très fidèle. Elle avait soin de préparer à manger, d'élever quelques poules, et d'aller de temps en temps vendre au Port-Louis 20 le superflu de ces deux habitations, qui était bien peu considérable. Si vous y joignez deux chèvres élevées près des enfants, et un gros chien qui veillait la nuit au dehors, vous aurez une idée de tout le revenu et de tout le domestique de ces deux 25 petites métairies.

Pour ces deux amies, elles filaient du matin au soir du coton. Ce travail suffisait à leur entretien et à celui de leurs familles; mais, d'ailleurs, elles étaient si dépourvues de commodités étrangères, 30 qu'elles marchaient nu-pieds dans leur habitation, et ne portaient de souliers que pour aller le di-

manche, de grand matin, à la messe à l'église des Pamplemousses, que vous voyez là-bas. Il y a cependant bien plus loin qu'au Port-Louis; mais elles se rendaient rarement à la ville, de peur d'y être 5 méprisées parce qu'elles étaient vêtues de grosse toile bleue du Bengale, comme des esclaves.

Après tout, la considération publique vaut-elle le bonheur domestique? Si ces dames avaient un peu à souffrir au dehors, elles rentraient chez elles 10 avec d'autant plus de plaisir. A peine Marie et Domingue les apercevaient de cette hauteur, sur le chemin des Pamplemousses, qu'ils accourraient jusqu'au bas de la montagne, pour les aider à la remonter. Elles lisaiient dans les yeux de leurs es- 15 claves la joie qu'ils avaient de les revoir. Elles trouvaient chez elles la propreté, la liberté, des biens qu'elles ne devaient qu'à leurs propres travaux, et des serviteurs pleins de zèle et d'affection. Elles-mêmes, unies par les mêmes besoins, se donnant 20 les doux noms d'amie, de compagne et de sœur, n'avaient qu'une volonté, qu'un intérêt, qu'une table. Tout entre elles était commun. Une religion pure, aidée par des mœurs chastes, les dirigeait vers une autre vie, comme la flamme qui s'envole 25 vers le ciel lorsqu'elle n'a plus d'aliment sur la terre.

Les devoirs de la nature ajoutaient encore au bonheur de leur société, et leur amitié mutuelle redoublait à la vue de leurs enfants. Déjà leurs 30 mères parlaient de leur mariage sur leurs berceaux; et cette perspective de félicité conjugale, dont elles charmaient leurs propres peines, finissait bien sou-

vent par les faire pleurer, l'une, de s'être élevée au-dessus de sa condition, et l'autre d'en être descendue: mais elles se consolaient en pensant qu'un jour leurs enfants, plus heureux, jouiraient, loin des cruels préjugés de l'Europe, du bonheur de l'égalité.

Rien, en effet, n'était comparable à l'attachement qu'ils se témoignaient déjà. Si Paul venait à se plaindre, on lui montrait Virginie; à sa vue, il souriait et s'apaisait. Si Virginie souffrait, on en était averti par les cris de Paul; mais cette aimable fille dissimulait aussitôt son mal, pour qu'il ne souffrît pas de sa douleur.

Lorsqu'ils surent parler, les premiers noms qu'ils apprirent à se donner furent ceux de frère et de sœur. L'enfance, qui connaît des caresses plus tendres, ne connaît point de plus doux noms. Leur éducation ne fit que redoubler leur amitié, en la dirigeant vers leurs besoins réciproques. Bientôt tout ce qui regarde l'économie, la propreté, le soin de préparer un repas champêtre, fut du ressort de Virginie; et ses travaux étaient toujours suivis des louanges de son frère. Pour lui, sans cesse en action, il bêchait le jardin avec Domingue, ou, une petite hache à la main, il le suivait dans les bois; et si, dans ses courses, une belle fleur, un bon fruit ou un nid d'oiseau se présentaient à lui, eussent-ils été au haut d'un arbre, il l'escaladait pour les apporter à sa sœur.

Quand on en rencontrait un quelque part, on était sûr que l'autre n'était pas loin. Un jour que je descendais du sommet de cette montagne, j'aper-

çus, à l'extrémité du jardin, Virginie qui accourait vers la maison, la tête couverte de son jupon, qu'elle avait relevé par derrière pour se mettre à l'abri d'une ondée de pluie. De loin je la crus seule; et 5 m'étant avancé vers elle pour l'aider à marcher, je vis qu'elle tenait Paul par le bras, enveloppé presque en entier de la même couverture, riant l'un et l'autre d'être ensemble à l'abri sous un parapluie de leur invention.

10 Toute leur étude était de se complaire et de s'entr'aider. Au reste, ils étaient ignorants comme des créoles, et ne savaient ni lire ni écrire. Ils ne s'inquiétaient pas de ce qui s'était passé dans les temps reculés, et loin d'eux; leur curiosité ne s'é-  
15 tendait pas au delà de cette montagne. Ils croyaient que le monde finissait où finissait leur île; et ils n'imaginaient rien d'aimable où ils n'étaient pas. Leur affection mutuelle et celle de leurs mères occupaient toute l'activité de leurs âmes. Jamais les 20 sciences inutiles n'avaient fait couler leurs larmes; jamais les leçons d'une triste morale ne les avaient remplis d'ennui. Ils ne savaient pas qu'il ne faut pas dérober, tout chez eux étant en commun; ni être intempérant, ayant à discréption des mets sim-  
25 ples; ni menteur, n'ayant aucune vérité à dissimuler. On ne les avait jamais effrayés en leur disant que Dieu réserve des punitions terribles aux enfants ingrats; chez eux, l'amitié filiale était née de l'amitié maternelle. On ne leur avait appris de 30 la religion que ce qui la fait aimer; et s'ils n'offraient pas à l'église de longues prières, partout où ils étaient, dans la maison, dans les champs,

dans les bois, ils levaient vers le ciel des mains innocentes et un cœur plein de l'amour de leurs parents.

Ainsi se passa leur première enfance, comme une belle aube qui annonce un plus beau jour.<sup>5</sup> Déjà ils partageaient avec leurs mères tous les soins du ménage. Dès que le chant du coq annonçait le retour de l'aurore, Virginie se levait, allait puiser de l'eau à la source voisine, et rentrait dans la maison pour préparer le déjeuner. Bientôt après,<sup>10</sup> quand le soleil dorait les pitons de cette enceinte, Marguerite et son fils se rendaient chez madame de la Tour: alors ils commençaient tous ensemble une prière, suivie du premier repas; souvent ils le prenaient devant la porte, assis sur l'herbe sous un berceau de bananiers, qui leur fournissait à la fois<sup>15</sup> des mets tout préparés dans leurs fruits substantiels, et du linge de table dans leurs feuilles larges, longues et lustrées.

Une nourriture saine et abondante développait<sup>20</sup> rapidement les corps de ces deux jeunes gens, et une éducation douce peignait dans leur physionomie la pureté et le contentement de leur âme. Virginie n'avait que douze ans: déjà sa taille était plus qu'à demi formée; de grands cheveux blonds ombrageaient sa tête; ses yeux bleus et ses lèvres de corail brillaient du plus tendre éclat sur la fraîcheur de son visage. Pour Paul, on voyait déjà se développer en lui le caractère d'un homme au milieu des grâces de l'adolescence. Sa taille était<sup>25</sup> plus élevée que celle de Virginie, son teint plus rembruni, son nez plus aquilin; et ses yeux, qui

étaient noirs, auraient eu un peu de fierté, si les longs cils qui rayonnaient autour comme des pinceaux ne leur avaient donné la plus grande douceur. Quoiqu'il fût toujours en mouvement, dès que sa sœur paraissait, il devenait tranquille, et allait s'asseoir auprès d'elle; souvent leur repas se passait sans qu'ils se disent un mot. A leur silence, à la naïveté de leurs attitudes, à la beauté de leurs pieds nus, on eût cru voir un groupe antique de marbre blanc, représentant quelques-uns des enfants de Niobé. Mais à leurs regards qui cherchaient à se rencontrer, à leurs sourires rendus par de plus doux sourires, on les eût pris pour ces enfants du ciel, pour ces esprits bienheureux dont la nature est de s'aimer, et qui n'ont pas besoin de rendre le sentiment par des pensées et l'amitié par des paroles.

Cependant madame de la Tour, voyant sa fille se développer avec tant de charmes, sentait augmenter son inquiétude avec sa tendresse. Elle me disait quelquefois: «Si je venais à mourir, que deviendrait Virginie, sans fortune?»

Elle avait en France une tante, fille de qualité, riche, vieille et dévote, qui lui avait refusé si durement des secours lorsqu'elle se fut mariée à M. de la Tour, qu'elle s'était bien promis de n'avoir jamais recours à elle, à quelque extrémité qu'elle fût réduite. Mais, étant mère, elle ne craignit plus la honte des refus. Elle manda à sa tante, la mort inattendue de son mari, la naissance de sa fille, et l'embarras où elle se trouvait, loin de son pays, dénuée de support et chargée d'un enfant. Elle n'en reçut point de réponse. Elle, qui était

d'un caractère élevé, ne craignit plus de s'humilier et de s'exposer aux reproches de sa parente, qui ne lui avait jamais pardonné d'avoir épousé un homme sans naissance, quoique vertueux. Elle lui écrivait donc par toutes les occasions, afin d'ex-<sup>5</sup> citer sa sensibilité en faveur de Virginie. Mais bien des années s'étaient écoulées sans recevoir d'elle aucune marque de souvenir.

Enfin, en 1738, trois ans après l'arrivée de M. de la Bourdonnais dans cette île, madame de la <sup>10</sup> Tour apprit que ce gouverneur avait à lui remettre une lettre de la part de sa tante. Elle courut au Port-Louis, sans se soucier cette fois d'y paraître mal vêtue, la joie maternelle la mettant au-dessus du respect humain. M. de la Bourdonnais lui <sup>15</sup> donna en effet une lettre de sa tante. Celle-ci mandait à sa nièce qu'elle avait mérité son sort pour avoir épousé un aventurier; que les passions portaient avec elles leur punition; que la mort prématurée de son mari était un juste châtiment <sup>20</sup> de Dieu; qu'elle avait bien fait de passer aux îles, plutôt que de déshonorer sa famille en France; qu'elle était, après tout, dans un bon pays, où tout le monde faisait fortune, excepté les paresseux. Après l'avoir ainsi blâmée, elle finissait <sup>25</sup> par se louer elle-même. Pour éviter, disait-elle, les suites souvent funestes du mariage, elle avait toujours refusé de se marier. La vérité est qu'étant ambitieuse, elle n'avait voulu épouser qu'un homme de grande qualité; mais, quoiqu'elle fût très riche <sup>30</sup> et qu'à la cour on soit indifférent à tout, excepté à la fortune, il ne s'était trouvé personne qui eût

voulu s'allier à une fille aussi laide et à un cœur aussi dur.

Elle ajoutait, par *post-scriptum*, que, toute réflexion faite, elle l'avait fortement recommandée à M. de la Bourdonnais. Elle l'avait en effet recommandée; mais, suivant un usage bien commun aujourd'hui, qui rend un protecteur plus à craindre qu'un ennemi déclaré, afin de justifier auprès du gouverneur sa dureté pour sa nièce, en feignant de la plaindre, elle l'avait calomniée.

Madame de la Tour, que tout homme indifférent n'eût pu voir sans intérêt et sans respect, fut reçue avec beaucoup de froideur par M. de la Bourdonnais, prévenu contre elle. Il ne répondit, à l'exposé qu'elle lui fit de sa situation et de celle de sa fille, que par de durs monosyllabes: «Je verrai . . . nous verrons . . . Avec le temps . . . Il y a bien des malheureux! . . . pourquoi indisposer une tante respectable? C'est vous qui avez tort.»

Madame de la Tour retourna à l'habitation, le cœur navré de douleur et plein d'amertume. En arrivant elle s'assit, jeta sur la table la lettre de sa tante, et dit à son amie: «Voilà le fruit de onze ans de patience!» Mais comme il n'y avait que madame de la Tour qui sut lire dans la société, elle reprit la lettre et en fit la lecture devant toute la famille rassemblée. A peine était-elle achevée, que Marguerite lui dit avec vivacité: «Qu'avons-nous besoin de tes parents? Dieu nous a-t-il abandonnées? C'est lui seul qui est notre père. N'avons-nous pas vécu heureuses jusqu'à ce jour? Pourquoi donc te chagriner? Tu n'as point de

courage.» Et voyant madame de la Tour pleurer, elle se jeta à son cou, et, la serrant dans ses bras: «Chère amie! s'écria-t-elle, chère amie!» Mais ses propres sanglots étouffèrent sa voix.

A ce spectacle, Virginie, fondant en larmes,<sup>5</sup> pressait alternativement les mains de sa mère et celles de Marguerite contre sa bouche et contre son cœur; et Paul, les yeux enflammés de colère, criait, serrait les poings, frappait du pied, ne sachant à qui s'en prendre. A ce bruit Domingue<sup>10</sup> et Marie accoururent, et l'on n'entendit plus dans la case que ces cris de douleur: «Ah! madame!... Ma bonne maîtresse!... Ma mère!... Ne pleurez pas.» De si tendres marques d'amitié dissipèrent le chagrin de madame de la Tour. Elle prit Paul<sup>15</sup> et Virginie dans ses bras, et leur dit d'un air content: «Mes enfants, vous êtes cause de ma peine, mais vous faites toute ma joie. Ô mes chers enfants, le malheur ne m'est venu que de loin; le bonheur est autour de moi.» Paul et Virginie ne<sup>20</sup> la comprirent pas; mais quand ils la virent tranquille, ils sourirent, et se mirent à la caresser. Ainsi ils continuèrent tous d'être heureux, et ce ne fut qu'un orage au milieu de la belle saison.

Le bon naturel de ces enfants se développait<sup>25</sup> de jour en jour. Un dimanche, au lever de l'aurore, leurs mères étant allées à la première messe à l'église des Pamplemousses, une négresse marronne se présenta sous les bananiers qui entouraient leur habitation. Elle était décharnée comme<sup>30</sup> un squelette, et n'avait pour vêtement qu'un labeau de serpillière autour des reins. Elle se jeta

aux pieds de Virginie qui préparait le déjeuner de la famille, et lui dit: «Ma jeune demoiselle, ayez pitié d'une pauvre esclave fugitive: il y a un mois que j'erre dans ces montagnes, demi-morte de faim, souvent poursuivie par des chasseurs et par leurs chiens. Je fuis mon maître, qui est un riche habitant de la Rivière-Noire: il m'a traitée comme vous le voyez.»

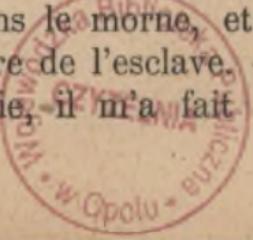
En même temps elle lui montra son corps, sillonné de cicatrices profondes par des coups de fouet qu'elle en avait reçus. Elle ajouta: «Je voulais aller me noyer; mais sachant que vous demeuriez ici, j'ai dit: Puisqu'il y a encore de bons blancs dans ce pays, il ne faut pas encore mourir.» Virginie, tout émue, lui répondit: «Rassurez-vous, infortunée créature. Mangez, mangez.» Et elle lui donna le déjeuner de la maison, qu'elle avait apprêté. L'esclave, en peu de moments, le dévora tout entier. Virginie, la voyant rassasiée, lui dit: «Pauvre misérable! j'ai envie d'aller demander votre grâce à votre maître: en vous voyant il sera touché de pitié. Voulez-vous me conduire chez lui? — Ange de Dieu, repartit la négresse, je vous suivrai partout où vous voudrez.»

Virginie appela son frère, et le pria de l'accompagner. L'esclave marronne les conduisit par des sentiers au milieu des bois, à travers de hautes montagnes qu'ils grimpèrent avec bien de la peine, et de larges rivières qu'ils passèrent à gué. Enfin, vers le milieu du jour, ils arrivèrent au bas d'un morne, sur les bords de la Rivière-Noire. Ils aperçurent là une maison bien bâtie, des planta-

tions considérables, et un grand nombre d'esclaves occupés à toutes sortes de travaux. Leur maître se promenait au milieu d'eux, une pipe à la bouche et un rotin à la main. C'était un grand homme sec et olivâtre, aux yeux enfouis et aux sourcils noirs et joints.

Virginie tout émue, tenant Paul par le bras, s'approcha de l'habitant, et le pria, pour l'amour de Dieu, de pardonner à son esclave, qui était à quelques pas de là derrière eux. D'abord l'habitant ne fit pas grand compte de ces deux enfants pauvrement vêtus; mais quand il eut remarqué la taille élégante de Virginie, sa belle tête blonde sous une capote bleue, et qu'il eut entendu le doux son de sa voix, qui tremblait, ainsi que tout son corps, en lui demandant grâce, il ôta sa pipe de sa bouche et, levant son rotin vers le ciel, il jura, par un affreux serment, qu'il pardonnait à son esclave, non pas pour l'amour de Dieu, mais pour l'amour d'elle. Virginie aussitôt fit signe à l'esclave de s'avancer vers son maître; puis elle s'enfuit, et Paul courut après elle.

Ils remontèrent ensemble le revers du morne par où ils étaient descendus; et, parvenus au sommet, ils s'assirent sous un arbre, accablés de lassitude, de faim et de soif. Ils avaient fait à jeun plus de cinq lieues depuis le lever du soleil. Paul dit à Virginie: «Ma sœur, il est plus de midi; tu as faim et soif, nous ne trouverons point ici à dîner; redescendons le morne, et allons demander à manger au maître de l'esclave. — Oh! non, mon ami, reprit Virginie, il m'a fait trop peur. Sou-



viens-toi de ce que dit quelquefois maman: Le pain du méchant remplit la bouche de gravier. — Comment ferons-nous donc? dit Paul; ces arbres ne produisent que de mauvais fruits; il n'y a pas seulement ici un tamarin ou un citron pour te rafraîchir. — Dieu aura pitié de nous, reprit Virginie; il exaucera la voix des petits oiseaux qui lui demandent de la nourriture.»

A peine avait-elle dit ces mots, qu'ils entendirent le bruit d'une source qui tombait d'un rocher voisin. Ils y coururent et après s'être désaltérés avec ses eaux plus claires que le cristal, ils cueillirent et mangèrent un peu de cresson qui croissait sur ses bords. Comme ils regardaient de côté et d'autre s'ils ne trouveraient pas quelque nourriture plus solide, Virginie aperçut, parmi les arbres de la forêt, un jeune palmiste. Le chou que la cime de cet arbre renferme au milieu de ses feuilles est un fort bon manger, mais, quoique sa tige ne fût pas plus grosse que la jambe, elle avait plus de soixante pieds de hauteur. A la vérité, le bois de cet arbre n'est formé que d'un paquet de filaments; mais son aubier est si dur qu'il fait rebrousser les meilleures haches, et Paul n'avait pas même un couteau.

L'idée lui vint de mettre le feu au pied de ce palmiste. Autre embarras: il n'avait point de briquet et d'ailleurs, dans cette île si couverte de rochers, je ne crois pas qu'on puisse trouver une seule pierre à fusil. La nécessité donne de l'industrie, et souvent les inventions les plus utiles ont été dues aux hommes les plus misérables. Paul résolut d'allumer

du feu à la manière des noirs. Avec l'angle d'une pierre il fit un petit trou sur une branche d'arbre bien sèche, qu'il assujettit sous ses pieds; puis, avec le tranchant de cette pierre, il fit une pointe à un autre morceau de branche également sèche,<sup>5</sup> mais d'une espèce de bois différent; il posa ensuite ce morceau de bois pointu dans le petit trou de la branche qui était sous ses pieds, et, le faisant rouler rapidement entre ses mains, comme on roule un moulinet dont on veut faire mousser du chocolat,<sup>10</sup> en peu de moments il vit sortir, du point de contact, de la fumée et des étincelles. Il ramassa des herbes sèches et d'autres branches d'arbre, et mit le feu au pied du palmiste, qui, bientôt après, tomba avec un grand fracas. Le feu lui servit encore à<sup>15</sup> dépouiller le chou de l'enveloppe de ses longues feuilles ligneuses et piquantes. Virginie et lui mangèrent une partie de ce chou crue, et l'autre cuite sous la cendre, et ils les trouvèrent également savoureuses. Ils firent ce repas frugal, remplis de<sup>20</sup> joie par le souvenir de la bonne action qu'ils avaient faite le matin; mais cette joie était troublée par l'inquiétude où ils se doutaient bien que leur longue absence de la maison jetteurait leurs mères. Virginie revenait souvent sur cet objet. Cependant<sup>25</sup> Paul, qui sentait ses forces rétablies, l'assura qu'ils ne tarderaient pas à tranquilliser leurs parents.

Après dîner, ils se trouvèrent bien embarrassés; car ils n'avaient plus de guide pour les reconduire chez eux. Paul, qui ne s'étonnait de rien, dit à<sup>30</sup> Virginie: «Notre case est vers le soleil du milieu du jour; il faut que nous passions, comme ce ma-

tin, par-dessus cette montagne que tu vois là-bas avec ses trois pitons. Allons, marchons, mon amie.»

Ils descendirent donc le morne de la Rivière-Noire du côté du nord, et arrivèrent, après une heure de marche, sur les bords d'une large rivière qui barrait leur chemin. Cette grande partie de l'île, toute couverte de forêts, est si peu connue, même aujourd'hui, que plusieurs de ses rivières et de ses montagnes n'y ont pas encore de nom.  
La rivière sur le bord de laquelle ils étaient coula en bouillonnant sur un lit de roches. Le bruit de ses eaux effraya Virginie; elle n'osa y mettre les pieds pour la passer à gué. Paul alors prit Virginie sur son dos, et passa, ainsi chargé, sur les roches glissantes de la rivière, malgré le tumulte de ses eaux.

«N'aie pas peur, lui disait-il; je me sens bien fort avec toi. Si l'habitant de la Rivière-Noire t'avait refusé la grâce de son esclave, je me serais battu avec lui. — Comment, dit Virginie, avec cet homme si grand et si méchant? A quoi t'ai-je exposé? Mon Dieu, qu'il est difficile de faire le bien! Il n'y a que le mal de facile à faire.»  
Quand Paul fut sur le rivage, il voulut continuer sa route, chargé de sa sœur, et il se flattait de monter ainsi la montagne qu'il voyait devant lui à une demi-lieue de là; mais bientôt les forces lui manquèrent, et il fut obligé de la mettre à terre, et de se reposer auprès d'elle. Virginie lui dit alors: «Mon frère, le jour baisse; tu as encore des forces, et les miennes me manquent; laisse-moi ici, et re-

tourne seul à notre case, pour tranquilliser nos mères. — Oh non! dit Paul, je ne te quitterai pas. Si la nuit nous surprend dans ces bois, j'allumerai du feu, j'abattrai un palmiste; tu en mangeras le chou, et je ferai avec ses feuilles un ajoupa pour 5 te mettre à l'abri.»

Cependant Virginie, s'étant un peu reposée, cueillit, sur le tronc d'un vieux arbre penché sur le bord de la rivière, de longues feuilles de scolopendre qui pendaient de son tronc. Elle en 10 fit des espèces de brodequins, dont elle s'entoura les pieds, que les pierres des chemins avaient mis en sang; car, dans l'empressement d'être utile, elle avait oublié de se chaussier. Se sentant soulagée par la fraîcheur de ces feuilles, elle rompit une 15 branche de bambou, et se mit en marche, en s'appuyant d'une main sur ce roseau et de l'autre sur son frère.

Ils cheminaient ainsi doucement à travers les bois; mais la hauteur des arbres et l'épaisseur de 20 leurs feuilages leur firent bientôt perdre de vue la montagne sur laquelle ils se dirigeaient, et même le soleil, qui était déjà près de se coucher. Au bout de quelque temps ils quittèrent, sans s'en apercevoir, le sentier frayé dans lequel ils avaient 25 marché jusqu'alors, et ils se trouvèrent dans un labyrinthe d'arbres, de lianes et de roches, qui n'avait plus d'issue. Paul fit asseoir Virginie, et se mit à courir ça et là, tout hors de lui, pour chercher un chemin hors de ce fourré épais; mais 30 il se fatigua en vain. Il monta au haut d'un grand arbre, pour découvrir au moins la montagne; mais

il n'aperçut autour de lui que les cimes des arbres, dont quelques-unes étaient éclairées par les derniers rayons du soleil couchant.

Cependant l'ombre des montagnes couvrait déjà 5 les forêts dans les vallées; le vent se calmait, comme il arrive au coucher du soleil; un profond silence régnait dans ces solitudes, et on n'y entendait d'autre bruit que le bramement des cerfs, qui venaient chercher leurs gîtes dans ces lieux écartés. Paul, 10 dans l'espoir que quelque chasseur pourrait l'entendre, cria alors de toute sa force: «Venez, venez au secours de Virginie!» Mais les seuls échos de la forêt répondirent à sa voix, et répétèrent à plusieurs reprises: «Virginie!... Virginie!»

15 Paul descendit alors de l'arbre, accablé de fatigue et de chagrin: il chercha les moyens de passer la nuit dans ce lieu; mais il n'y avait ni fontaine, ni palmiste, ni même de branches de bois sec propres à allumer du feu. Il sentit alors, par son 20 expérience, toute la faiblesse de ces ressources, et il se mit à pleurer. Virginie lui dit: «Ne pleure point, mon ami, si tu ne veux m'accabler de chagrin. C'est moi qui suis la cause de toutes tes peines, et de celles qu'éprouvent maintenant nos mères. 25 Il ne faut rien faire, pas même le bien, sans consulter ses parents. Oh! j'ai été bien imprudente!» Et elle se prit à verser des larmes.

Cependant elle dit à Paul: «Prions Dieu, mon frère, et il aura pitié de nous.» A peine avaient-  
30 ils achevé leur prière, qu'ils entendirent un chien aboyer. «C'est, dit Paul, le chien de quelque chasseur qui vient le soir tuer des cerfs à l'affût.»

Peu après, les aboiements du chien redoublèrent.  
 « Il me semble, dit Virginie, que c'est Fidèle, le  
 chien de notre case. Oui, je reconnaissais sa voix:  
 serions-nous si près d'arriver, et au pied de notre  
 montagne? »

En effet, un moment après, Fidèle était à leurs pieds, aboyant, hurlant, gémissant, et les accablant de caresses. Comme ils ne pouvaient revenir de leur surprise, ils aperçurent Domingue qui accourrait à eux. A l'arrivée de ce bon noir, qui pleurait de joie, ils se mirent aussi à pleurer, sans pouvoir lui dire un mot.

Quand Domingue eut repris ses sens: « Ô mes jeunes maîtres, leur dit-il, que vos mères ont d'inquiétude! comme elles ont été étonnées quand elles ne vous ont plus retrouvés au retour de la messe, où je les accompagnais! Marie, qui travaillait dans un coin de l'habitation, n'a su nous dire où vous étiez allés. J'allais, je venais autour de l'habitation, ne sachant moi-même de quel côté vous chercher. Enfin, j'ai pris vos vieux habits à l'un et à l'autre, je les ai fait flairer à Fidèle et sur-le-champ, comme si ce pauvre animal m'eût entendu, il s'est mis à quêter sur vos pas. Il m'a conduit, toujours en remuant la queue, jusqu'à la Rivière-Noire. C'est là où j'ai appris d'un habitant que vous lui aviez ramené une négresse marronne, et qu'il vous avait accordé sa grâce. Mais quelle grâce! il me l'a montrée attachée, avec une chaîne au pied, à un billot de bois, et avec un collier de fer à trois crochets autour du cou. De là, Fidèle, toujours quêtant, m'a mené

sur le morne de la Rivière-Noire, où il s'est arrêté encore en aboyant de toute sa force: c'était sur le bord d'une source, auprès d'un palmiste abattu, et près d'un feu qui fumait encore. Enfin il m'a 5 conduit ici, et il y a encore quatre bonnes lieues jusque chez nous. Allons, mangez, et prenez des forces.»

Il leur présenta aussitôt un gâteau, des fruits, et une grande calebasse remplie d'une liqueur com-  
10 posée d'eau, de vin, de jus de citron, de sucre et de muscade, que leurs mères avaient préparée pour les fortifier et les rafraîchir. Virginie soupira au souvenir de la pauvre esclave et des inquiétudes de leurs mères. Elle répéta plusieurs fois: «Oh!  
15 qu'il est difficile de faire le bien!» Pendant que Paul et elle se rafraîchissaient, Domingue alluma du feu; et ayant cherché dans les rochers un bois tortu qu'on appelle bois de ronde, et qui brûle tout vert en jetant une grande flamme, il en fit 20 un flambeau qu'il alluma; car il était déjà nuit.

Mais il éprouva un embarras bien plus grand quand il fallut se mettre en route: Paul et Virginie ne pouvaient plus marcher; leurs pieds étaient enflés et tout rouges. Domingue ne savait s'il de-  
25 vait aller bien loin de là leur chercher du secours, ou passer dans ce lieu la nuit avec eux. «Où est le temps, leur disait-il, où je vous portais tous deux à la fois dans mes bras? Mais maintenant vous êtes grands, et je suis vieux!»

30 Comme il était dans cette perplexité, une troupe de noirs marrons se fit voir à vingt pas de là. Le chef de cette troupe, s'approchant de Paul et de

Virginie, leur dit: «Bons petits blancs, n'ayez pas peur; nous vous avons vus passer ce matin avec une nègresse de la Rivière-Noire; vous allez demander sa grâce à son mauvais maître. En reconnaissance, nous vous reporterons chez vous sur nos épaules.» Alors il fit un signe, et quatre noirs marrons des plus robustes firent aussitôt un brancard avec des branches d'arbres et des lianes, y placèrent Paul et Virginie, les mirent sur leurs épaules, et, Domingue marchant devant eux avec son flambeau, ils se mirent en route, aux cris de joie de toute la troupe, qui les comblait de bénédictions. Virginie, attendrie, disait à Paul: «Ô mon ami! jamais Dieu ne laisse un bienfait sans récompense.»

15

Ils arrivèrent vers le milieu de la nuit au pied de leur montagne, dont les croupes étaient éclairées de plusieurs feux. A peine ils la montaient, qu'ils entendirent des voix qui criaient: «Est-ce vous, mes enfants?» Ils répondirent, avec les noirs: 20 «Oui, c'est nous.» Et bientôt ils aperçurent leurs mères et Marie qui venaient au-devant d'eux avec des tisons flambants.

«Malheureux enfants, dit madame de la Tour, d'où venez-vous? dans quelles angoisses vous nous avez jetées! — Nous venons, dit Virginie, de la Rivière-Noire demander la grâce d'une pauvre esclave marronne, à qui j'ai donné, ce matin, le déjeuner de la maison, parce qu'elle mourait de faim: et voilà que les noirs marrons nous ont 30 ramenés.»

Madame de la Tour embrassa sa fille sans

pouvoir parler; et Virginie, qui sentit son visage mouillé des larmes de sa mère, lui dit: «Vous me payez de tout le mal que j'ai souffert!» Marguerite, ravie de joie, serrait Paul dans ses bras, et lui disait: «Et toi aussi, mon fils, tu as fait une bonne action.» Quand elles furent arrivées dans leurs cases avec leurs enfants, elles donnèrent bien à manger aux noirs marrons, qui s'en retournèrent dans leurs bois, en leur souhaitant toutes sortes de prospérités.

Chaque jour était pour ces familles un jour de bonheur et de paix. Ni l'envie ni l'ambition ne les tourmentaient. Elles ne désiraient point au dehors une vaine réputation que donne l'intrigue, et qu'ôte la calomnie. Il leur suffisait d'être à elles-mêmes leurs témoins et leurs juges. Dans cette île où, comme dans toutes les colonies européennes, on n'est curieux que d'anecdotes malignes, leurs vertus et même leurs noms étaient ignorés. Seulement, quand un passant demandait, sur le chemin des Pamplemousses, à quelques habitants de la plaine: «Qui est-ce qui demeure là-haut dans ces petites cases?» ceux-ci répondaient, sans les connaître: «Ce sont de bonnes gens.» Ainsi des violettes, sous des buissons épineux, exhalent au loin leurs doux parfums, quoiqu'on ne les voie pas.

Elles avaient banni de leurs conversations la médisance, qui, sous une apparence de justice, dispose nécessairement le cœur à la haine ou à la fausseté; car il est impossible de ne pas haïr les hommes, si on les croit méchants, et de vivre avec les méchants, si on ne leur cache sa haine sous

de fausses apparences de bienveillance. Ainsi la médisance nous oblige d'être mal avec les autres ou avec nous-mêmes. Mais, sans juger des hommes en particulier, elles ne s'entretenaient que des moyens de faire du bien à tous en général; et, 5 quoiqu'elles n'en eussent pas le pouvoir, elles en avaient une volonté perpétuelle, qui les remplissait d'une bienveillance toujours prête à s'étendre au dehors. En vivant donc dans la solitude, loin d'être sauvages, elles étaient devenues plus humaines. Si l'histoire scandaleuse de la société ne fournissait point de matière à leurs conversations, celle de la nature les remplissait de ravissement et de joie. Elles admiraient avec transport le pouvoir d'une Providence qui, par leurs mains, avait 15 répandu au milieu de ces arides rochers l'abondance, les grâces, les plaisirs purs, simples et toujours renaissants.

Paul, à l'âge de douze ans, plus robuste et plus intelligent que les Européens à quinze, avait em- 20 belli ce que le noir Domingue ne faisait que cultiver. Il allait avec lui dans les bois voisins déraciner de jeunes plants de citronniers, d'orangers, de tamarins, dont la tête ronde est d'un si beau vert, et de dattiers, dont le fruit est plein d'une crème sucrée qui a le parfum de la fleur d'orange. 25 Il plantait ces arbres déjà grands autour de cette enceinte. Il y avait semé des graines d'arbres qui, dès la seconde année, portent des fleurs ou des fruits, tels que l'agathis, où pendent tout autour, 30 comme les cristaux d'un lustre, de longues grappes de fleurs blanches; le lilas de Perse, qui élève

droit en l'air ses girandoles gris de lin; le papyer, dont le tronc sans branches, formé en colonne hérissée de melons verts, porte un chapiteau de larges feuilles semblables à celles du figuier.

Il y avait planté encore des pépins et des noyaux de badamiers, de manguiers, d'avocats, de goyaviers, de jacqs et de jam-roses. La plupart de ces arbres donnaient déjà à leur jeune maître 10 de l'ombrage et des fruits. Sa main laborieuse avait répandu la fécondité jusque dans les lieux les plus stériles de cet enclos. Diverses espèces d'aloès, la raquette chargée de fleurs jaunes fouettées de rouge, les cierges épineux, s'élevaient sur 15 les têtes noires des rochers, et semblaient vouloir atteindre aux longues lianes, chargées de fleurs bleues ou écarlates, qui pendaient çà et là le long des escarpements de la montagne.

Il avait disposé ces végétaux de manière qu'on 20 pouvait jouir de leur vue d'un seul coup d'œil. Il avait planté au milieu de ce bassin les herbes qui s'élèvent peu, ensuite les arbrisseaux, puis les arbres moyens, et enfin les grands arbres, qui en bordaient la circonférence; de sorte que ce vaste 25 enclos paraissait, de son centre, comme un amphithéâtre de verdure, de fruits et de fleurs, renfermant des plantes potagères, des lisières de prairies et des champs de riz et de blé. Mais en assujettissant ces végétaux à son plan, il ne s'était pas 30 écarté de celui de la nature. Guidé par ses indications, il avait mis dans les lieux élevés ceux dont les semences sont volatiles, et sur les bords des

eaux ceux dont les graines sont faites pour flotter. Ainsi chaque végétal croissait dans son site propre, et chaque site recevait de son végétal sa parure naturelle. Les eaux qui descendent du sommet de ces roches formaient, au fond du vallon, ici des 5 fontaines, là de larges miroirs, qui répétaient, au milieu de la verdure, les arbres en fleur, les rochers, et l'azur des cieux.

Malgré la grande irrégularité de ce terrain, toutes ces plantations étaient pour la plupart aussi 10 accessibles au toucher qu'à la vue. A la vérité, nous l'aidions tous de nos conseils et de nos secours, pour en venir à bout. Il avait pratiqué un sentier qui tournait autour de ce bassin et dont plusieurs rameaux venaient se rendre de la circon- 15 férence au centre. Il avait tiré parti des lieux les plus raboteux, et accordé, par la plus heureuse harmonie, la facilité de la promenade avec l'aspérité du sol, et les arbres domestiques avec les sauvages. De cette énorme quantité de pierres roulan- 20 tes qui embarrassent maintenant ces chemins, ainsi que la plupart du terrain de cette île, il avait formé ça et là des pyramides, dans les assises des- quelles il avait mêlé de la terre et des racines de rosiers et d'autres arbrisseaux qui se plaisent dans 25 les roches.

En peu de temps, ces pyramides sombres et brutes furent couvertes de verdure, ou de l'éclat des plus belles fleurs. Les ravins, bordés de vieux arbres inclinés sur leurs bords, formaient des sou- 30 terrains voûtés inaccessibles à la chaleur, où l'on allait prendre le frais pendant le jour. Un sentier

conduisait dans un bosquet d'arbres sauvages, au centre duquel croissait, à l'abri des vents, un arbre domestique chargé de fruits. Là était une moisson, ici un verger. Par cette avenue, on apercevait les 5 maisons; par cette autre, les sommets inaccessibles de la montagne. Sous un bocage touffu de tata-maques entrelacés de lianes, on ne distinguait en plein midi aucun objet; sur la pointe de ce grand rocher voisin qui sort de la montagne, on découvrait 10 tous ceux de cet enclos, avec la mer au loin, où apparaissait quelquefois un vaisseau qui venait de l'Europe, ou qui y retournait. C'était sur ce rocher que ces familles se rassemblaient le soir, et jouissaient en silence de la fraîcheur de l'air, du 15 parfum des fleurs, du murmure des fontaines, et des dernières harmonies de la lumière et des ombres.

Rien n'était plus agréable que les noms donnés à la plupart des retraites charmantes de ce labyrinthe. Ce rocher dont je viens de vous parler, 20 d'où l'on me voyait venir de bien loin, s'appelait LA DÉCOUVERTE DE L'AMITIÉ. Paul et Virginie, dans leurs jeux, y avaient planté un bambou, au haut duquel ils élevaient un petit mouchoir blanc, pour signaler mon arrivée dès qu'ils m'apercevaient, 25 ainsi qu'on élève un pavillon sur la montagne voisine, à la vue d'un vaisseau en mer. L'idée me vint de graver une inscription sur la tige de ce roseau.

Quelque plaisir que j'aie eu dans mes voyages 30 à voir une statue ou un monument de l'antiquité, j'en ai encore davantage à lire une inscription bien faite. Il me semble alors qu'une voix humaine

sorte de la pierre, se fasse entendre à travers les siècles, et, s'adressant à l'homme au milieu des déserts, lui dise qu'il n'est pas seul et que d'autres hommes, dans ces mêmes lieux,<sup>5</sup> ont senti, pensé et souffert comme lui. Que si cette inscription est de quelque nation ancienne qui ne subsiste plus, elle étend notre âme dans les champs de l'infini, et lui donne le sentiment de son immortalité, en lui montrant qu'une pensée a survécu à la ruine même d'un empire.<sup>10</sup>

J'écrivis donc, sur le petit mât de pavillon de Paul et Virginie, ces vers d'Horace:

.... Fratres Helenæ, lucida sidera,  
Ventorumque regat pater,  
Obstrictis aliis, præter Iapyga.

15

«Que les frères d'Hélène, astres charmants comme vous, et que le père des vents vous dirige, et ne fassent souffler que le zéphyr.»

Je gravai ce vers de Virgile sur l'écorce d'un tatamaque à l'ombre duquel Paul s'asseyait quelquefois pour regarder au loin la mer agitée:<sup>20</sup>

Fortunatus et ille deos qui novit agrestes!

«Heureux, mon fils, de ne connaître que les divinités champêtres!»

Et cet autre, au-dessus de la porte de la cabane de madame de la Tour, qui était leur lieu d'assemblée:<sup>25</sup>

At secura quies, et nescia fallere vita.

«Ici est une bonne conscience, et une vie qui ne sait pas tromper.»<sup>30</sup>

Mais Virginie n'approuvait point mon latin; elle disait que ce que j'avais mis au pied de sa girouette était trop long et trop savant.

Ces familles heureuses étendaient leurs âmes sensibles à tout ce qui les environnait. Elles avaient donné les noms les plus tendres aux objets en apparence les plus indifférents. Un cercle d'orangers, 5 de bananiers et de jam-roses plantés autour d'une pelouse au milieu de laquelle Virginie et Paul allaient quelquefois danser, se nommait LA CONCORDE. Un vieux arbre, à l'ombre duquel madame de la Tour et Marguerite s'étaient raconté leurs malheurs, 10 s'appelait LES PLEURS ESSUYÉS. Elles faisaient porter les noms de BRETAGNE et de NORMANDIE à de petites portions de terre où elles avaient semé du blé, des fraises et des pois. Domingue et Marie, désirant, à l'imitation de leurs maîtresses, se rappeler 15 les lieux de leur naissance en Afrique, appelaient ANGOLA et FOULLEPOINTE deux endroits où croissait l'herbe dont ils faisaient des paniers, et où ils avaient planté un calebassier. Ainsi, par ces productions de leurs climats, ces familles expatriées 20 entretenaient les douces illusions de leur pays, et en calmaient les regrets dans une terre étrangère. Hélas! j'ai vu s'animer de mille appellations charmantes les arbres, les fontaines, les rochers de ce lieu maintenant si bouleversé et qui, semblable à 25 un champ de la Grèce, n'offre plus que des ruines et des noms touchants.

Mais de tout ce que renfermait cette enceinte, rien n'était plus agréable que ce qu'on appelait LE REPOS DE VIRGINIE. Au pied du rocher LA DÉ- 30 COUVERTE DE L'AMITIÉ est un enfoncement d'où sort une fontaine qui forme, dès sa source, une petite flaqué d'eau, au milieu d'un pré d'une herbe fine.

Après la naissance de Paul, je fis présent à Marguerite d'un coco des Indes, qu'on m'avait donné. Elle planta ce fruit sur le bord de cette flaue d'eau, afin que l'arbre qu'il produirait servît un jour d'époque à la naissance de son fils. Madame<sup>5</sup> de la Tour, à son exemple, y en planta un autre, dans une semblable intention, après la naissance de Virginie. Il naquit de ces deux fruits deux cocotiers, qui formaient toutes les archives de ces deux familles: l'un se nommait l'arbre de Paul, et<sup>10</sup> l'autre l'arbre de Virginie. Ils crûrent tous deux, dans la même proportion que leurs jeunes maîtres, d'une hauteur un peu inégale, mais qui surpassait, au bout de douze ans, celle de leurs cabanes. Déjà ils entrelaçaient leurs palmes, et laissaient<sup>15</sup> pendre leurs jeunes grappes de cocos au-dessus du bassin de la fontaine.

Excepté cette plantation, on avait laissé cet enfouissement du rocher tel que la nature l'avait orné. Sur ses flancs bruns et humides rayonnaient<sup>20</sup> en étoiles vertes et noires de larges capillaires, et flottaient au gré des vents des touffes de scolopendres suspendues comme de longs rubans d'un vert pourpré. Près de là croissaient des lisières de pervenche, dont les fleurs sont presque sem-<sup>25</sup> blables à celles de la girofle rouge, et des piments, dont les gousses, couleur de sang, sont plus éclatantes que le corail. Aux environs, l'herbe de baume, dont les feuilles sont en cœur, et les basilics à odeur de girofle, exhalaient les plus doux par-<sup>30</sup> fums. Du haut de l'escarpement de la montagne pendaient des lianes semblables à des draperies

flottantes, qui formaient sur les flancs des rochers de grandes courtines de verdure.

Les oiseaux de mer, attirés par ces retraites paisibles, y venaient passer la nuit. Au coucher du soleil, on y voyait voler, le long des rivages de la mer, le corbigeau et l'alouette marine; et au haut des airs, la noire frégate, avec l'oiseau blanc du tropique, qui abandonnaient, ainsi que l'astre du jour, les solitudes de l'océan Indien.

10 Virginie aimait à se reposer sur les bords de cette fontaine, décorée d'une pompe à la fois magnifique et sauvage. Souvent elle y venait laver le linge de la famille, à l'ombre des deux cocotiers. Quelquefois elle y menait paître ses chèvres. Pendant qu'elle préparait des fromages avec leur lait, elle se plaisait à leur voir brouter les capillaires sur les flancs escarpés de la roche, et se tenir en l'air sur une de ses corniches comme sur un piédestal. Paul, voyant que ce lieu était aimé de Virginie, 15 y apporta de la forêt voisine des nids de toute sorte d'oiseaux. Les pères et les mères de ces oiseaux suivirent leurs petits, et vinrent s'établir dans cette nouvelle colonie. Virginie leur distribuait de temps en temps des grains de riz, de maïs et de millet. Dès qu'elle paraissait, les merles siffleurs, les bengalis dont le ramage est si doux, 20 les cardinaux dont le plumage est couleur de feu, quittaient leurs buissons; des perruches vertes comme des émeraudes, descendaient des lataniers voisins; des perdrix accourraient sous l'herbe: tous 25 s'avançaient pêle-mêle jusqu'à ses pieds, comme

des poules. Paul et elle s'amusaient avec transport de leurs jeux et de leurs appétits.

Aimables enfants, vous passiez ainsi dans l'innocence vos premiers jours, en vous exerçant aux bienfaits! Combien de fois, dans ce lieu, vos mères,<sup>5</sup> vous serrant dans leurs bras, bénissaient le ciel de la consolation que vous prépariez à leur vieillesse, et de vous voir entrer dans la vie sous de si heureux auspices! Combien de fois, à l'ombre de ces rochers, ai-je partagé avec elles vos repas chambres,<sup>10</sup> qui n'avaient coûté la vie à aucun animal! Des calebasses pleines de lait, des œufs frais, des gâteaux de riz sur des feuilles de bananier, des corbeilles chargées de patates, de mangues, d'oranges, de grenades, de bananes, de dattes, d'ananas,<sup>15</sup> offraient à la fois les mets les plus sains, les couleurs les plus gaies et les sucs les plus agréables.

La conversation était aussi douce et aussi innocente que ces festins. Paul y parlait souvent des travaux du jour et de ceux du lendemain. Il méditait toujours quelque chose d'utile pour la société. Ici, les sentiers n'étaient pas commodes; là, on était mal assis; ces jeunes berceaux ne donnaient pas assez d'ombrage; Virginie serait mieux là.

Dans la saison pluvieuse, ils passaient le jour<sup>25</sup> tous ensemble dans la case, maîtres et serviteurs, occupés à faire des nattes d'herbes et des paniers de bambou. On voyait rangés dans le plus grand ordre, aux parois de la muraille, des râteaux, des haches, des bêches; et, auprès de ces instruments<sup>30</sup> de l'agriculture, les productions qui en étaient les fruits, des sacs de riz, des gerbes de blé, et des

régimes de bananes. La délicatesse s'y joignait toujours à l'abondance. Virginie, instruite par Marguerite et par sa mère, y préparait des sorbets et des cordiaux avec le jus des cannes à sucre, des 5 citrons et des cédrats.

La nuit venue, ils soupaient à la lueur d'une lampe; ensuite madame de la Tour ou Marguerite racontait quelques histoires de voyageurs égarés la nuit dans les bois de l'Europe infestés de vo-10 leurs, ou le naufrage de quelque vaisseau jeté par la tempête sur les rochers d'une île déserte. A ces récits, les âmes sensibles de leurs enfants s'enflammaient. Ils priaient le ciel de leur faire la grâce d'exercer quelque jour l'hospitalité envers 15 de semblables malheureux.

Cependant les deux familles se séparaient pour aller prendre du repos, dans l'impatience de se revoir le lendemain. Quelquefois elles s'endormaient au bruit de la pluie qui tombait par torrents sur 20 la couverture de leurs cases, ou à celui des vents qui leur apportaient le murmure lointain des flots qui se brisaient sur le rivage. Elles bénissaient Dieu de leur sécurité personnelle, dont le sentiment redoublait par celui du danger éloigné.

25 De temps en temps, madame de la Tour lisait publiquement quelque histoire touchante de l'Ancien ou du Nouveau Testament. Ils raisonnaient peu sur ces livres sacrés; car leur théologie était toute en sentiment comme celle de la nature, et leur morale toute en action comme celle de l'Évangile. Ils n'avaient point de jours destinés aux plaisirs, et d'autres à la tristesse. Chaque jour était pour

eux un jour de fête; et tout ce qui les environnait, un temple divin, où ils admiraient sans cesse une Intelligence infinie, toute-puissante, et amie des hommes.

Ce sentiment de confiance dans le Pouvoir <sup>5</sup> suprême les remplissait de consolation pour le passé, de courage pour le présent, et d'espérance pour l'avenir. Voilà comme ces femmes, forcées par le malheur de rentrer dans la nature, avaient développé en elles-mêmes et dans leurs enfants ces <sup>10</sup> sentiments que donne la nature, pour nous empêcher de tomber dans le malheur.

Mais comme il s'élève quelquefois dans l'âme la mieux réglée des nuages qui la troublent, quand quelque membre de leur société paraissait triste, <sup>15</sup> tous les autres se réunissaient autour de lui, et l'enlevaient aux pensées amères, plus par des sentiments que par des réflexions. Chacun y employait son caractère particulier: Marguerite, une gaieté vive; madame de la Tour, une théologie douce; <sup>20</sup> Virginie, des caresses tendres; Paul, de la franchise, de la cordialité. Marie et Domingue même venaient à son secours. Ils s'affligeaient, s'ils le voyaient affligé, et ils pleuraient, s'ils le voyaient pleurer. Ainsi des plantes faibles s'entrelacent ensemble pour <sup>25</sup> résister aux ouragans.

Dans la belle saison, ils allaient tous les dimanches à la messe, à l'église des Pamplemousses, dont vous voyez le clocher là-bas dans la plaine. Il y venait des habitants riches, en palanquin, qui <sup>30</sup> s'empressèrent plusieurs fois de faire la connaissance de ces familles si unies, et de les inviter à

des parties de plaisir. Mais elles repoussèrent toujours leurs offres avec honnêteté et respect, persuadées que les gens puissants ne recherchent les faibles que pour avoir des complaisants, et qu'on 5 ne peut être complaisant qu'en flattant les passions d'autrui, bonnes et mauvaises. D'un autre côté, elles n'évitaient pas avec moins de soin l'accompagnement des petits habitants, pour l'ordinaire jaloux, médisants et grossiers. Elles passèrent d'abord 10 auprès des uns pour timides, et auprès des autres pour fières; mais leur conduite réservée était accompagnée de marques de politesse si obligantes, surtout envers les misérables, qu'elles acquirent insensiblement le respect des riches et la confiance des 15 pauvres.

Après la messe, on venait souvent les requérir de quelque bon office. C'était une personne affligée qui leur demandait des conseils, ou un enfant qui les priait de passer chez sa mère malade, dans 20 un des quartiers voisins. Elles portaient toujours avec elles quelques recettes utiles aux maladies ordinaires aux habitants, et elles y joignaient la bonne grâce, qui donne tant de prix aux petits services. Elles réussissaient surtout à bannir les 25 peines de l'esprit, si intolérables dans la solitude et dans un corps infirme. Madame de la Tour parlait avec tant de confiance de la Divinité, que le malade, en l'écoutant, la croyait présente. Virginie revenait bien souvent de là les yeux humides 30 de larmes, mais le cœur rempli de joie, car elle avait eu l'occasion de faire du bien. C'était elle qui préparait d'avance les remèdes nécessaires aux

malades, et qui les leur présentait avec une grâce ineffable. Après ces visites d'humanité, elles prolongeaient quelquefois leur chemin par la vallée de la Montagne-Longue jusque chez moi, où je les attendais à dîner sur les bords de la petite rivière <sup>5</sup> qui coule dans mon voisinage.

Je me procuraïs, pour ces occasions, quelques bouteilles de vin vieux, afin d'augmenter la gaieté de nos repas indiens par ces douces et cordiales productions de l'Europe. D'autres fois, nous nous <sup>10</sup> donnions rendez-vous sur les bords de la mer, à l'embouchure de quelques autres petites rivières, qui ne sont guère ici que de grands ruisseaux. Nous y apportions, de l'habitation, des provisions végétales, que nous joignions à celles que la mer <sup>15</sup> nous fournissait en abondance. Nous pêchions sur ces rivages des cabots, des polypes, des rougets, des langoustes, des chevrettes, des crabes, des oursins, des huîtres et des coquillages de toute espèce. Les sites les plus terribles nous procu- <sup>20</sup> raient souvent les plaisirs les plus tranquilles. Quelquefois, assis sur un rocher, à l'ombre d'un veloutier, nous voyions les flots du large venir se briser à nos pieds avec un horrible fracas. Paul, qui nageait d'ailleurs comme un poisson, s'avancait <sup>25</sup> quelquefois sur les récifs, au-devant des lames; puis, à leur approche, il fuyait sur le rivage, devant leurs grandes volutes écumeuses et mugissantes, qui le poursuivaient bien avant sur la grève. Mais Virginie, à cette vue, jetait des cris perçants, et <sup>30</sup> disait que ces jeux-là lui faisaient grand'peur.

Nos repas étaient suivis des chants et des

danses de ces deux jeunes gens. Virginie chantait le bonheur de la vie champêtre et les malheurs des gens de mer, que l'avarice porte à naviguer sur un élément furieux, plutôt que de cultiver la terre, qui donne paisiblement tant de biens. Quelquefois, à la manière des noirs, elle exécutait avec Paul une pantomime. La pantomime est le premier langage de l'homme; elle est connue de toutes les nations. Elle est si naturelle et si expressive, que 10 les enfants des blancs ne tardent pas à l'apprendre, dès qu'ils ont vu ceux des noirs s'y exercer. Virginie se rappelant, dans les lectures que lui faisait sa mère, les histoires qui l'avaient le plus touchée, en rendait les principaux événements avec beau- 15 coup de naïveté. Tantôt, au son du tamtam de Domingue, elle se présentait sur la pelouse, portant une cruche sur sa tête; elle s'avancait avec timidité à la source d'une fontaine voisine, pour y puiser de l'eau. Domingue et Marie, représentant 20 les bergers de Madian, lui en défendaient l'approche et feignaient de la repousser. Paul accourrait à son secours, battait les bergers, remplissait la cruche de Virginie, et, en la lui posant sur la tête, il lui mettait en même temps une couronne de 25 fleurs rouges de pervenche, qui relevait la blancheur de son teint. Alors, me prêtant à leurs jeux, je me chargeais du personnage de Raguel, et j'accordais à Paul ma fille Séphora en mariage.

Une autre fois, elle représentait l'infortunée 30 Ruth, qui retourne veuve et pauvre dans son pays, où elle se trouve étrangère après une longue absence. Domingue et Marie contrefaisaient les mois-

sonneurs. Virginie feignait de glaner ça et là, sur leurs pas, quelques épis de blé. Paul, imitant la gravité d'un patriarche, l'interrogeait; elle répondait en tremblant à ses questions. Bientôt, ému de pitié, il accordait l'hospitalité à l'innocence, et 5 un asile à l'infortune; il remplissait le tablier de Virginie de toutes sortes de provisions, et l'amenaît devant nous comme devant les anciens de la ville, en déclarant qu'il la prenait en mariage malgré son indigence. 10

Madame de la Tour, à cette scène, venant à se rappeler l'abandon où l'avaient laissée ses propres parents, son veuvage, la bonne réception que lui avait faite Marguerite, suivie maintenant de l'espoir d'un mariage heureux entre leurs enfants, ne 15 pouvait s'empêcher de pleurer; et ce souvenir confus de maux et de biens nous faisait verser à tous des larmes de douleur et de joie.

Ces drames étaient rendus avec tant de vérité, qu'on se croyait transporté dans les champs de la 20 Syrie ou de la Palestine. Nous ne manquions point de décorations, d'illuminations et d'orchestre convenables à ce spectacle. Le lieu de la scène était, pour l'ordinaire, au carrefour d'une forêt, dont les percées formaient autour de nous plusieurs arcades 25 de feuillage. Nous étions, à leur centre, abrités de la chaleur pendant toute la journée; mais quand le soleil était descendu à l'horizon, ses rayons, brisés par les troncs des arbres, divergeaient dans les ombres de la forêt en longues gerbes lumineuses 30 qui produisaient le plus majestueux effet. Quelquefois, son disque tout entier paraissait à l'extrémité

d'une avenue et la rendait tout étincelante de lumière. Le feuillage des arbres, éclairé en dessous de ses rayons safranés, brillait des feux de la topaze et de l'émeraude. Leurs troncs moussus et bruns paraissaient changés en colonnes de bronze antique; et les oiseaux, déjà retirés en silence sous la sombre feuillée pour y passer la nuit, surpris de revoir une seconde aurore, saluaient tous à la fois l'astre du jour par mille et mille chansons.

La nuit nous surprenait bien souvent dans ces fêtes champêtres; mais la pureté de l'air et la douceur du climat nous permettaient de dormir sous un ajoupa, au milieu des bois, sans craindre d'ailleurs les voleurs, ni de près ni de loin. Chacun, le lendemain, retournait dans sa case, et la retrouvait dans l'état où il l'avait laissée. Il y avait alors tant de bonne foi et de simplicité dans cette île sans commerce, que les portes de beaucoup de maisons ne fermaient point à la clef, et qu'une serrure était un objet de curiosité pour plusieurs créoles.

Mais il y avait dans l'année des jours qui étaient, pour Paul et Virginie, des jours de plus grandes réjouissances: c'étaient les fêtes de leurs mères. Virginie ne manquait pas, la veille, de pétrir et de cuire des gâteaux de farine de froment, qu'elle envoyait à de pauvres familles de blancs nées dans l'île, qui n'avaient jamais mangé de pain d'Europe, et qui, sans aucun secours de noirs, réduites à vivre de manioc au milieu des bois, n'avaient, pour supporter la pauvreté, ni la stupidité qui accompagne l'esclavage, ni le courage qui vient de l'édu-

cation. Ces gâteaux étaient les seuls présents que Virginie pût faire de l'aisance de l'habitation; mais elle y joignait une bonne grâce qui leur donnait un grand prix.

D'abord, c'était Paul qui était chargé de les porter lui-même à ces familles; et elles s'engageaient, en les recevant, à venir le lendemain passer la journée chez madame de la Tour et Marguerite. On voyait alors arriver une mère de famille avec deux ou trois misérables filles jaunes, maigres, et si timides, qu'elles n'osaient lever les yeux. Virginie les mettait bientôt à leur aise; elle leur servait des rafraîchissements, dont elle relevait la bonté par quelque circonstance particulière qui en augmentait, selon elle, lagrément: cette liqueur avait été préparée par Marguerite; cette autre par sa mère; son frère avait cueilli lui-même ce fruit en haut d'un arbre. Elle engageait Paul à les faire danser. Elle ne les quittait point qu'elle ne les vit contentes et satisfaites. Elle voulait qu'elles fussent joyeuses de la joie de sa famille. «On ne fait son bonheur, disait-elle, qu'en s'occupant de celui des autres.»

Quand elles s'en retournaient, elle les engageait à emporter ce qui paraissait leur avoir fait plaisir, couvrant la nécessité d'agréer ses présents du prétexte de leur nouveauté ou de leur singularité. Si elle remarquait trop de délabrement dans leurs habits, elle choisissait, avec l'agrément de sa mère, quelques-uns des siens, et elle chargeait Paul d'aller secrètement les déposer à la porte de leurs cases.

Ainsi elle faisait le bien à l'exemple de la Divinité, cachant la bienfaitrice et montrant le bienfait.

Vous autres Européens, dont l'esprit se remplit dès l'enfance de tant de préjugés contraires au bonheur, vous ne pouvez concevoir que la nature puisse donner tant de lumières et de plaisirs. Votre âme, circonscrite dans une petite sphère de connaissances humaines, atteint bientôt le terme de ses jouissances artificielles; mais la nature et le cœur sont inépuisables. Paul et Virginie n'avaient ni horloge, ni almanachs, ni livres de chronologie, d'histoire et de philosophie. Les périodes de leur vie se réglaient sur celles de la nature.

Ils connaissaient les heures du jour par l'ombre des arbres; les saisons, par les temps où ils donnent leurs fleurs ou leurs fruits; et les années, par le nombre de leurs récoltes. Ces douces images répandaient les plus grands charmes dans leurs conversations. «Il est temps de dîner, disait Virginie à la famille, les ombres des bananiers sont à leurs pieds;» ou bien: «La nuit s'approche, les tamarins ferment leurs feuilles. — Quand viendrez-vous nous voir? lui disaient quelques amies du voisinage. — Aux cannes de sucre, répondait Virginie. — Votre visite nous sera encore plus douce et plus agréable,\* reprenaient ces jeunes filles. Quand on l'interrogeait sur son âge et sur celui de Paul: «Mon frère, disait-elle, est de l'âge du grand cocotier de la fontaine, et moi de celui du petit. Les manguiers ont donné douze fois leurs fruits, et les orangers vingt-quatre fois leurs fleurs, depuis que je suis au monde.»

Leur vie semblait attachée à celle des arbres, comme celle des faunes et des dryades. Ils ne connaissaient d'autres époques historiques que celles de la vie de leurs mères, d'autre chronologie que celle de leurs vergers, et d'autre philosophie que de faire du bien à tout le monde, et de se résigner à la volonté de Dieu.

Après tout, qu'avaient besoin ces jeunes gens d'être riches et savants à notre manière? leurs besoins et leur ignorance ajoutaient encore à leur félicité. Il n'y avait point de jour qu'ils ne se communiquassent quelques secours ou quelques lumières; oui, des lumières: et quand il s'y serait mêlé quelques erreurs, l'homme pur n'en a point de dangereuses à craindre.

15

Ainsi croissaient ces deux enfants de la nature. Aucun souci n'avait ridé leur front; aucune intemperance n'avait corrompu leur sang; aucune passion malheureuse n'avait dépravé leur cœur: l'amour, l'innocence, la piété, développaient chaque jour la beauté de leur âme en grâces ineffables, dans leurs traits, leurs attitudes et leurs mouvements. Au matin de la vie, ils en avaient toute la fraîcheur: tels dans le jardin d'Éden parurent nos premiers parents, lorsque, sortant des mains de Dieu, ils se virent, s'approchèrent, et conversèrent d'abord comme frère et comme sœur: Virginie, douce, modeste, confiante comme Ève; et Paul, semblable à Adam, ayant la taille d'un homme avec la simplicité d'un enfant.

30

Quelquefois, seul avec elle (il me l'a mille fois raconté), il lui disait, au retour de ses travaux:

«Lorsque je suis fatigué, ta vue me délassé. Quand du haut de la montagne je t'aperçois au fond de ce vallon, tu me paraîs au milieu de nos vergers comme un bouton de rose. Si tu marches vers la 5 maison de nos mères, la perdrix qui court vers ses petits a une démarche moins légère. Quoique je te perde de vue à travers les arbres, je n'ai pas besoin de te voir pour te retrouver; quelque chose de toi que je ne puis dire reste pour moi dans l'air 10 où tu passes, sur l'herbe où tu t'assieds. Lorsque je t'approche, tu ravis tous mes sens. L'azur du ciel est moins beau que le bleu de tes yeux, le chant des bengalis moins doux que le son de ta voix. Dis-moi par quel charme tu as pu m'enchanter. 15 Est-ce par ton esprit? mais nos mères en ont plus que nous deux. Je crois que c'est par ta bonté. Je n'oublierai jamais que tu as marché nu-pieds jusqu'à la Rivière-Noire pour demander la grâce d'une pauvre esclave fugitive. Tiens, ma sœur, 20 prends cette branche fleurie de citronnier que j'ai cueillie dans la forêt: tu la mettras la nuit près de ton lit. Mange ce rayon de miel: je l'ai pris pour toi au haut d'un rocher.»

Virginie lui répondait: «O mon frère, les rayons 25 du soleil au matin, au haut de ces rochers, me donnent moins de joie que ta présence! J'aime bien ma mère, j'aime bien la tienne; mais quand elles t'appellent mon fils, je les aime encore davantage. Les caresses qu'elles te font me sont plus sensibles 30 que celles que j'en reçois. Tu me demandes pourquoi tu m'aimes: mais tout ce qui a été élevé ensemble s'aime. Vois nos oiseaux: élevés dans les

mêmes nids, ils s'aiment comme nous; ils sont toujours ensemble comme nous. Écoute comme ils s'appellent et se répondent d'un arbre à l'autre. De même, quand l'écho me fait entendre les airs que tu joues sur ta flûte, au haut de la montagne,<sup>5</sup> j'en répète les paroles au fond de ce vallon. Tu m'es cher, surtout depuis le jour où tu voulais te battre pour moi contre le maître de l'esclave. Depuis ce temps-là, je me suis dit bien des fois: Ah! mon frère a un bon cœur; sans lui je serais<sup>10</sup> morte d'effroi. Je prie Dieu tous les jours pour ma mère, pour la tienne, pour toi, pour nos pauvres serviteurs; mais quand je prononce ton nom, il me semble que ma dévotion augmente. Je demande si instamment à Dieu qu'il ne t'arrive aucun mal!<sup>15</sup> Pourquoi vas-tu si loin et si haut me chercher des fruits et des fleurs? n'en avons-nous pas assez dans le jardin? Comme te voilà fatigué! tu es tout en nage.<sup>»</sup> Et, avec son petit mouchoir blanc, elle lui essuyait le front et les joues.<sup>20</sup>

Cependant, depuis quelque temps, Virginie se sentait agitée d'un mal inconnu. Ses beaux yeux bleus se marbraient de noir, son teint jaunissait; une langueur universelle abattait son corps. La sérénité n'était plus sur son front, ni le sourire sur ses lèvres. On la voyait tout à coup gaie sans joie, et triste sans chagrin. Elle fuyait ses jeux innocents, ses doux travaux, et la société de sa famille bien-aimée. Elle errait çà et là dans les lieux les plus solitaires de l'habitation, cherchant partout du repos,<sup>25</sup> et ne le trouvant nulle part. Quelquefois, à la vue de Paul, elle allait vers lui en folâtrant: puis tout

à coup, près de l'aborder, un embarras subit la saisissait, un rouge vif colorait ses joues pâles, et ses yeux n'osaient plus s'arrêter sur les siens.

Paul lui disait: «La verdure couvre ces rochers; 5 nos oiseaux chantent quand ils te voient; tout est gai autour de toi: toi seule es triste.» Et il cherchait à la ranimer; mais elle détournaît la tête, et fuyait tremblante vers sa mère. L'infortunée se sentait troublée par les caresses de son frère. 10 Paul ne comprenait rien à des caprices si nouveaux et si étranges. Un mal n'arrive guère seul.

Un de ces étés qui désolent de temps à autre les terres situées entre les tropiques vint étendre ici ses ravages. C'était vers la fin de décembre, 15 lorsque le soleil, au Capricorne, échauffe pendant trois semaines l'Île de France de ses feux verticaux. Le vent du sud-est, qui y règne presque toute l'année, n'y soufflait plus. De longs tourbillons de poussière s'élevaient sur les chemins, et restaient 20 suspendus en l'air. La terre se fendait de toutes parts; l'herbe était brûlée, des exhalaisons chaudes sortaient du flanc des montagnes, et la plupart de leurs ruisseaux étaient desséchés. Aucun nuage ne venait du côté de la mer. Seulement, pendant le 25 jour, des vapeurs rousses s'élevaient de dessus les plaines, et paraissaient, au coucher du soleil, comme les flammes d'un incendie. La nuit même n'apportait aucun rafraîchissement à l'atmosphère embrasée. L'orbe de la lune, tout rouge, se levait dans un 30 horizon embrumé, d'une grandeur démesurée. Les troupeaux, abattus sur les flancs des collines, le cou tendu vers le ciel, aspirant l'air, faisaient re-

tentir les vallons de tristes gémissements. Le Cafre même qui les conduisait se couchait sur la terre pour y trouver de la fraîcheur; mais partout le sol était brûlant, et l'air étouffant retentissait du bourdonnement des insectes, qui cherchaient à se désal-<sup>5</sup> téter dans le sang des hommes et des animaux.

Dans une de ces nuits ardentes, Virginie sentit redoubler tous les symptômes de son mal. Elle se levait, elle s'asseyait, elle se recouchait, et ne trouvait dans aucune attitude ni le sommeil ni le repos.<sup>10</sup> Elle s'achemine, à la clarté de la lune, vers sa fontaine. Elle en aperçoit la source, qui, malgré la sécheresse, coulait encore en filets d'argent sur les flancs bruns du rocher. Elle se plonge dans son bassin. D'abord la fraîcheur ranime ses sens, et mille<sup>15</sup> souvenirs agréables se présentent à son esprit. Elle se rappelle que Paul en avait creusé le lit, couvert le fond de sable, et semé sur ses bords des herbes aromatiques.

Elle entrevoit dans l'eau les reflets des deux<sup>20</sup> palmiers plantés à la naissance de son frère et à la sienne, qui entrelaçaient au-dessus de sa tête leurs rameaux verts et leurs jeunes cocos. Elle pense à l'amitié de Paul, plus douce que les parfums, plus pure que l'eau des fontaines, plus forte<sup>25</sup> que les palmiers unis, et elle soupire. Ensuite, elle court auprès de sa mère chercher un appui contre elle-même. Plusieurs fois, voulant lui raconter ses peines, elle lui pressa les mains dans les siennes, et, posant sa tête sur le sein maternel,<sup>30</sup> elle ne put que l'inonder de ses larmes.

«Mon enfant, lui disait-elle, adresse-toi à Dieu,

qui dispose à son gré de la santé et de la vie. Il t'éprouve aujourd'hui, pour te récompenser demain. Songe que nous ne sommes sur la terre que pour exercer la vertu.»

5 Cependant des chaleurs excessives élevèrent de l'Océan des vapeurs qui couvrirent l'île comme un vaste parasol. Les sommets des montagnes les rassemblaient autour d'eux, et de longs sillons de feu sortaient de temps en temps de leurs pitons embroumés. Bientôt des tonnerres affreux firent retentir de leurs éclats les bois, les plaines et les vallons; des pluies épouvantables, semblables à des cataractes, tombèrent du ciel. Des torrents écummeux se précipitaient le long des flancs de cette 15 montagne; le fond de ce bassin était devenu une mer; le plateau où sont assises les cabanes, une petite île; et l'entrée de ce vallon, une écluse par où sortaient pêle-mêle, avec les eaux mugissantes, les terres, les arbres et les rochers.

20 Toute la famille tremblante priait Dieu dans la case de madame de la Tour, dont le toit craquait horriblement par l'effort des vents. Quoique la porte et les contrevents en fussent bien fermés, tous les objets s'y distinguaient à travers les jointures de 25 la charpente, tant les éclairs étaient viifs et fréquents. L'intrépide Paul, suivi de Domingue, allait d'une case à l'autre, malgré la fureur de la tempête, assurant ici une paroi avec un arc-boutant, et enfonçant là un pieu; il ne rentrait que pour consoler la famille par l'espoir prochain du retour du beau temps. En effet, sur le soir la pluie cessa, le vent alisé du sud-est reprit son cours ordinaire,

les nuages orageux furent jetés vers le nord-ouest, et le soleil couchant parut à l'horizon.

Le premier désir de Virginie fut de revoir le lieu de son repos. Paul s'approcha d'elle d'un air timide, et lui présenta son bras pour l'aider à marcher. Elle l'accepta en souriant, et ils sortirent ensemble de la case. L'air était frais, des fumées blanches s'élevaient sur les croupes de la montagne, sillonnée ça et là de l'écume des torrents qui tarissaient de tous côtés. Pour le jardin, il était tout bouleversé par d'affreux ravins; la plupart des arbres fruitiers avaient leurs racines en haut, de grands amas de sable couvraient les lisières des prairies, et avaient comblé le bain de Virginie. Cependant les deux cocotiers étaient debout, et bien verdoyants. Mais il n'y avait plus aux environs ni gazons, ni berceaux, ni oiseaux, excepté quelques bengalis qui, sur la pointe des rochers voisins, déploraient, par des chants plaintifs, la perte de leurs petits.

A la vue de cette désolation, Virginie dit à Paul: «Vous aviez apporté ici des oiseaux, l'ouragan les a tués; vous aviez planté ce jardin, il est détruit. Tout périt sur la terre; il n'y a que le ciel qui ne change point.» Paul lui répondit: «Que ne puis-je vous donner quelque chose du ciel! mais je ne possède rien, même sur la terre.» Virginie reprit en rougissant: «Vous avez à vous le portrait de saint Paul.»

A peine eut-elle parlé, qu'il courut le chercher dans la case de sa mère. Ce portrait était une petite miniature représentant l'ermite Paul. Mar-

guerite y avait une grande dévotion. Elle l'avait porté longtemps suspendu à son cou, étant fille; ensuite elle l'avait mis à celui de son fils qui en avait quelque ressemblance; ce qui l'avait 5 décidée à lui en faire porter le nom, et à lui donner pour patron un saint qui avait passé sa vie loin des hommes, qui l'avaient elle-même abusée, puis abandonnée. Virginie, en recevant ce petit portrait des mains de Paul, lui dit d'un ton 10 ému: «Mon frère, il ne me sera jamais enlevé tant que je vivrai, et je n'oublierai jamais que tu m'as donné la seule chose que tu possèdes au monde.»

A ce ton d'amitié, à ce retour inespéré de familiarité et de tendresse, Paul voulut l'embrasser; 15 mais, aussi légère qu'un oiseau, elle lui échappa, et le laissa hors de lui, ne concevant rien à une conduite si extraordinaire.

Cependant Marguerite disait à madame de la Tour: «Pourquoi ne marions-nous pas nos enfants? 20 «Ils ont l'un pour l'autre une passion extrême.» Madame de la Tour lui répondit: «Ils sont trop jeunes et trop pauvres. Ton noir Domingue est bien cassé; Marie est infirme; moi-même, chère amie, depuis quinze ans je me sens fort affaiblie. 25 On vieillit promptement dans les pays chauds, et encore plus vite dans le chagrin. Paul est notre unique espérance. Attendons que l'âge ait formé son tempérament, et qu'il puisse nous soutenir par son travail. A présent, tu le sais, nous n'avons 30 guère que le nécessaire de chaque jour. Mais en faisant passer Paul dans l'Inde pour un peu de temps, le commerce lui fournira de quoi acheter

quelques esclaves; et, à son retour ici, nous le marierons à Virginie; car je crois que personne ne peut rendre ma chère fille aussi heureuse que ton fils Paul. Nous en parlerons à notre voisin.»

En effet, ces dames me consultèrent, et je fus 5 de leur avis. «Les mers de l'Inde sont belles, leur dis-je. En prenant une saison favorable pour passer d'ici aux Indes, c'est un voyage de six semaines au plus, et d'autant de temps pour en revenir. Nous ferons dans notre quartier une pacotille à 10 Paul, car j'ai des voisins qui l'aiment beaucoup. Quand nous ne lui donnerions que du coton brut, dont nous ne faisons aucun usage, faute de moulins pour l'éplucher; du bois d'ébène, si commun ici qu'il sert au chauffage, et quelques résines qui se 15 perdent dans nos bois; tout cela se vend assez bien aux Indes, et nous est fort inutile ici.»

Je me chargeai de demander à M. de la Bourdonnais une permission d'embarquement pour ce voyage, et, avant tout, je voulus en prévenir Paul. 20 Mais quel fut mon étonnement lorsque ce jeune homme me dit, avec un bon sens fort au-dessus de son âge: «Pourquoi voulez-vous que je quitte ma famille, pour je ne sais quel projet de fortune? Y a-t-il un commerce au monde plus avantageux 25 que la culture d'un champ, qui rend quelquefois cinquante et cent pour un? Si nous voulons faire le commerce, ne pouvons-nous pas le faire en portant notre superflu d'ici à la ville, sans que j'aile courir aux Indes? Nos mères me disent que Do- 30 mingue est vieux et cassé; mais moi je suis jeune, et je me renforce chaque jour. Il n'a qu'à leur

arriver pendant mon absence quelque accident, surtout à Virginie, qui est déjà souffrante. Oh non, non! je ne saurais me résoudre à les quitter.»

La réponse me jeta dans un grand embarras,  
5 car madame de la Tour ne m'avait pas caché l'état  
de Virginie, et le désir qu'elle avait de gagner  
quelques années sur l'âge de ces jeunes gens, en  
les éloignant l'un de l'autre. C'étaient des motifs  
que je n'osais même faire soupçonner à Paul.

10 Sur ces entrefaites, un vaisseau arrivé de France  
apporta à madame de la Tour une lettre de sa  
tante. La crainte de la mort, sans laquelle les  
cœurs durs ne seraient jamais sensibles, l'avait  
frappée. Elle sortait d'une grande maladie dégé-  
15 nérée en langueur, et que l'âge rendait incurable.

Elle mandait à sa nièce de repasser en France;  
ou, si sa santé ne lui permettait pas de faire un  
si long voyage, elle lui enjoignait d'y envoyer Vir-  
ginie, à laquelle elle destinait une bonne éducation,  
20 un parti à la cour, et la donation de tous ses  
biens. Elle attachait, disait-elle, le retour de ses  
bontés à l'exécution de ses ordres.

A peine cette lettre fut lue dans la famille,  
qu'elle y répandit la consternation. Domingue et  
25 Marie se mirent à pleurer. Paul, immobile d'étonne-  
ment, paraissait prêt à se mettre en colère. Vir-  
ginie, les yeux fixés sur sa mère, n'osait proférer  
un mot. «Pourriez-vous nous quitter maintenant?»  
dit Marguerite à madame de la Tour. — Non, mon  
so amie; non, mes enfants, reprit madame de la Tour,  
je ne vous quitterai point. J'ai vécu avec vous,  
et c'est avec vous que je veux mourir. Je n'ai

connu le bonheur que dans votre amitié. Si ma santé est dérangée, d'anciens chagrins en sont cause. J'ai été blessée au cœur par la dureté de mes parents, et par la perte de mon cher époux. Mais, depuis, j'ai goûté plus de consolation et de 5 félicité avec vous, sous ces pauvres cabanes, que jamais les richesses de ma famille ne m'en ont fait même espérer dans ma patrie.»

A ce discours, des larmes de joie coulèrent de tous les yeux. Paul, serrant madame de la Tour <sup>10</sup> dans ses bras, lui dit: «Je ne vous quitterai pas non plus. Je n'irai point aux Indes. Nous travaillerons tous pour vous, chère maman; rien ne vous manquera jamais avec nous.» Mais, de toute la société, la personne qui témoigna le moins de 15 joie, et qui y fut le plus sensible, fut Virginie. Elle parut le reste du jour d'une gaieté douce, et le retour de sa tranquillité mit le comble à la satisfaction générale.

Le lendemain, au lever du soleil, comme ils <sup>20</sup> venaient de faire tous ensemble, suivant leur coutume, la prière du matin qui précédait le déjeuner, Domingue les avertit qu'un monsieur à cheval, suivi de deux esclaves, s'avancait vers l'habitation. C'était M. de la Bourdonnais. Il entra dans la case, où <sup>25</sup> toute la famille était à table. Virginie venait de servir, suivant l'usage du pays, du café et du riz cuit à l'eau. Elle y avait joint des patates chaudes et des bananes fraîches. Il y avait pour toute vaisselle des moitiés de calebasses, et pour linge <sup>30</sup> des feuilles de bananier.

Le gouverneur témoigna d'abord quelque étonne-

ment de la pauvreté de cette demeure. Ensuite, s'adressant à madame de la Tour, il lui dit que les affaires générales l'empêchaient quelquefois de songer aux particulières; mais qu'elle avait bien 5 des droits sur lui. «Vous avez, ajouta-t-il, madame, une tante de qualité et fort riche à Paris, qui vous réserve sa fortune et vous attend auprès d'elle.»

Madame de la Tour répondit au gouverneur 10 que sa santé altérée ne lui permettait pas d'entreprendre un si long voyage. «Au moins, reprit M. de la Bourdonnais, pour mademoiselle votre fille, si jeune et si aimable, vous ne sauriez, sans injustice, la priver d'une si grande succession. Je 15 ne vous cache pas que votre tante a employé l'autorité pour la faire venir auprès d'elle. Les bureaux m'ont écrit à ce sujet d'user, s'il le fallait, de mon pouvoir; mais, ne l'exerçant que pour rendre heureux les habitants de cette colonie, j'attends de votre volonté seule un sacrifice de quelques années, d'où dépend l'établissement de votre fille et le bien-être de toute votre vie. Pourquoi 20 vient-on aux Iles? n'est-ce pas pour y faire fortune? n'est-il pas bien plus agréable de l'aller retrouver dans sa patrie?»

En disant ces mots, il posa sur la table un gros sac de piastres que portait un de ses noirs. «Voilà, ajouta-t-il, ce qui est destiné aux préparatifs de voyage de mademoiselle votre fille, de la part 25 de votre tante.» Ensuite il finit par reprocher avec bonté à madame de la Tour de ne s'être pas adressée à lui dans ses besoins, en la louant ce-

pendant de son noble courage. Paul aussitôt prit la parole et dit au gouverneur: «Monsieur, ma mère s'est adressée à vous, et vous l'avez mal reçue.»

«Avez-vous un autre enfant, madame? dit M. de la Bourdonnais à madame de la Tour.» — Non, monsieur, répondit-elle; celui-ci est le fils de mon amie; mais lui et Virginie nous sont communs, et également chers.»

«Jeune homme, dit le gouverneur à Paul, quand vous aurez acquis l'expérience du monde, vous connaîtrez le malheur des gens en place; vous saurez combien il est facile de les prévenir, combien aisément ils donnent au vice intrigant ce qui appartient au mérite qui se cache.»

M. de la Bourdonnais, invité par madame de la Tour, s'assit à table auprès d'elle. Il déjeuna, à la manière des créoles, de café mêlé avec du riz cuit à l'eau. Il fut charmé de l'ordre et de la propreté de la petite case, de l'union de ces deux familles charmantes, et du zèle même de leurs vieux domestiques.

«Il n'y a, dit-il, ici que des meubles de bois; mais on y trouve des visages sereins et des cœurs d'or.»

Paul, charmé de la popularité du gouverneur, lui dit: «Je désire être votre ami, car vous êtes un honnête homme.»

M. de la Bourdonnais reçut avec plaisir cette marque de cordialité insulaire. Il embrassa Paul en lui serrant la main, et l'assura qu'il pouvait compter sur son amitié.

Après déjeuner, il prit madame de la Tour en particulier, et lui dit qu'il se présentait une occa-

sion prochaine d'envoyer sa fille en France sur un vaisseau prêt à partir; qu'il la recommanderait à une dame de ses parentes qui y était passagère; qu'il fallait bien se garder d'abandonner une fortune immense pour une satisfaction de quelques années. « Votre tante, ajouta-t-il en s'en allant, ne peut pas traîner plus de deux ans: ses amis me l'ont mandé. Songez-y bien. La fortune ne vient pas tous les jours. Consultez-vous. Tous les gens de bon sens seront de mon avis. »

Elle lui répondit que, « ne désirant désormais d'autre bonheur dans le monde que celui de sa fille, elle laisserait son départ pour la France entièrement à sa disposition. »

Madame de la Tour n'était pas fâchée de trouver une occasion de séparer pour quelque temps Virginie et Paul, en procurant un jour leur bonheur mutuel. Elle prit donc sa fille à part et lui dit: « Mon enfant, nos domestiques sont vieux; Paul est bien jeune; Marguerite vient sur l'âge; je suis déjà infirme: si j'allais mourir, que deviendriez-vous, sans fortune, au milieu de ces déserts? Vous resteriez donc seule, n'ayant personne qui puisse vous être d'un grand secours, et obligée, pour vivre, de travailler sans cesse à la terre comme une mercenaire. Cette idée me pénètre de douleur. »

Virginie lui répondit: « Dieu nous a condamnés au travail; vous m'avez appris à travailler et à le bénir chaque jour. Jusqu'à présent il ne nous a pas abandonnés; il ne nous abandonnera point encore. Sa Providence veille particulièrement sur les malheureux. Vous me l'avez dit tant de fois,

ma mère! Je ne saurais me résoudre à vous quitter.»

Madame de la Tour, émue, reprit: «Je n'ai d'autre projet que de te rendre heureuse, et de te marier un jour avec Paul, qui n'est point ton frère.<sup>5</sup> Songe maintenant que sa fortune dépend de toi.»

Une jeune fille qui aime croit que tout le monde l'ignore. Elle met sur ses yeux le voile qu'elle a sur son cœur; mais quand il est soulevé par une main amie, alors les peines secrètes de son amour<sup>10</sup> s'échappent comme par une barrière ouverte, et les doux épanchements de la confiance succèdent aux réserves et aux mystères dont elle s'environnait. Virginie, sensible aux nouveaux témoignages de bonté de sa mère, lui raconta quels avaient été<sup>15</sup> ses combats, qui n'avaient eu d'autre témoin que Dieu seul; qu'elle voyait le secours de sa Providence dans celui d'une mère tendre qui approuvait son inclination, et qui la dirigerait par ses conseils; que maintenant, appuyée de son support,<sup>20</sup> tout l'engageait à rester auprès d'elle, sans inquiétude pour le présent et sans crainte pour l'avenir.

Madame de la Tour, voyant que sa confidence avait produit un effet contraire à celui qu'elle en<sup>25</sup> attendait, lui dit: «Mon enfant, je ne veux point te contraindre; délibère à ton aise, mais cache ton amour à Paul.»

Vers le soir, comme elle était seule avec Virginie, il entra chez elle un grand homme vêtu<sup>30</sup> d'une soutane bleue. C'était un ecclésiastique missionnaire de l'île, et confesseur de madame de

la Tour et de Virginie. Il était envoyé par le gouverneur.

«Mes enfants, dit-il en entrant, Dieu soit loué! vous voilà riches. Vous pourrez écouter votre bon cœur, faire du bien aux pauvres. Je sais ce que vous a dit M. de la Bourdonnais, et ce que vous lui avez répondu. Bonne maman, votre santé vous oblige de rester ici; mais vous, jeune demoiselle, vous n'avez point d'excuse. Il faut obéir à la Providence, à nos vieux parents, même injustes. C'est un sacrifice, mais c'est l'ordre de Dieu. Il s'est dévoué pour nous: il faut, à son exemple, se dévouer pour le bien de sa famille. Votre voyage en France aura une fin heureuse. Ne voulez-vous pas bien y aller, ma chère demoiselle?»

Virginie, les yeux baissés, lui répondit en tremblant: «Si c'est l'ordre de Dieu, je ne m'oppose à rien. Que la volonté de Dieu soit faite!» dit-elle en pleurant.

Le missionnaire sortit, et alla rendre compte au gouverneur du succès de sa commission. Cependant madame de la Tour m'envoya prier par Domingue de passer chez elle, pour me consulter sur le départ [de Virginie]. Je ne fus point du tout d'avis qu'on la laissât partir. Je tiens pour principes certains du bonheur qu'il faut préférer les avantages de la nature à tous ceux de la fortune, et que nous ne devons point aller chercher hors de nous ce que nous pouvons trouver chez nous. J'étends ces maximes à tout sans exception. Mais que pouvaient mes conseils de modération contre les illusions d'une grande fortune, et mes rai-

sons naturelles contre les préjugés du monde et une autorité sacrée pour madame de la Tour? Cette dame ne me consulta donc que par bien-séance et elle ne délibéra plus depuis la décision de son confesseur. Marguerite même, qui, malgré les <sup>5</sup> avantages qu'elle espérait pour son fils de la fortune de Virginie, s'était fortement opposée à son départ, ne fit plus d'objections. Pour Paul, qui ignorait le parti auquel on se déterminait, étonné des conversations secrètes de madame de la Tour <sup>10</sup> et de sa fille, il s'abandonnait à une tristesse sombre. «On trame quelque chose contre moi, »dit-il, puisqu'on se cache de moi.»

Cependant le bruit s'étant répandu dans l'île que la fortune avait visité ces rochers, on y vit <sup>15</sup> grimper des marchands de toute espèce. Ils déployèrent, au milieu de ces pauvres cabanes, les plus riches étoffes de l'Inde: de superbes basins de Goudelour, des mouchoirs de Paliacate et de Mazulipatan, des mousselines de Daca, unies, rayées, <sup>20</sup> brodées, transparentes comme le jour; des baftas de Surate d'un si beau blanc, des chittes de toutes couleurs et des plus rares, à fond sablé et à ramœux verts. Ils déroulèrent de magnifiques étoffes de soie de la Chine, des lampas découpés à jour, <sup>25</sup> des damas d'un blanc satiné, d'autres d'un vert de prairie, d'autres d'un rouge à éblouir, des taffetas roses, des satins, des pékins moelleux comme le drap, des nankins blancs et jaunes, et jusqu'à des pagnes de Madagascar. 30

Madame de la Tour voulut que sa fille achetât tout ce qui lui ferait plaisir; elle veilla seulement

sur le prix et les qualités des marchandises, de peur que les marchands ne la trompassent. Virginie choisit tout ce qu'elle crut être agréable à sa mère, à Marguerite et à son fils.

5 «Ceci, disait-elle, était bon pour des meubles; cela, pour l'usage de Marie et de Domingue.» Enfin, le sac de piastres était employé, qu'elle n'avait pas encore songé à ses besoins. Il fallut lui faire son partage sur les présents qu'elle avait distribués à la société.

Paul, pénétré de douleur à la vue de ces dons de la fortune qui lui présageaient le départ de Virginie, s'en vint quelques jours après chez moi. Il me dit, d'un air accablé: «Ma sœur s'en va; 15 elle fait déjà les apprêts de son voyage. Passez chez nous, je vous prie. Employez votre crédit sur l'esprit de sa mère et de la mienne pour la retenir.» Je me rendis aux instances de Paul, quoique bien persuadé que mes représentations 20 seraient sans effet.

Si Virginie m'avait paru charmante en toile bleue du Bengale, avec un mouchoir rouge autour de sa tête, ce fut encore tout autre chose quand je la vis parée à la manière des dames de ce pays. 25 Elle était vêtue de mousseline blanche doublée de taffetas rose. Ses cheveux blonds, tressés à double tresse, accompagnaient admirablement sa tête virginale. Ses beaux yeux bleus étaient remplis de mélancolie; et son cœur, agité par une passion 30 combattue, donnait à son teint une couleur animée et à sa voix des sons pleins d'émotion. Le contraste même de sa parure élégante, qu'elle semblait

porter malgré elle, rendait sa langueur encore plus touchante. Personne ne pouvait la voir ni l'entendre sans se sentir ému. La tristesse de Paul en augmenta. Marguerite, affligée de la situation de son fils, lui dit en particulier: «Pourquoi, 5 mon fils, te nourrir de fausses espérances, qui rendent les privations encore plus amères? Il est temps que je te découvre le secret de ta vie et de la mienne. Mademoiselle de la Tour appartient, par sa mère, à une parente riche et de grande 10 condition: pour toi, tu n'es que le fils d'une pauvre paysanne.»

Elle se mit à répandre des larmes. Paul, la serrant dans ses bras, lui dit: «O ma mère! puisque je n'ai d'autres parents que vous dans le 15 monde, je vous en aimerai davantage. Mais quel secret venez-vous de me révéler! Je vois maintenant la raison qui éloigne de moi mademoiselle de la Tour, et qui la décide aujourd'hui à partir. Ah! sans doute elle me méprise!»

20

Cependant l'heure du souper étant venue, on se mit à table, où chacun des convives, agité de passions différentes, mangea peu et ne parla point. Virginie en sortit la première et alla s'asseoir au lieu où nous sommes. Paul la suivit bientôt après, 25 et vint se mettre auprès d'elle. L'un et l'autre gardèrent quelque temps un profond silence. Il faisait une de ces nuits délicieuses, si communes entre les tropiques, et dont le plus habile pinceau ne rendrait pas la beauté. La lune paraissait au 30 milieu du firmament, entourée d'un rideau de nuages que ses rayons dissipiaient par degrés. Sa

lumière se répandait insensiblement sur les montagnes de l'île et sur leurs pitons, qui brillaient d'un vert argenté.

Les vents retenaient leurs haleines. On entendait dans les bois, au fond des vallées, au haut des rochers, de petits cris, de doux murmures d'oiseaux, réjouis par la clarté de la nuit et la tranquillité de l'air. Tous, jusqu'aux insectes, bruissaient sous l'herbe. Les étoiles étincelaient au ciel, et se réfléchissaient au sein de la mer, qui répétait leurs images tremblantes. Virginie parcourait avec des regards distraits son vaste et sombre horizon, distingué du rivage de l'île par les feux rouges des pêcheurs. Elle aperçut, à l'entrée du port, une lumière et une ombre; c'était le fanal et le corps du vaisseau où elle devait s'embarquer pour l'Europe, et qui, prêt à mettre à la voile, attendait à l'ancre la fin du calme. A cette vue elle se troubla, et détourna la tête pour que Paul ne la vit pas pleurer.

Madame de la Tour, Marguerite et moi, nous étions assis à quelques pas de là, sous des bananiers, et dans le silence de la nuit nous entendîmes distinctement leur conversation, que je n'ai pas oubliée.

Paul lui dit: «Mademoiselle, vous partez, dit-on, dans trois jours. Vous ne craignez pas de vous exposer aux dangers de la mer... de la mer, dont vous êtes si effrayée? — Il faut, répondit Virginie, que j'obéisse à mes parents, à mon devoir. — Vous nous quittez, reprit Paul, pour une parente éloignée, que vous n'avez jamais vue! — Hélas!

dit Virginie, je voulais rester ici toute ma vie; ma mère ne l'a pas voulu. Mon confesseur m'a dit que la volonté de Dieu était que je partisse; que la vie était une épreuve... Oh! c'est une épreuve bien dure!

5

— Quoi! repartit Paul, tant de raisons vous ont décidée, et aucune ne vous a retenue! Ah! il en est encore que vous ne me dites pas. La richesse a de grands attraits. Vous trouverez bien-tôt, dans un nouveau monde, à qui donner le nom <sup>10</sup> de frère, que vous ne me donnez plus. Vous le choisirez, ce frère, parmi des gens dignes de vous par une naissance et une fortune que je ne puis vous offrir. Mais, pour être plus heureuse, où voulez-vous aller? Dans quelle terre aborderez-vous <sup>15</sup> qui vous soit plus chère que celle où vous êtes née? Où formerez-vous une société plus aimable que celle qui vous aime? Comment vivrez-vous sans les caresses de votre mère, auxquelles vous êtes si accoutumée? Que deviendra-t-elle elle-même, <sup>20</sup> déjà sur l'âge, lorsqu'elle ne vous verra plus à ses côtés, à la table, dans la maison, à la promenade, où elle s'appuyait sur vous? Que deviendra la mienne, qui vous chérit autant qu'elle? Que leur dirai-je à l'une et à l'autre, quand je les verrai pleurer <sup>25</sup> de votre absence? Cruelle! je ne vous parle pas de moi: mais que deviendrai-je moi-même, quand le matin je ne vous verrai plus avec nous, et que le soir viendra sans nous réunir; quand j'apercevrai ces deux palmiers plantés à notre naissance, <sup>30</sup> et si longtemps témoins de notre amitié mutuelle? Ah! puisqu'un nouveau sort te touche, que tu

cherchés d'autres pays que ton pays natal, d'autres biens que ceux de mes travaux, laisse-moi t'accompagner sur le vaisseau où tu pars. Je te rassurerai dans les tempêtes, qui te donnent tant d'effroi  
5 sur la terre, et en France, où tu vas chercher de la fortune et de la grandeur, je te servirai comme ton esclave. Heureux de ton seul bonheur, dans ces hôtels où je te verrai servie et adorée, je serai encore assez riche et assez noble pour te faire le  
10 plus grand des sacrifices, en mourant à tes pieds.»

Les sanglots étouffèrent sa voix, et nous entendîmes aussitôt celle de Virginie qui lui disait ces mots, entrecoupés de soupirs: «C'est pour toi que je pars... pour toi, que j'ai vu chaque jour courbé  
15 par le travail pour nourrir deux familles infirmes. Si je me suis prêtée à l'occasion de devenir riche, c'est pour te rendre mille fois le bien que tu nous as fait. Est-il une fortune digne de ton amitié? Que me dis-tu de ta naissance? Ah! s'il m'était  
20 encore possible de me donner un frère, en choisirais-je un autre que toi? O Paul! ô Paul! tu m'es beaucoup plus cher qu'un frère! Combien m'en a-t-il coûté pour te repousser loin de moi! Je voulais que tu m'aidasses à me séparer de moi-même,  
25 jusqu'à ce que le ciel pût bénir notre union. Maintenant je reste, je pars, je vis, je meurs... fais de moi ce que tu veux. J'ai pu résister à tes caresses, et je ne puis soutenir ta douleur.»

A ces mots, Paul la saisit dans ses bras, et,  
30 la tenant étroitement serrée, il s'écria d'une voix terrible: «Je pars avec elle, rien ne pourra m'en détacher!» Nous courûmes tous à lui. Madame

de la Tour lui dit: «Mon fils, si vous nous quittez,  
qu'allons-nous devenir?»

Il répéta en tremblant ces mots: «Mon fils . . .  
mon fils . . . Vous, ma mère, lui dit-il, vous qui  
séparez le frère d'avec la sœur! Tous deux, élevés<sup>5</sup>  
sur vos genoux, nous avons appris de vous à nous  
aimer; tous deux nous nous le sommes dit mille  
fois: et maintenant vous l'éloignez de moi! Vous  
l'envoyez en Europe, dans ce pays barbare qui  
vous a refusé un asile, et chez des parents cruels<sup>10</sup>  
qui vous ont vous-même abandonnée! Vous me  
direz: Vous n'avez plus de droits sur elle, elle  
n'est pas votre sœur . . . Elle est tout pour moi,  
ma richesse, ma famille, ma naissance, tout mon  
bien. Je n'en connais plus d'autre. Nous n'avons<sup>15</sup>  
eu qu'un toit, qu'un berceau; nous n'aurons qu'un  
tombeau. Si elle part, il faut que je la suive. Le  
gouverneur m'en empêchera. M'empêchera-t-il de  
me jeter à la mer? Je la suivrai à la nage. La  
mer ne saurait m'être plus funeste que la terre.<sup>20</sup>  
Ne pouvant vivre ici près d'elle, au moins je mour-  
rai sous ses yeux, loin de vous. Mère barbare!  
femme sans pitié! puisse cet Océan où vous l'ex-  
posez ne jamais vous la rendre! puissent ses flots  
vous rapporter mon corps, et le roulant avec le<sup>25</sup>  
sien parmi les cailloux de ces rivages, vous donner,  
par la perte de vos deux enfants, un sujet éternel  
de douleur!»

A ces mots, je le saisis dans mes bras; car le  
désespoir lui ôtait la raison. Ses yeux étincelaient,<sup>30</sup>  
la sueur coulait à grosses gouttes sur son visage  
en feu, ses genoux tremblaient, et je sentais dans

sa poitrine brûlante son cœur battre à coups redoublés.

Virginie effrayée lui dit: «O mon ami! j'atteste les plaisirs de notre premier âge, tes maux, les miens, et tout ce qui doit lier à jamais deux infortunés, si je reste, de ne vivre que pour toi; si je pars, de revenir un jour pour être à toi. Je vous prends à témoin, vous tous qui avez élevé mon enfance, qui disposez de ma vie, et qui voyez mes larmes. Je le jure par ce ciel qui m'entend, par cette mer que je dois traverser, par l'air que je respire, et que je n'ai jamais souillé du mensonge.»

Comme le soleil fond et précipite un rocher de glace du sommet des Apennins, ainsi tomba la colère impétueuse de ce jeune homme à la voix de l'objet aimé. Sa tête altière était baissée, et un torrent de pleurs coulait de ses yeux. Sa mère, mêlant ses larmes aux siennes, le tenait embrassé sans pouvoir parler; madame de la Tour, hors d'elle, me dit: «Je n'y puis tenir, mon âme est déchirée. Ce malheureux voyage n'aura pas lieu. Mon voisin, tâchez d'emmener mon fils. Il y a huit jours que personne ici n'a dormi.»

Je dis à Paul: «Mon ami, votre sœur restera. Demain nous en parlerons au gouverneur; laissez reposer votre famille, et venez passer cette nuit chez moi. Il est tard, il est minuit; la croix du sud est droite sur l'horizon.»

Il se laissa emmener sans rien dire, et, après une nuit fort agitée, il se leva au point du jour, et s'en retourna à son habitation.

Mais qu'est-il besoin de vous continuer plus longtemps le récit de cette histoire? Il n'y a jamais qu'un côté agréable à connaître dans la vie humaine. Semblable au globe sur lequel nous tournons, notre révolution rapide n'est que d'un jour, et une partie <sup>5</sup> de ce jour ne peut recevoir la lumière que l'autre ne soit livrée aux ténèbres.

«Mon père, lui dis-je, je vous en conjure,achevez de me raconter ce que vous avez commencé d'une manière si touchante. Les images du bon- <sup>10</sup>heur nous plaisent, mais celles du malheur nous instruisent. Que devint, je vous prie, l'infortuné Paul?»

Le premier objet que vit Paul, en retournant à l'habitation, fut la négresse Marie, qui, montée sur <sup>15</sup>un rocher, regardait vers la pleine mer. Il lui cria, du plus loin qu'il l'aperçut: «Où est Virginie?» Marie tourna la tête vers son jeune maître et se mit à pleurer. Paul, hors de lui, revint sur ses pas, et courut au port. Il y apprit que Virginie <sup>20</sup>s'était embarquée au point du jour, que son vaisseau avait mis à la voile aussitôt, et qu'on ne le voyait plus. Il revint à l'habitation, qu'il traversa sans parler à personne.

Quoique cette enceinte de rochers paraisse der- <sup>25</sup>rière nous presque perpendiculaire, ces plateaux verts, qui en divisent la hauteur, sont autant d'étages par lesquels on parvient, au moyen de quelques sentiers difficiles, jusqu'au pied de ce cône de rochers incliné et inaccessible qu'on appelle le <sup>30</sup>Pouce. A la base de ce rocher est une esplanade couverte de grands arbres, mais si élevée et si es-

carpée, qu'elle est comme une grande forêt dans l'air, environnée de précipices effroyables. Les nuages que le sommet du Pouce attire sans cesse autour de lui y entretiennent plusieurs ruisseaux,  
5 qui tombent à une si grande profondeur au fond de la vallée située au revers de cette montagne, que de cette hauteur on n'entend point le bruit de leur chute.

De ce lieu, on voit une grande partie de l'île  
10 avec ses mornes surmontés de leurs pitons; puis la pleine mer, et l'île de Bourbon, qui est à quarante lieues de là vers l'occident. Ce fut de cette élévation que Paul aperçut le vaisseau qui emmenait Virginie. Il le vit à plus de dix lieues au large,  
15 comme un point noir au milieu de l'Océan. Il resta une partie du jour tout occupé à le considérer: il était déjà disparu, qu'il croyait le voir encore; et quand il fut perdu dans la vapeur de l'horizon, il s'assit dans ce lieu sauvage, toujours battu des  
20 vents qui y agitent sans cesse les sommets des palmistes et des tatamaques. Leur murmure sourd et mugissant ressemble au bruit lointain des orgues, et inspire une profonde mélancolie.

Ce fut là que je trouvai Paul, la tête appuyée  
25 contre le rocher et les yeux fixés vers la terre. Je marchais après [lui] depuis le lever du soleil: j'eus beaucoup de peine à le déterminer à descendre et à revoir sa famille. Je le ramenai cependant à son habitation; et son premier mouvement, en revoyant  
30 madame de la Tour, fut de se plaindre amèrement qu'elle l'avait trompé. Madame de la Tour nous dit que, le vent s'étant levé vers les trois heures

du matin, le vaisseau étant au moment d'appareiller, le gouverneur, suivi d'une partie de son état-major, et du missionnaire, était venu chercher Virginie en palanquin; et que, malgré ses propres raisons, ses larmes et celles de Marguerite, tout le monde criant que c'était pour leur bien à tous, ils avaient emmené sa fille à demi mourante.

«Au moins, répondit Paul, si je lui avais fait mes adieux, je serais tranquille à présent. Je lui aurais dit: Virginie, si pendant le temps que nous avons vécu ensemble il m'est échappé quelque parole qui vous ait offensée, avant de me quitter pour jamais, dites-moi que vous me la pardonnez. Je lui aurais dit: Puisque je ne suis plus destiné à vous revoir, adieu, ma chère Virginie! adieu! Vivez loin de moi, contente et heureuse!» Et comme il vit que sa mère et madame de la Tour pleuraient: «Cherchez maintenant, leur dit-il, quelque autre que moi qui essuie vos larmes!»

Puis il s'éloigna d'elles en gémissant, et se mit à errer ça et là dans l'habitation. Il en parcourait tous les endroits qui avaient été les plus chers à Virginie. Il disait à ses chèvres et à leurs petits chevreaux, qui le suivaient en bêlant: «Que me demandez-vous? vous ne reverrez plus avec moi celle qui vous donnait à manger dans sa main.»

Il alla au REPOS DE VIRGINIE; et, à la vue des oiseaux qui voltigeaient autour, il s'écria: «Pauvres oiseaux, vous n'irez plus au-devant de celle qui était votre bonne nourrice!» En voyant Fidèle qui flairait ça et là et marchait devant lui en quêtant, il soupira, et lui dit: «Oh! tu ne la retrouveras

plus jamais.» Enfin, il alla s'asseoir sur le rocher où il lui avait parlé la veille; et, à l'aspect de la mer où il avait vu disparaître le vaisseau qui l'avait emmenée, il pleura abondamment.

5 Cependant nous le suivions pas à pas, craignant quelque suite funeste de l'agitation de son esprit. Sa mère et madame de la Tour le priaient, par les termes les plus tendres, de ne pas augmenter leur douleur par son désespoir. Enfin, celle-ci parvint  
10 à le calmer, en lui prodiguant les noms les plus propres à réveiller ses espérances. Elle l'appelait son fils, son cher fils, son gendre, celui à qui elle destinait sa fille. Elle l'engagea à rentrer dans la maison et à y prendre quelque peu de nourriture.  
15 Il se mit à table avec nous, auprès de la place où se mettait la compagne de son enfance; et, comme si elle l'eût encore occupée, il lui adressait la parole, et lui présentait les mets qu'il savait lui être les plus agréables; mais dès qu'il s'apercevait  
20 de son erreur, il se mettait à pleurer. Les jours suivants, il recueillit tout ce qui avait été à son usage particulier, les derniers bouquets qu'elle avait portés et une tasse de coco où elle avait coutume de boire. Enfin, voyant que ses regrets augmen-  
25 taient ceux de sa mère et de madame de la Tour, et que les besoins de la famille demandaient un travail continu, il se mit, avec l'aide de Domingue, à réparer le jardin.

Bientôt ce jeune homme, indifférent comme un  
30 créole pour tout ce qui se passe dans le monde, me pria de lui apprendre à lire et à écrire, afin qu'il pût entretenir une correspondance avec Vir-

ginie. Il voulut ensuite s'instruire dans la géographie, pour se faire une idée du pays où elle débarquerait; et dans l'histoire, pour connaître les mœurs de la société où elle allait vivre.

Paul ne trouva pas beaucoup de goût dans l'étude de la géographie, qui, au lieu de nous décrire la nature de chaque pays, ne nous en présente que les divisions politiques. L'histoire, et surtout l'histoire moderne, ne l'intéressa guère davantage. Il n'y voyait que des malheurs généraux et périodiques, dont il n'apercevait pas les causes; des guerres sans sujet et sans objet; des intrigues obscures; des nations sans caractère, et des princes sans humanité. Il préférait à cette lecture celle des romans, qui, s'occupant davantage des sentiments et des intérêts des hommes, lui offraient quelquefois des situations pareilles à la sienne. Aussi aucun livre ne lui fit autant de plaisir que le *Télémaque*, par ses tableaux de la vie champêtre et des passions naturelles au cœur humain. Il en lisait à sa mère et à madame de la Tour les endroits qui l'affectaient davantage: alors, ému par de touchants souvenirs, sa voix s'étouffait et les larmes coulaient de ses yeux. Il lui semblait trouver dans Virginie la dignité et la sagesse d'Antiope, avec les malheurs et la tendresse d'Eucharis. D'un autre côté, il fut tout bouleversé par la lecture de nos romans à la mode, pleins de mœurs et de maximes licencieuses; et quand il sut que ces romans renfermaient une peinture véritable des sociétés de l'Europe, il craignit, non sans quelque apparence

de raison, que Virginie ne vînt à s'y corrompre et à l'oublier.

En effet, plus d'un an et demi s'était écoulé sans que madame de la Tour eût des nouvelles de sa tante et de sa fille: seulement elle avait appris, par une voie étrangère, que celle-ci était arrivée heureusement en France. Enfin elle reçut, par un vaisseau qui allait aux Indes, un paquet, et une lettre écrite de la propre main de Virginie. Malgré 10 la circonspection de son aimable et indulgente fille, elle jugea qu'elle était fort malheureuse. Cette lettre peignait si bien sa situation et son caractère, que je l'ai retenue presque mot pour mot.

«Très chère et bien-aimée maman,

15 Je vous ai déjà écrit plusieurs lettres de mon écriture; et comme je n'en ai pas eu de réponse, j'ai lieu de craindre qu'elles ne vous soient point parvenues. J'espère mieux de celle-ci, par les précautions que j'ai prises pour vous donner de mes 20 nouvelles, et pour recevoir des vôtres.

«J'ai versé bien des larmes depuis notre séparation, moi qui n'avais presque jamais pleuré que sur les maux d'autrui! Ma grand'tante fut bien surprise à mon arrivée, lorsque, m'ayant questionnée sur mes talents, je lui dis que je ne savais ni lire ni écrire. Elle me demanda qu'est-ce que j'avais donc appris depuis que j'étais au monde; et quand je lui eus répondu que c'était à avoir soin d'un ménage et à faire votre volonté, elle me 30 dit que j'avais reçu l'éducation d'une servante. Elle me mit, dès le lendemain, en pension dans

une grande abbaye auprès de Paris, où j'ai des maîtres de toute espèce: ils m'enseignent, entre autres choses, l'histoire, la géographie, la grammaire, la mathématique, et à monter à cheval; mais j'ai de si faibles dispositions pour toutes ces sciences, que je ne profiterai pas beaucoup avec ces messieurs. Je sens que je suis une pauvre créature, qui ai peu d'esprit, comme ils le font entendre.

«Cependant les bontés de ma tante ne se 10 refroidissent point. Elle me donne des robes nouvelles à chaque saison. Elle a mis près de moi deux femmes de chambre, qui sont aussi bien parées que de grandes dames. Elle m'a fait prendre le titre de comtesse, mais elle m'a fait 15 quitter mon nom de LA TOUR, qui m'était aussi cher qu'à vous-même, par tout ce que vous m'avez raconté des peines que mon père avait souffertes pour vous épouser. Elle a remplacé votre nom de femme par celui de votre famille, 20 qui m'est encore cher cependant, parce qu'il a été votre nom de fille.

«Me voyant dans une situation aussi brillante, je l'ai suppliée de vous envoyer quelques secours. Comment vous rendre sa réponse! mais vous m'avez 25 recommandé de vous dire toujours la vérité. Elle m'a donc répondu que peu ne vous servirait à rien, et que, dans la vie simple que vous menez, beaucoup vous embarrasserait.

J'ai cherché d'abord à vous donner de mes 30 nouvelles par une main étrangère, au défaut de la mienne. Mais, n'ayant à mon arrivée ici personne

en qui je pusse prendre confiance, je me suis appliquée nuit et jour à apprendre à lire et à écrire: Dieu m'a fait la grâce d'en venir à bout en peu de temps. J'ai chargé de l'envoi de mes premières 5 lettres les dames qui sont autour de moi; j'ai lieu de croire qu'elles les ont remises à ma grand'tante. Cette fois j'ai eu recours à une pensionnaire de mes amies: c'est sous son adresse ci-jointe que je vous prie de me faire passer vos réponses. Ma 10 grand'tante m'a interdit toute correspondance au dehors, qui pourrait, selon elle, mettre obstacle aux grandes vues qu'elle a sur moi. Il n'y a qu'elle qui puisse me voir à la grille, ainsi qu'un vieux seigneur de ses amis, qui a, dit-elle, beaucoup 15 de goût pour ma personne. Pour dire la vérité, je n'en ai point du tout pour lui, quand même j'en pourrais prendre pour quelqu'un.

« Je vis au milieu de l'éclat de la fortune, et je ne puis disposer d'un sou. On dit que, si j'avais 20 de l'argent, cela tirerait à conséquence. Mes robes même appartiennent à mes femmes de chambre, qui se les disputent avant que je les aie quittées. Au sein des richesses, je suis bien plus pauvre que je ne l'étais auprès de vous, car je n'ai rien à 25 donner. Lorsque j'ai vu que les grands talents que l'on m'enseignait ne me procuraient pas la facilité de faire le plus petit bien, j'ai eu recours à mon aiguille, dont heureusement vous m'avez appris à faire usage. Je vous envoie donc plusieurs paires 30 de bas de ma façon, pour vous et maman Marguerite; un bonnet pour Domingue, et un de mes mouchoirs rouges pour Marie. Je joins à ce paquet

des pépins et des noyaux des fruits de mes collations, avec des graines de toutes sortes d'arbres, que j'ai recueillies, à mes heures de récréation, dans le parc de l'abbaye.

« J'y ai ajouté aussi des semences de viollettes, 5 de marguerites, de bassinets, de coquelicots, de bluets, de scabieuses, que j'ai ramassées dans les champs. Il y a dans les prairies de ce pays de plus belles fleurs que dans les nôtres; mais personne ne s'en soucie. Je suis sûre que vous et 10 maman Marguerite serez plus contentes de ce sac de graines que du sac de piastres qui a été la cause de notre séparation et de mes larmes. Ce sera une grande joie pour moi, si vous avez un jour la satisfaction de voir des pommiers croître 15 auprès de nos bananiers, et des hêtres mêler leur feuillage à celui de nos cocotiers. Vous vous croirez dans la Normandie, que vous aimez tant.

« Vous m'avez enjoint de vous mander mes joies et mes peines. Je n'ai plus de joie loin de vous. 20 Pour mes peines, je les adoucis en pensant que je suis dans un poste où vous m'avez mise par la volonté de Dieu. Mais le plus grand chagrin que j'y éprouve est que personne ne me parle ici de vous, et que je n'en puis parler à personne. 25

« Mes femmes de chambre, ou plutôt celles de ma grand'tante, car elles sont plus à elle qu'à moi, me disent, lorsque je cherche à amener la conversation sur des objets qui me sont chers: Mademoiselle, souvenez-vous que vous êtes Française et que 30 vous devez oublier le pays des sauvages. Ah! je m'oublierais plutôt moi-même que d'oublier le lieu

où je suis née et où vous vivez! C'est ce pays-ci qui est pour moi un pays de sauvages, car j'y vis seule, n'ayant personne à qui je puisse faire part de l'amour que vous portera jusqu'au tombeau,

5           Très chère et bien-aimée maman,  
            Votre obéissante et tendre fille,

VIRGINIE DE LA TOUR.»

«Je recommande à vos bontés Marie et Dominique, qui ont pris tant de soin de mon enfance.  
10 Caressez pour moi Fidèle, qui m'a retrouvée dans les bois.»

Paul fut bien étonné de ce que Virginie ne parlait pas du tout de lui, elle qui n'avait pas oublié dans ses ressouvenirs le chien de la maison; mais  
15 il ne savait pas que, quelque longue que soit la lettre d'une femme, elle n'y met jamais sa pensée la plus chère qu'à la fin.

Dans un post-scriptum, Virginie recommandait particulièrement à Paul deux espèces de graines:  
20 celles de violettes et de scabieuses. Elle lui donnait quelques instructions sur les caractères de ces plantes et sur les lieux les plus propres à les semer: «La violette, lui mandait-elle, produit une petite fleur d'un violet foncé qui aime à se cacher  
25 sous les buissons; mais son charmant parfum l'y fait bientôt découvrir.»

Elle lui enjoignait de la semer sur le bord de la fontaine, au pied de son cocotier: «La scabieuse, ajoutait-elle, donne une jolie fleur d'un bleu mouvant, et à fond noir piqueté de blanc. On la croirait en deuil. On l'appelle aussi, pour cette raison,

fleur de veuve. Elle se plaît dans les lieux âpres et battus des vents.» Elle le pria de la semer sur le rocher où elle lui avait parlé la nuit, la dernière fois, et de donner à ce rocher, pour l'amour d'elle, le nom de ROCHER DES ADIEUX. 5

Elle avait renfermé ces semences dans une petite bourse dont le tissu était fort simple, mais qui parut sans prix à Paul lorsqu'il y aperçut un P et un V entrelacés, et formés de cheveux qu'il reconnut, à leur beauté, pour être ceux de Virginie. 10

La lettre de cette sensible et vertueuse demoiselle fit verser des larmes à toute la famille. Sa mère lui répondit, au nom de la société, de rester ou de revenir, à son gré, l'assurant qu'ils avaient tous perdu la meilleure partie de leur bonheur de- 15 puis son départ, et que, pour elle en particulier, elle en était inconsolable.

Paul lui écrivit une lettre fort longue, où il l'assurait qu'il allait rendre le jardin digne d'elle, et y mêler les plantes de l'Europe à celles de l'A- 20 frique, ainsi qu'elle avait entrelacé leurs noms dans son ouvrage. Il lui envoyait des fruits des cocotiers de sa fontaine, parvenus à une maturité parfaite. Il n'y joignait, ajoutait-il, aucune autre semence de l'île, afin que le désir d'en revoir les 25 productions la déterminât à y revenir promptement. Il la suppliait de se rendre au plus tôt aux vœux ardents de leur famille et aux siens particuliers, puisqu'il ne pouvait désormais goûter aucune joie loin d'elle. 30

Paul sema avec le plus grand soin les graines européennes, et surtout celles de violettes et de

scabieuses, dont les fleurs semblaient avoir quelque analogie avec le caractère et la situation de Virginie, qui les lui avait si particulièrement recommandées; mais, soit qu'elles eussent été éventées dans le trajet, soit plutôt que le climat de cette partie de l'Afrique ne leur soit pas favorable, il n'en germa qu'un petit nombre, qui ne put venir à sa perfection.

Cependant l'envie, qui va même au-devant du bonheur des hommes, surtout dans les colonies françaises, répandit dans l'île des bruits qui donnaient beaucoup d'inquiétude à Paul. Les gens du vaisseau qui avait apporté la lettre de Virginie assuraient qu'elle était sur le point de se marier: ils nommaient le seigneur de la cour qui devait l'épouser; quelques-uns même disaient que la chose était faite et qu'ils en avaient été témoins. D'abord Paul méprisa des nouvelles apportées par un vaisseau de commerce, qui en répand souvent de fausses sur les lieux de son passage. Mais comme plusieurs habitants de l'île, par une pitié perfide, s'empressaient de le plaindre de cet événement, il commença à y ajouter quelque croyance.

D'ailleurs, dans quelques-uns des romans qu'il avait lus, il voyait la trahison traitée de plaisanterie; et comme il savait que ces livres renfermaient des peintures assez fidèles des mœurs de l'Europe, il craignit que la fille de madame de la Tour ne vînt à s'y corrompre, et à oublier ses anciens engagements. Ses lumières le rendaient déjà malheureux. Ce qui acheva d'augmenter ses craintes, c'est que plusieurs vaisseaux d'Europe arrivèrent

ici depuis, dans l'espace de six mois, sans qu'aucun d'eux, apportât des nouvelles de Virginie.

Cet infortuné jeune homme, livré à toutes les agitations de son cœur, venait me voir souvent, pour confirmer ou pour bannir ses inquiétudes par mon expérience du monde.

Je demeure, comme je vous l'ai dit, à une lieue et demie d'ici, sur les bords d'une petite rivière qui coule le long de la Montagne-Longue. C'est là que je passe ma vie, seul, sans femme, sans enfants et sans esclaves.

Après le rare bonheur de trouver une compagne qui nous soit bien assortie, l'état le moins malheureux de la vie est sans doute de vivre seul. Tout homme qui a eu beaucoup à se plaindre des hommes cherche la solitude. Il est même très remarquable que tous les peuples malheureux par leurs opinions, leurs mœurs ou leurs gouvernements, ont produit des classes nombreuses de citoyens entièrement dévoués à la solitude et au célibat. Tels ont été les Égyptiens dans leur décadence, les Grecs du Bas-Empire; et tels sont de nos jours les Indiens, les Chinois, les Grecs modernes, les Italiens, et la plupart des peuples orientaux et méridionaux de l'Europe. La solitude ramène en partie l'homme au bonheur naturel, en éloignant de lui le malheur social. Au milieu de nos sociétés divisées par tant de préjugés, l'âme est dans une agitation continue; elle roule sans cesse en elle-même mille opinions turbulentes et contradictoires, dont les membres d'une société ambitieuse et misérable cherchent à se subjuger les uns les autres.

Mais dans la solitude, elle dépose ces illusions étrangères qui la troublent; elle reprend le sentiment simple d'elle-même, de la nature et de son auteur.

Ainsi l'eau bourbeuse d'un torrent qui ravage les campagnes, venant à se répandre dans quelque petit bassin écarté de son cours, dépose ses vases au fond de son lit, reprend sa première limpidité, et, redevenue transparente, refléchit, avec ses propres rivages, la verdure de la terre et la lumière des cieux. La solitude rétablit aussi bien les harmonies du corps que celles de l'âme. C'est dans la classe des solitaires que se trouvent les hommes qui poussent le plus loin la carrière de la vie: tels sont les brames de l'Inde. Enfin, je la crois si nécessaire au bonheur dans le monde même, qu'il me paraît impossible d'y goûter un plaisir durable de quelque sentiment que ce soit ou de régler sa conduite sur quelque principe stable, si l'on ne se fait une solitude intérieure d'où notre opinion sorte bien rarement, et où celle d'autrui n'entre jamais.

Je ne veux pas dire toutefois que l'homme doit vivre absolument seul: il est lié avec tout le genre humain par ses besoins; il doit donc ses travaux aux hommes; il se doit aussi au reste de la nature. Mais, comme Dieu a donné à chacun de nous des organes parfaitement assortis aux éléments du globe où nous vivons, des pieds pour le sol, des poumons pour l'air, des yeux pour la lumière, sans que nous puissions intervertir l'usage de ces sens, il s'est réservé pour lui seul, qui est l'auteur de la vie, le cœur, qui en est le principal organe.

Je passe donc mes jours loin des hommes, que j'ai voulu servir, et qui m'ont persécuté. Après avoir parcouru une grande partie de l'Europe et quelques cantons de l'Amérique et de l'Afrique, je me suis fixé dans cette île peu habitée, séduit par sa douce température et par ses solitudes. Une cabane que j'ai bâtie dans la forêt au pied d'un arbre, un petit champ défriché de mes mains, une rivière qui coule devant ma porte, suffisent à mes besoins et à mes plaisirs. Je joins à ces jouissances celle de quelques bons livres, qui m'apprennent à devenir meilleur. Ils font encore servir à mon bonheur le monde même que j'ai quitté: ils me présentent des tableaux des passions qui en rendent les habitants si misérables; et, par la comparaison que je fais de leur sort au mien, ils me font jouir d'un bonheur négatif.

Comme un homme sauvé du naufrage sur un rocher, je contemple de ma solitude les orages qui frémissent dans le reste du monde. Mon repos même redouble par le bruit lointain de la tempête. Depuis que les hommes ne sont plus sur mon chemin et que je ne suis plus sur le leur, je ne les hais plus; je les plains. Si je rencontre quelque infortuné, je tâche de venir à son secours par mes conseils, comme un passant, sur le bord d'un torrent, tend la main à un malheureux qui s'y noie.

Mais je n'ai guère trouvé que l'innocence attentive à ma voix. La nature appelle en vain à elle le reste des hommes; chacun d'eux se fait d'elle une image qu'il revêt de ses propres passions. Il poursuit toute sa vie ce vain fantôme qui l'égare,

et il se plaint ensuite au ciel de l'erreur qu'il s'est formée lui-même. Parmi un grand nombre d'infortunés que j'ai quelquefois essayé de ramener à la nature, je n'en ai pas trouvé un seul qui ne fût 5 enivré de ses propres misères. Ils m'écoutaient d'abord avec attention, dans l'espérance que je les aiderais à acquérir de la gloire ou de la fortune; mais, voyant que je ne voulais leur apprendre qu'à s'en passer, ils me trouvaient moi-même misérable 10 de ne pas courir après leur malheureux bonheur; ils blâmaient ma vie solitaire; ils prétendaient qu'eux seuls étaient utiles aux hommes; et ils s'efforçaient de m'entraîner dans leur tourbillon. Mais si je me 15 communique à tout le monde, je ne me livre à personne.

Souvent il me suffit de moi pour me servir de leçon à moi-même. Je repasse dans le calme présent les agitations passées de ma propre vie, auxquelles j'ai donné tant de prix: les protections, 20 la fortune, la réputation, et les opinions qui se combattent par toute la terre. Je compare tant d'hommes que j'ai vus se disputer avec fureur ces chimères, et qui ne sont plus, aux flots de ma rivière qui se brisent, en écumant, contre les rochers de son lit, et disparaissent pour ne revenir 25 jamais. Pour moi, je me laisse entraîner en paix au fleuve du temps vers l'océan de l'avenir, qui n'a plus de rivages; et, par le spectacle des harmonies actuelles de la nature, je m'élève vers son 30 auteur, et j'espère dans un autre monde de plus heureux destins.

Quoi qu'on n'aperçoive pas de mon ermitage,

situé au milieu d'une forêt, cette multitude d'objets que nous présente l'élévation du lieu où nous sommes, il s'y trouve des dispositions intéressantes, surtout pour un homme qui, comme moi, aime mieux rentrer en lui-même que s'étendre au dehors. La rivière qui coule devant ma porte passe en ligne droite à travers les bois, en sorte qu'elle me présente un long canal ombragé d'arbres de toutes sortes de feuillages: il y a des tatamaques, des bois d'ébène, et de ceux qu'on appelle ici bois de pomme, bois d'olive et bois de cannelle; des bosquets de palmistes élèvent çà et là leurs colonnes nues, et longues de plus de cent pieds, surmontées à leurs sommets d'un bouquet de palmes, et paraissent au-dessus des autres arbres comme une forêt plantée sur une autre forêt. Il s'y joint des lianes de divers feuillages, qui, s'élançant d'un arbre à l'autre, forment ici des arcades de fleurs, là de longues courtines de verdure.

Des odeurs aromatiques sortent de la plupart de ces arbres, et leurs parfums ont tant d'influence sur les vêtements mêmes, qu'on sent ici un homme qui a traversé une forêt quelques heures après qu'il en est sorti. Dans la saison où ils donnent leurs fleurs, vous les diriez à demi couverts de neige. A la fin de l'été, plusieurs espèces d'oiseaux étrangers viennent, par un instinct incompréhensible, de régions inconnues, au delà des vastes mers, récolter les graines des végétaux de cette île, et opposer l'éclat de leurs couleurs à la verdure des arbres, rembrunie par le soleil. Tels sont, entre

autres, diverses espèces de perruches et les pigeons bleus appelés ici pigeons hollandais.

Les singes, habitants domiciliés de ces forêts, se jouent dans leurs sombres rameaux, dont ils se détachent par leur poil gris et verdâtre, et leur face toute noire; quelques-uns s'y suspendent par la queue et se balancent en l'air; d'autres sautent de branche en branche, portant leurs petits dans leurs bras. Jamais le fusil meurtrier n'y a effrayé ces paisibles enfants de la nature. On n'y entend que des cris de joie, des gazouillements et des ramage inconnus de quelques oiseaux des terres australes, que répètent au loin des échos de ces forêts.

La rivière qui coule en bouillonnant sur un lit de roches, à travers les arbres, réfléchit ça et là dans ses eaux limpides leurs masses vénérables de verdure et d'ombre, ainsi que les jeux de leurs heureux habitants; à mille pas de là, elle se précipite de différents étages de rocher, et forme, à sa chute, une nappe d'eau unie comme le cristal, qui se brise, en tombant, en bouillons d'écume. Mille bruits confus sortent de ces eaux tumultueuses; et, dispersés par les vents dans la forêt, tantôt ils fuient au loin, tantôt ils se rapprochent tous à la fois, et assourdisent comme les sons des cloches d'une cathédrale. L'air, sans cesse renouvelé par le mouvement des eaux, entretient sur les bords de cette rivière, malgré les ardeurs de l'été, une verdure et une fraîcheur qu'on trouve rarement dans cette île, sur le haut même des montagnes.

A quelque distance de là est un rocher assez

éloigné de la cascade pour qu'on n'y soit pas étourdi du bruit de ses eaux, et qui en est assez voisin pour y jouir de leur vue, de leur fraîcheur et de leur murmure. Nous allions quelquefois, dans les grandes chaleurs, dîner à l'ombre de ce rocher,<sup>5</sup> madame de la Tour, Marguerite, Virginie, Paul et moi. Comme Virginie dirigeait toujours au bien d'autrui ses actions même les plus communes, elle ne mangeait pas un fruit à la campagne qu'elle n'en mit en terre les noyaux ou les pépins. «Il en viendra, disait-elle, des arbres qui donneront leurs fruits à quelque voyageur, ou au moins à un oiseau.»

Un jour donc qu'elle avait mangé une papaye au pied de ce rocher, elle y planta les semences de ce fruit. Bientôt après il y crût plusieurs pa-<sup>15</sup> payers, parmi lesquels il y avait un femelle, c'est-à-dire qui porte des fruits. Cet arbre n'était pas si haut que le genou de Virginie à son départ; mais comme il croît vite, deux ans après il avait vingt pieds de hauteur, et son tronc était entouré, dans sa partie supérieure, de plusieurs rangs de fruits mûrs. Paul, s'étant rendu par hasard dans ce lieu, fut rempli de joie en voyant ce grand arbre sorti d'une petite graine qu'il avait vu planter par Virginie; et, en même temps, il fut saisi d'une<sup>25</sup> tristesse profonde par ce témoignage de sa longue absence.

Les objets que nous voyons habituellement ne nous font pas apercevoir de la rapidité de notre vie; ils vieillissent avec nous d'une vieillesse insensible: mais ce sont ceux que nous revoyons tout à coup, après les avoir perdus quelques années de

vue, qui nous avertissent de la vitesse avec laquelle s'écoule le fleuve de nos jours.

Paul fut aussi surpris et aussi troublé à la vue de ce grand papayer chargé de fruits, qu'un voyageur l'est, après une longue absence de son pays, de n'y plus retrouver ses contemporains, et d'y voir leurs enfants, devenus eux-mêmes pères de famille. Tantôt il voulait l'abattre, parce qu'il lui rendait trop sensible la longueur du temps qui s'était écoulé depuis le départ de Virginie; tantôt, le considérant comme un monument de sa bienfaisance, il baisait son tronc et lui adressait des paroles pleines d'amour et de regrets. Ô arbre dont la postérité existe encore dans nos bois, je vous ai vu moins même avec plus d'intérêt et de vénération que les arcs de triomphe des Romains. Puisse la nature, qui détruit chaque jour les monuments de l'ambition des rois, multiplier dans nos forêts ceux de la bienfaisance d'une jeune et pauvre fille!

C'était donc au pied de ce papayer que j'étais sûr de rencontrer Paul, quand il venait dans mon quartier. Un jour je l'y trouvai accablé de mélancolie, et j'eus avec lui une conversation que je vais vous rapporter, si je ne vous suis point trop ennuyeux par mes longues digressions, pardonnables à mon âge et à mes dernières amitiés. Je vous la raconterai en forme de dialogue, afin que vous jugiez du bon sens naturel de ce jeune homme; et il vous sera aisé de faire la différence des interlocuteurs par les sens de ses questions et de mes réponses. Il me dit:

« Je suis bien chagrin. Mademoiselle de la Tour.

est partie depuis deux ans et deux mois; et depuis huit mois et demi elle ne nous a pas donné de ses nouvelles. Elle est riche; je suis pauvre! elle m'a oublié. J'ai envie de m'embarquer; j'irai en France, j'y servirai le roi, j'y ferai fortune, et la 5 grand'-tante de mademoiselle de la Tour me donnera sa petite-nièce en mariage quand je serai devenu un grand seigneur.

LE VIEILLARD. O mon ami, ne m'avez-vous pas dit que vous n'aviez pas de naissance? 10

PAUL. Ma mère me l'a dit; car, pour moi, je ne sais ce que c'est que la naissance. Je ne me suis jamais aperçu que j'en eusse moins qu'un autre, ni que les autres en eussent plus que moi.

LE VIEILLARD. Le défaut de naissance vous 15 ferme, en France, le chemin aux grands emplois. Il y a plus, vous ne pouvez même être admis dans aucun corps distingué.

PAUL. Vous m'avez dit plusieurs fois qu'une des causes de la grandeur de la France était que 20 le moindre sujet pouvait y parvenir à tout; et vous m'avez cité beaucoup d'hommes célèbres qui, sortis de petits états, avaient fait honneur à leur patrie. Vous vouliez donc tromper mon courage?

LE VIEILLARD. Mon fils, jamais je ne l'abattrai. 25 Je vous ai dit la vérité sur les temps passés; mais les choses sont bien changées à présent; tout est devenu vénal en France; tout y est aujourd'hui le patrimoine d'un petit nombre de familles, ou le partage des corps. Le roi est un soleil que les 30 grands et les corps environnent comme des nuages; il est presque impossible qu'un de ses rayons tombe

sur vous. Autrefois, dans une administration moins compliquée, on a vu ces phénomènes. Alors les talents et le mérite se sont développés de toutes parts, comme des terres nouvelles qui, venant à être défrichées, produisent avec tout leur suc. Mais les grands rois, qui savent connaître les hommes et les choisir, sont rares.

PAUL. Mais je trouverai peut-être un de ces grands qui me protégera.

LE VIEILLARD. Pour être protégé des grands, il faut servir leur ambition ou leurs plaisirs. Vous n'y réussirez jamais, car vous êtes sans naissance.

PAUL. Mais je ferai des actions si courageuses, je serai si fidèle à ma parole, si exact dans mes devoirs, si zélé et si constant dans mon amitié, que je mériterai d'être adopté par quelqu'un d'eux, comme j'ai vu que cela se pratiquait dans les histoires anciennes que vous m'avez fait lire.

LE VIEILLARD. Ô mon ami, chez les Grecs et chez les Romains, même dans leur décadence, les grands avaient du respect pour la vertu; mais nous avons eu une foule d'hommes célèbres en tout genre sortis des classes du peuple, et je n'en sache pas un seul qui ait été adopté par une grande maison.

PAUL. A défaut d'un grand, je chercherai à plaire à un corps. J'épouserai entièrement son esprit et ses opinions; je m'en ferai aimer.

LE VIEILLARD. Vous ferez donc comme les autres hommes, vous renoncerez à votre conscience pour parvenir à la fortune?

PAUL. Oh non! je ne chercherai jamais que la vérité.

LE VIEILLARD. Au lieu de vous faire aimer, vous pourriez bien vous faire haïr.

PAUL. Que je suis infortuné! tout me repousse. 5 Je suis condamné à passer ma vie dans un travail obscur, loin de Virginie! Et il soupira profondément.

LE VIEILLARD. Que Dieu soit votre unique patron, et le genre humain votre corps. Soyez constamment attaché à l'un et à l'autre. Les familles, 10 les corps, les peuples, les rois, ont leurs préjugés et leurs passions; il faut souvent les servir par des vices: Dieu et le genre humain ne nous demandent que des vertus.

Mais pourquoi voulez-vous être distingué du reste des hommes? C'est un sentiment qui n'est pas naturel, puisque, si chacun l'avait, chacun serait en état de guerre avec son voisin. Contentez-vous de remplir votre devoir dans l'état où la Providence vous a mis; bénissez votre sort, qui vous permet d'avoir une conscience à vous, et qui ne vous oblige pas, comme les grands, de mettre votre bonheur dans l'opinion des petits; et, comme les petits, de ramper sous les grands pour avoir de quoi vivre. Vous êtes dans un pays et dans une condition où, pour subsister, vous n'avez besoin ni de tromper ni de vous avilir, comme font la plupart de ceux qui cherchent la fortune en Europe; où votre état ne vous interdit aucune vertu; où vous pouvez être impunément bon, vrai, sincère, 20 instruit, patient, tempérant, indulgent, pieux. Le ciel vous a donné de la liberté, de la santé, une

bonne conscience, et des amis: les rois, dont vous ambitionnez la faveur, ne sont pas si heureux.

PAUL. Ah! il me manque Virginie. Sans elle, je n'ai rien; avec elle, j'aurais tout. Elle seule est 5 ma naissance, ma gloire et ma fortune. Mais puisque enfin sa parente veut lui donner pour mari un homme d'un grand nom, qu'avec l'étude et des livres on devient savant et célèbre: je m'en vais étudier. J'acquerrai de la science, je servirai utilement ma 10 patrie par mes lumières, sans nuire à personne et sans en dépendre; je deviendrai fameux, et ma gloire n'appartiendra qu'à moi.

LE VIEILLARD. Mon fils, les talents sont encore plus rares que la naissance et que les richesses; 15 et sans doute ils sont de plus grands biens, puisque rien ne peut les ôter, et que partout ils nous concilient l'estime publique. Mais ils coûtent cher; on ne les acquiert que par des privations en tout genre, par une sensibilité exquise qui nous rend 20 malheureux au dedans et au dehors, par les persécutions de nos contemporains. L'homme de robe n'envie point en France la gloire du militaire, ni le militaire celle de l'homme de mer; mais tout le monde y traversera votre chemin, parce que tout 25 le monde s'y pique d'avoir de l'esprit. Vous servirez les hommes, dites-vous: mais celui qui fait produire à un terrain une gerbe de blé de plus leur rend un plus grand service que celui qui leur donne un livre.

PAUL. Oh! celle qui a planté ce papayer a fait aux habitants de ces forêts un présent plus utile et plus doux que si elle leur avait donné une

bibliothèque. Et, en même temps, il saisit cet arbre dans ses bras et le baissa avec transport.

LE VIEILLARD. Le meilleur des livres, qui ne prêche que l'égalité, l'amitié, l'humanité et la concorde, l'Évangile, a servi, pendant des siècles,<sup>5</sup> de prétexte aux fureurs des Européens. Après cela, qui se flattera d'être utile aux hommes par<sup>t</sup> un livre? Rappelez-vous quel a été le sort de la plupart des philosophes qui leur ont prêché la sagesse. Homère, qui l'a revêtue de vers si beaux, demandait<sup>10</sup> l'aumône pendant sa vie. Socrate, qui en donna aux Athéniens de si aimables leçons par ses discours et par ses mœurs, fut empoisonné juridiquement par eux. Son sublime disciple Platon fut livré à l'esclavage par l'ordre du prince même qui<sup>15</sup> le protégeait; et avant eux, Pythagore, qui étendait l'humanité jusqu'aux animaux, fut brûlé vif par les Crotoniates.

Que dis-je? la plupart même de ces noms illustres sont venus à nous désfigurés par quelque trait de<sup>20</sup> satire qui les caractérise, l'ingratitude humaine se plaisant à les reconnaître là; et si, dans la foule, la gloire de quelques-uns est venue nette et pure jusqu'à nous, c'est que ceux qui les ont portés ont vécu loin de la société de leurs contemporains:<sup>25</sup> semblables à ces statues qu'on tire entières des champs de la Grèce et de l'Italie, et qui, pour avoir été ensevelies dans le sein de la terre, ont échappé à la fureur des barbares.

Vous voyez donc que, pour acquérir la gloire<sup>30</sup> orageuse des lettres, il faut bien de la vertu, et être prêt à sacrifier sa propre vie. D'ailleurs,

croyez-vous que cette gloire intéresse en France les gens riches?

Mais ce fruit est toujours digne de son origine céleste. C'est à ces mêmes livres qu'il est réservé <sup>5</sup> particulièrement de donner de l'éclat à la vertu obscure, de consoler les malheureux et d'éclairer les nations. C'est, sans contredit, la fonction la plus auguste dont le ciel puisse honorer un mortel sur la terre. Quel est l'homme qui ne <sup>10</sup> se console de l'injustice ou du mépris de ceux qui disposent de la fortune, lorsqu'il pense que son ouvrage ira, de siècle en siècle et de nations en nations.

PAUL. Ah! je ne voudrais cette gloire que pour <sup>15</sup> la répandre sur Virginie, et la rendre chère à l'univers. Mais vous qui avez tant de connaissances, dites-moi si nous nous marierons. Je voudrais être savant, au moins pour connaître l'avenir.

LE VIEILLARD. Qui voudrait vivre, mon fils, s'il <sup>20</sup> connaissait l'avenir? Un seul malheur prévu nous donne tant de vaines inquiétudes! La vue d'un malheur certain empoisonnerait tous les jours qui le précéderaient. Il ne faut pas même trop approfondir ce qui nous environne; et le ciel, qui nous <sup>25</sup> donna la réflexion pour prévoir nos besoins, nous a donné les besoins pour mettre des bornes à notre réflexion.

PAUL. Avec de l'argent, dites-vous, on acquiert en Europe des dignités et des honneurs. J'irai <sup>30</sup> m'enrichir au Bengale, pour aller épouser Virginie à Paris. Je vais m'embarquer.

LE VIEILLARD. Quoi! vous quitteriez sa mère et la vôtre?

PAUL. Vous m'avez vous-même donné le conseil de passer aux Indes.

LE VIEILLARD. Virginie était alors ici. Mais 5 vous êtes maintenant l'unique soutien de votre mère et de la sienne.

PAUL. Virginie leur fera du bien par sa riche parente.

LE VIEILLARD. Les riches n'en font guère qu'à 10 ceux qui leur font honneur dans le monde.

PAUL. Quel pays que l'Europe! Oh! il faut que Virginie revienne ici... Qu'a-t-elle besoin d'avoir une parente riche? Elle était si contente sous ces cabanes, si jolie et si bien parée avec un mouchoir 15 rouge, ou des fleurs autour de sa tête! Reviens, Virginie! quitte tes hôtels et tes grandeurs. Reviens dans ces rochers, à l'ombre de ces bois et de nos cocotiers. Hélas! tu es peut-être maintenant malheureuse!...» Et il se mettait à pleurer. «Mon 20 père, ne me cachez rien: si vous ne pouvez me dire si j'épouserai Virginie, au moins apprenez-moi si elle m'aime encore, au milieu de ces grands seigneurs qui parlent au roi, et qui la vont voir.

LE VIEILLARD. Oh! mon ami, je suis sûr qu'elle 25 vous aime, par plusieurs raisons, mais surtout parce qu'elle a de la vertu.»

A ces mots, il me sauta au cou, transporté de joie.

L'idée du retour prochain de Virginie allumant l'imagination de ce jeune homme, toutes ses inquiétudes s'évanouissaient. Virginie n'avait point écrit, parce qu'elle allait arriver. Il fallait si peu de temps pour venir d'Europe avec un bon vent! Il faisait l'énumération des vaisseaux qui avaient fait ce trajet de quatre mille cinq cents lieues en moins de trois mois. Le vaisseau où elle s'était embarquée n'en mettrait pas plus de deux: les constructeurs étaient aujourd'hui si savants, et les marins si habiles! Il parlait des arrangements qu'il allait faire pour la recevoir, du nouveau logement qu'il allait bâtir, des plaisirs et des surprises qu'il lui ménagerait chaque jour, quand elle serait sa femme. Sa femme!... Cette idée le ravissait.

«Au moins, mon père, me disait-il, vous ne ferez plus rien que pour votre plaisir. Virginie étant riche, nous aurons beaucoup de noirs qui travailleront pour nous. Vous serez toujours avec nous, n'ayant d'autre souci que celui de vous amuser et de vous réjouir.» Et il allait, hors de lui, porter à sa famille la joie dont il était enivré.

En peu de temps les grandes craintes succèdent aux grandes espérances. Les passions violentes jettent toujours l'âme dans les extrémités opposées. Souvent, dès le lendemain, Paul revenait me voir, accablé de tristesse. Il me disait: «Virginie ne m'a écrit point. Si elle était partie d'Europe, elle m'aurait mandé son départ. Ah! les bruits qui ont couru d'elle ne sont que trop fondés! Sa tante l'a mariée à un grand seigneur. L'amour

des richesses l'a perdue. Si Virginie avait eu de la vertu, elle n'aurait pas quitté sa propre mère et moi. Pendant que je passe ma vie à penser à elle, elle m'oublie. Je m'afflige, et elle se divertit. Ah! cette pensée me désespère. Tout travail me déplaît; toute société m'ennuie. Plût à Dieu que la guerre fût déclarée dans l'Inde! J'irais y mourir.»

«Mon fils, lui répondis-je, le courage qui nous jette dans la mort n'est que le courage d'un instant.<sup>10</sup> Il est souvent excité par les vains applaudissements des hommes. Il en est un plus rare et plus nécessaire, qui nous fait supporter chaque jour, sans témoins et sans éloges, les traverses de la vie: c'est la patience. Elle s'appuie, non sur l'opinion d'autrui ou sur l'impulsion de nos passions, mais sur la volonté de Dieu. La patience est le courage de la vertu.»

«Ah! s'écria-t-il, je n'ai donc point de vertu!  
Tout m'accable et me désespère.»<sup>20</sup>

«La vertu, repris-je, toujours égale, constante, invariable n'est pas le partage de l'homme. Au milieu de tant de passions qui nous agitent, notre raison se trouble et s'obscurcit; mais il est des phares où nous pouvons en rallumer le flambeau:<sup>25</sup> ce sont les lettres.

«Les lettres, mon fils, sont un secours du ciel. Ce sont des rayons de cette sagesse qui gouverne l'univers, que l'homme, inspiré par un art céleste, a appris à fixer sur la terre. Semblables aux rayons du soleil, elles éclairent, elles réjouissent, elles échauffent; c'est un feu divin. Comme le

feu, elles approprient toute la nature à notre usage. Par elles, nous réunissons autour de nous les choses, les lieux, les hommes et les temps. Ce sont elles qui nous rappellent aux règles de la vie humaine. Elles calment les passions; elles répriment les vices; elles excitent les vertus par les exemples augustes des gens de bien qu'elles célèbrent, et dont elles nous présentent les images toujours honorées. Ce sont des filles du ciel qui 10 descendent sur la terre pour charmer les maux du genre humain. Les grands écrivains qu'elles inspirent ont toujours paru dans les temps les plus difficiles à supporter à toute société, les temps de barbarie et ceux de dépravation. Mon fils, les 15 lettres ont consolé une infinité d'hommes plus malheureux que vous: Xénophon, exilé de sa patrie après y avoir ramené dix mille Grecs; Scipion l'Africain, lassé des calomnies des Romains; Lucullus, de leurs brigues; Catinat, de l'ingratitude 20 de sa cour. Les Grecs, si ingénieux, avaient réparti à chacune des Muses qui président aux lettres une partie de notre entendement pour le gouverner: nous devons donc leur donner nos passions à régir, afin qu'elles leur imposent un joug 25 et un frein. Elles doivent remplir, par rapport aux puissances de notre âme, les mêmes fonctions que les Heures, qui attelaient et conduisaient les chevaux du Soleil.

«Lisez donc, mon fils. Les sages qui ont écrit 30 avant nous sont des voyageurs qui nous ont précédés dans les sentiers de l'infortune, qui nous tendent la main et nous invitent à nous joindre à

leur compagnie, lorsque tout nous abandonne. Un bon livre est un bon ami.»

«Ah! s'écriait Paul, je n'avais pas besoin de savoir lire quand Virginie était ici. Elle n'avait pas plus étudié que moi; mais quand elle me regardait en m'appelant son ami, il m'était impossible d'avoir du chagrin.»

«Sans doute, lui disais-je. Il y a dans la femme une gaieté légère qui dissipe la tristesse de l'homme. Ses grâces font évanouir les noirs fantômes de la réflexion. Sur son visage sont les doux attraits et la confiance. Quelle joie n'est rendue plus vive par sa joie? Quel front ne se déride à son sourire? Quelle colère résiste à ses larmes? Virginie reviendra avec plus de philosophie que vous n'en avez. Elle sera bien surprise de ne pas retrouver le jardin tout à fait rétabli, elle qui ne songe qu'à l'embellir, malgré les persécutions de sa parente, loin de sa mère et de vous.»

20

L'idée du retour prochain de Virginie renouvelait le courage de Paul, et le ramenait à ses occupations champêtres: heureux, au milieu de ses peines, de proposer à son travail une fin qui plaisait à sa passion!

25

Un matin, au point du jour (c'était le 24 décembre 1744), Paul, en se levant, aperçut un pavillon blanc arboré sur la montagne de la Découverte. Ce pavillon était le signalement d'un vaisseau qu'on voyait en mer. Paul courut à la ville pour savoir s'il n'apportait pas des nouvelles de Virginie. Il y resta jusqu'au retour du pilote du port, qui

s'était embarqué pour aller le reconnaître, suivant l'usage.

Cet homme ne revint que le soir. Il rapporta au gouverneur que le vaisseau signalé était le *Saint-Géran*, du port de sept cents tonneaux, commandé par un capitaine appelé M. Aubin; qu'il était à quatre lieues au large, et qu'il ne mouillerait au Port-Louis que le lendemain dans l'après-midi, si le vent était favorable. Il n'en faisait point du tout alors. Le pilote remit au gouverneur les lettres que ce vaisseau apportait de France. Il y en avait une pour madame de la Tour, de l'écriture de Virginie. Paul s'en saisit aussitôt, la baissa avec transport, la mit dans son sein, et courut à l'habitation. Du plus loin qu'il aperçut la famille, qui attendait son retour sur le rocher des Adieux, il éleva la lettre en l'air sans pouvoir parler; et aussitôt tout le monde se rassembla chez madame de la Tour pour en entendre la lecture.

Virginie mandait à sa mère qu'elle avait éprouvé beaucoup de mauvais procédés de la part de sa grand'tante, qui l'avait voulu marier malgré elle, ensuite déshéritée, et enfin renvoyée dans un temps qui ne lui permettait d'arriver à l'île de France que dans la saison des ouragans; qu'elle avait essayé en vain de la flétrir en lui représentant ce qu'elle devait à sa mère et aux habitudes du premier âge; qu'elle en avait été traitée de fille insensée, dont la tête était gâtée par les romans; qu'elle n'était maintenant sensible qu'au bonheur de revoir et d'embrasser sa chère famille; et qu'elle eût satisfait cet ardent désir dès le jour même, si

le capitaine lui eût permis de s'embarquer dans la chaloupe du pilote; mais qu'il s'était opposé à son départ, à cause de l'éloignement de la terre, et d'une grosse mer qui régnait au large, malgré le calme des vents.

A peine cette lettre fut lire, que toute la famille, transportée de joie, s'écria: «Virginie est arrivée!» Maîtres et serviteurs, tous s'embrassèrent. Madame de la Tour dit à Paul: «Mon fils, allez prévenir notre voisin de l'arrivée de Virginie.» Aussitôt <sup>10</sup> Domingue alluma un flambeau de bois de ronde, et Paul et lui s'acheminèrent vers mon habitation.

Il pouvait être dix heures du soir. Je venais d'éteindre ma lampe et de me coucher, lorsque j'aperçus, à travers les palissades de ma cabane, <sup>15</sup> une lumière dans le bois. Bientôt après j'entendis la voix de Paul qui m'appelait. Je me lève; et à peine j'étais habillé, que Paul, hors de lui et tout essoufflé, me saute au cou, en me disant: »Allons, allons, Virginie est arrivée! Allons au port, le <sup>20</sup> vaisseau y mouille au point du jour.»

Sur-le-champ nous nous mettons en route. Comme nous traversons les bois de la Montagne-Longue, et que nous étions déjà sur le chemin qui mène des Pamplemousses au port, j'entendis quelqu'un marcher derrière nous. C'était un noir qui s'avancait à grands pas. Dès qu'il nous eut atteints, je lui demandai d'où il venait, et où il allait en si grande hâte. Il me répondit: «Je viens du quartier de l'île appelé la Poudre-d'Or: on m'envoie au <sup>25</sup> port, avertir le gouverneur qu'un vaisseau de France est mouillé sous l'île d'Ambre. Il tire du canon

pour demander du secours; car la mer est bien mauvaise.» Cet homme, ayant ainsi parlé, continua sa route sans s'arrêter davantage.

Je dis alors à Paul: «Allons vers le quartier de la Poudre-d'Or, au-devant de Virginie; il n'y a que trois lieues d'ici.» Nous nous mêmes donc en route vers le nord de l'île. Il faisait une chaleur étouffante. La lune était levée: on voyait autour d'elle trois grands cercles noirs. Le ciel était d'une obscurité affreuse. On distinguait, à la lueur fréquente des éclairs, de longues files de nuages épais, sombres, peu élevés, qui s'entassaient vers le milieu de l'île, et venaient de la mer avec une grande vitesse, quoiqu'on ne sentît pas le moindre vent à terre. Chemin faisant, nous crûmes entendre rouler le tonnerre; mais ayant prêté l'oreille attentivement, nous reconnûmes que c'étaient des coups de canon répétés par les échos. Ces coups de canon lointains, joints à l'aspect d'un ciel orageux, me firent frémir. Je ne pouvais douter qu'ils ne fussent les signaux de détresse d'un vaisseau en perdition. Une demi-heure après, nous n'entendîmes plus tirer du tout, et ce silence me parut encore plus effrayant que le bruit lugubre qui l'avait précédé.

Nous nous hâtions d'avancer sans dire un mot, et sans oser nous communiquer nos inquiétudes. Vers minuit, nous arrivâmes tout en nage sur le bord de la mer, au quartier de la Poudre-d'Or. Les flots s'y brisaient avec un bruit épouvantable; ils en couvraient les rochers et les grèves d'écumes d'un blanc éblouissant, et d'étincelles de feu. Mal-

gré les ténèbres, nous distinguâmes, à ces lueurs phosphoriques, les pirogues des pêcheurs, qu'on avait tirées bien avant sur le sable.

A quelque distance de là, nous vîmes, à l'entrée du bois, un feu autour duquel plusieurs habitants s'étaient rassemblés. Nous allâmes nous y reposer, en attendant le jour. Pendant que nous étions assis auprès de ce feu, un des habitants nous raconta que, dans l'après-midi, il avait vu un vaisseau en pleine mer, porté sur l'île par les courants; que la nuit l'avait dérobé à sa vue; que, deux heures après le coucher du soleil, il l'avait entendu tirer du canon pour appeler du secours; mais que la mer était si mauvaise, qu'on n'avait pu mettre aucun bateau dehors pour aller à lui; que, bientôt après, il avait cru apercevoir ses fanaux allumés, et que, dans ce cas, il craignait que le vaisseau, venu si près du rivage, n'eût passé entre la terre et la petite île d'Ambre, prenant celle-ci pour le Coin-de-Mire, près duquel passent les vaisseaux qui arrivent au Port-Louis: que si cela était (ce qu'il ne pouvait toutefois affirmer), ce vaisseau était dans le plus grand péril.

Un autre habitant prit la parole, et nous dit qu'il avait traversé plusieurs fois le canal qui sépare l'île d'Ambre de la côte, qu'il l'avait sondé, que la tenure et le mouillage en étaient très bons et que le vaisseau y était en parfaite sûreté, comme dans le meilleur port. «J'y mettrais toute ma fortune, ajouta-t-il, et j'y dormirais aussi tranquillement qu'à terre.»

Un troisième habitant dit qu'il était impossible

que ce vaisseau entrât dans ce canal, où à peine les chaloupes pouvaient naviguer. Il assura qu'il l'avait vu mouiller au delà de l'île d'Ambre; en sorte que, si le vent venait à s'élever au matin, il 5 serait le maître de pousser au large, ou de gagner le port. D'autres habitants ouvrirent d'autres opinions.

Pendant qu'ils contestaient entre eux, suivant la coutume des créoles oisifs, Paul et moi nous gardions un profond silence. Nous restâmes là jusqu'au petit point du jour; mais il faisait trop peu de clarté au ciel pour qu'on pût distinguer aucun objet sur la mer, qui d'ailleurs était couverte de brume: nous n'entrevîmes au large qu'un nuage 15 sombre, qu'on nous dit être l'île d'Ambre, située à un quart de lieue de la côte. On n'apercevait, dans ce jour ténébreux, que la pointe du rivage où nous étions, et quelques pitons des montagnes de l'intérieur de l'île, qui apparaissaient de temps 20 en temps au milieu des nuages qui circulaient autour.

Vers les sept heures du matin, nous entendîmes dans les bois un bruit de tambour: c'était le gouverneur, M. de la Bourdonnais, qui arrivait à cheval, 25 suivi d'un détachement de soldats armés de fusils, et d'un grand nombre d'habitants et de noirs. Il plaça ses soldats sur le rivage, et leur ordonna de faire feu de leurs armes tous à la fois. A peine leur décharge fut faite, que nous aperçûmes sur la 30 mer une lueur, suivie presque aussitôt d'un coup de canon. Nous jugeâmes que le vaisseau était à peu de distance de nous, et nous courûmes tous du

côté où nous avions vu son signal. Nousaperçumes alors, à travers le brouillard, le corps et les vergues d'un grand vaisseau. Nous en étions si près, que, malgré le bruit des flots, nous entendîmes le sifflet du maître qui commandait la manœuvre, et les cris des matelots, qui crièrent trois fois: Vive le roi! car c'est le cri des Français dans les dangers extrêmes, ainsi que dans les grandes joies; comme si, dans les dangers, ils appelaient leur prince à leur secours, ou comme s'ils voulaient témoigner alors qu'ils sont prêts à périr pour lui.

Depuis le moment où le *Saint-Géran* aperçut que nous étions à portée de le secourir, il ne cessa de tirer du canon de trois minutes en trois minutes. M. de la Bourdonnais fit allumer de grands feux de distance en distance sur la grève, et envoya chez tous les habitants du voisinage chercher des vivres, des planches, des câbles et des tonneaux vides. On en vit arriver bientôt une foule, accompagnés de leurs noirs chargés de provisions et d'agrès, qui venaient des habitations de la Poudre-d'Or, du quartier de Flaque et de la rivière du Rempart.

Un des plus anciens des habitants s'approcha du gouverneur, et lui dit: «Monsieur, on a entendu toute la nuit des bruits sourds dans la montagne. Dans les bois, les feuilles des arbres remuent sans qu'il fasse de vent. Les oiseaux de marine se réfugient à terre: certainement tous ces signes annoncent un ouragan. — Eh bien! mes amis, répondit le gouverneur, nous y sommes préparés, et sûrement le vaisseau l'est aussi.»

En effet, tout présageait l'arrivée prochaine d'un

ouragan. Les nuages qu'on distinguait au zénith étaient à leur centre d'un noir affreux, et cuivrés sur leurs bords. L'air retentissait des cris des paille-en-queue, des frégates, des coupeurs d'eau et 5 d'une multitude d'oiseaux de marine, qui, malgré l'obscurité de l'atmosphère, venaient de tous les points de l'horizon chercher des retraites dans l'île.

Vers les neuf heures du matin, on entendit du côté de la mer des bruits épouvantables, comme si 10 des torrents d'eau, mêlés à des tonnerres, eussent roulé du haut des montagnes. Tout le monde s'écria: «Voilà l'ouragan!» et dans l'instant un tourbillon affreux de vent enleva la brume qui couvrait l'île d'Ambre et son canal. Le *Saint-Géran* parut 15 alors à découvert, avec son pont chargé de monde, ses vergues et ses mâts de hune amenés sur le tillac, son pavillon en berne, quatre câbles sur son avant, et un de retenue sur son arrière; il était mouillé entre l'île d'Ambre et la terre, en deçà de 20 la ceinture de récifs qui entoure l'île de France, et qu'il avait franchie par un endroit où jamais vaisseau n'avait passé avant lui.

Il présentait son avant aux flots qui venaient de la pleine mer, et à chaque lame d'eau qui s'engagait dans le canal, sa proue se soulevait tout entière, de sorte qu'on en voyait la carène en l'air; mais, dans ce mouvement, sa poupe, venant à plonger, disparaissait à la vue jusqu'au couronnement, comme si elle eût été submergée. Dans cette 30 position, où le vent et la mer le jetaient à terre, il lui était également impossible de s'en aller par où il était venu, ou, en coupant ses câbles, d'échouer

sur le rivage, dont il était séparé par des hauts-fonds semés de récifs.

Chaque lame qui venait se briser sur la côte s'avancait en mugissant jusqu'au fond des anses, et y jetait des galets à plus de cinquante pieds dans 5 les terres; puis, venant à se retirer, elle découvrait une grande partie du lit du rivage, dont elle roulait les cailloux avec un bruit rauque et affreux. La mer, soulevée par le vent, grossissait à chaque instant, et tout le canal compris entre cette île et 10 l'île d'Ambre n'était qu'une vaste nappe d'écumes blanches, creusées de vagues noires et profondes. Ces écumes s'amassaient dans le fond des anses, à plus de six pieds de hauteur, et le vent qui en balayait la surface les portait par-dessus l'escarpe- 15 ment du rivage à plus d'une demi-lieue dans les terres. A leurs flocons blancs et innombrables, qui étaient chassés horizontalement jusqu'au pied des montagnes, on eût dit d'une neige qui sortait de la mer.

L'horizon offrait tous les signes d'une longue tempête; la mer y paraissait confondue avec le ciel. Il s'en détachait sans cesse des nuages d'une forme horrible, qui traversaient le zénith avec la vitesse des oiseaux, tandis que d'autres y paraissaient 25 immobiles comme de grands rochers. On n'apercevait aucune partie azurée du firmament; une lueur olivâtre et blasarde éclairait seule tous les objets de la terre, de la mer et des cieux.

Dans les balancements du vaisseau, ce qu'on 30 craignait arriva, les câbles de son avant rompirent; et comme il n'était plus retenu que par une seule

ansière, il fut jeté sur les rochers, à une demi-encablure du rivage. Ce ne fut qu'un cri de douleur parmi nous. Paul allait s'élancer à la mer, lorsque je le saisis par le bras. «Mon fils, lui dis-  
5 je, voulez-vous périr? — Que j'aille à son secours, s'écria-t-il, ou que je meure!»

Comme le désespoir lui ôtait la raison, pour prévenir sa perte, Domingue et moi nous lui attachâmes à la ceinture une longue corde, dont nous  
10 saisîmes l'une des extrémités. Paul s'avança vers le *Saint-Géran*, tantôt nageant, tantôt marchant sur les récifs. Quelquefois il avait l'espoir de l'aborder; car la mer, dans ses mouvements irréguliers, laissait le vaisseau presque à sec, de manière qu'on en eût  
15 pu faire le tour à pied; mais bientôt après, revenant sur ses pas avec une nouvelle furie, elle le couvrait d'énormes voûtes d'eau qui soulevaient tout l'avant de sa carène, et rejetaient bien loin sur le rivage le malheureux Paul, les jambes en sang, la poitrine  
20 meurtrie, et à demi noyé. A peine ce jeune homme avait-il repris l'usage de ses sens, qu'il se relevait, et retournait avec une nouvelle ardeur vers le vaisseau, que la mer cependant entr'ouvrait par d'horribles secousses.

25 Tout l'équipage, désespérant alors de son salut, se précipitait en foule à la mer, sur des vergues, des planches, des cages à poules, des tables et des tonneaux. On vit alors un objet digne d'une éternelle pitié: une jeune demoiselle parut dans la  
30 galerie de la poupe du *Saint-Géran*, tendant les bras vers celui qui faisait tant d'efforts pour la joindre. C'était Virginie. Elle avait reconnu Paul

à son intrépidité. La vue de cette aimable personne, exposée à un si terrible danger, nous remplit de douleur et de désespoir. Pour Virginie, d'un port noble et assuré, elle nous faisait signe de la main, comme nous disant un éternel adieu.<sup>5</sup>

Tous les matelots s'étaient jetés à la mer. Il n'en restait plus qu'un sur le pont, qui était tout nu, et nerveux comme Hercule. Il s'approcha de Virginie avec respect: nous le vîmes se jeter à ses genoux, et s'efforcer même de lui ôter ses habits,<sup>10</sup> mais elle, le repoussant avec dignité, détourna de lui sa vue. On entendit aussitôt ces cris redoublés des spectateurs: «Sauvez-la! sauvez-la! ne la quittez pas!» Mais, dans ce moment, une montagne d'eau d'une effroyable grandeur s'engouffra entre l'île<sup>15</sup> d'Ambre et la côte, et s'avança en rugissant vers le vaisseau, qu'elle menaçait de ses flancs noirs et de ses sommets écumants. A cette terrible vue, le matelot s'élança seul à la mer; et Virginie, voyant la mort inévitable, posa une main sur ses habits,<sup>20</sup> l'autre sur son cœur, et, levant en haut des yeux sereins, parut un ange qui prend son vol vers les cieux.

Ô jour affreux! hélas! tout fut englouti. La lame jeta bien avant dans les terres une partie des spectateurs qu'un mouvement d'humanité avait portés à s'avancer vers Virginie, ainsi que le matelot qui l'avait voulu sauver à la nage. Cet homme, échappé à une mort presque certaine, s'agenouilla sur le sable, en disant: «Ô mon Dieu! vous m'avez sauvé<sup>25</sup> la vie: mais je l'aurais donnée de bon cœur pour cette digne demoiselle.»

Domingue et moi, nous retirâmes des flots le malheureux Paul sans connaissance, rendant le sang par la bouche et par les oreilles. Le gouverneur le fit mettre entre les mains des chirurgiens; 5 et nous cherchâmes, de notre côté, le long du rivage, si la mer n'y apporterait point le corps de Virginie; mais le vent ayant tourné subitement, comme il arrive dans les ouragans, nous eûmes le chagrin de penser que nous ne pourrions pas même 10 rendre à cette fille infortunée les devoirs de la sépulture. Nous nous éloignâmes de ce lieu, accablés de consternation, tous l'esprit frappé d'une seule perte, dans un naufrage où un grand nombre de personnes avaient péri, la plupart doutant, d'après 15 une fin aussi funeste d'une fille si vertueuse, qu'il existât une Providence: car il y a des maux si terribles et si peu mérités, que l'espérance même du sage en est ébranlée.

Cependant on avait mis Paul, qui commençait 20 à reprendre ses sens, dans une maison voisine, jusqu'à ce qu'il fût en état d'être transporté à son habitation. Pour moi, je m'en revins avec Domingue, afin de préparer la mère de Virginie et son amie à ce désastreux événement. Quand nous 25 fûmes à l'entrée du vallon de la rivière des Latañiers, des noirs nous dirent que la mer jetait beaucoup de débris du vaisseau dans la baie vis-à-vis. Nous y descendîmes; et un des premiers objets que j'aperçus sur le rivage fut le corps de Virginie; 30 elle était à moitié couverte de sable, dans l'attitude où nous l'avions vue périr: ses traits n'étaient point sensiblement altérés; ses yeux étaient fermés,

mais la sérénité était encore sur son front; seulement les pâles violettes de la mort se confondaient sur ses joues avec les roses de la pudeur.

Une de ses mains était sur ses habits; et l'autre, qu'elle appuyait sur son cœur, était fortement fermée et raidie. J'en dégageai avec peine une petite boîte; mais quelle fut ma surprise, lorsque je vis que c'était le portrait de Paul, qu'elle lui avait promis de ne jamais abandonner tant qu'elle vivrait. A cette dernière marque de la constance et de l'amour de cette fille infortunée, je pleurai amèrement. Pour Domingue, il se frappait la poitrine et perçait l'air de ses cris douloureux. Nous portâmes le corps de Virginie dans une cabane de pêcheurs, où nous le donnâmes à garder à de pauvres femmes malabares, qui prirent soin de le laver.

Pendant qu'elles s'occupaient de ce triste office, nous montâmes en tremblant à l'habitation; nous y trouvâmes madame de la Tour et Marguerite en prières, en attendant des nouvelles du vaisseau. Dès que madame de la Tour m'aperçut, elle s'écria: «Où est ma fille, ma chère fille, mon enfant?» Ne pouvant douter de son malheur à mon silence et à mes larmes, elle fut saisie tout à coup d'étouffements et d'angoisses douloureuses; sa voix ne faisait plus entendre que des soupirs et des sanglots.

Pour Marguerite, elle s'écria: «Où est mon fils? Je ne vois point mon fils!» et elle s'évanouit. Nous courûmes à elle, et, l'ayant fait revenir, je l'assurai que Paul était vivant, et que le gouverneur en faisait prendre soin; elle ne reprit ses sens que

pour s'occuper de son amie, qui tombait de temps en temps dans de longs évanouissements.

Madame de la Tour passa toute la nuit dans ces cruelles souffrances; aucune douleur n'était égale à sa douleur maternelle. Quand elle recouvrait la connaissance, elle tournait des regards fixes et mornes vers le ciel. En vain son amie et moi nous lui pressions les mains dans les nôtres, en vain nous l'appelions par les noms les plus tendres; elle paraissait insensible à ces témoignages de notre ancienne affection, et il ne sortait de sa poitrine oppressée que de sourds gémissements.

Dès le matin, on apporta Paul couché dans un palanquin; il avait repris l'usage de ses sens, mais il ne pouvait proférer une parole. Son entrevue avec sa mère et madame de la Tour, que j'avais d'abord redoutée, produisit un meilleur effet que tous les soins que j'avais pris jusqu'alors. Un rayon de consolation parut sur le visage de ces deux malheureuses mères; elles se mirent l'une et l'autre auprès de lui, le saisirent dans leurs bras, le baisèrent; et leurs larmes, qui avaient été suspendues jusqu'alors par l'excès de leur chagrin, commencèrent à couler. Paul y mêla bientôt les siennes. La nature s'étant ainsi soulagée dans ces trois infortunés, un long assoupissement succéda à l'état convulsif de leur douleur, et leur procura un repos léthargique, semblable, à la vérité, à celui de la mort.

M. de la Bourdonnais m'envoya avertir secrètement que le corps de Virginie avait été apporté à la ville par son ordre, et que de là on allait le

transférer à l'église des Pamplemousses. Je descendis aussitôt au Port-Louis, où je trouvai des habitants de tous les quartiers, rassemblés pour assister à ses funérailles, comme si l'île eût perdu en elle ce qu'elle avait de plus cher. 5

Dans le port, les vaisseaux avaient leurs vergues croisées, leurs pavillons en berne, et tiraient du canon par longs intervalles. Des grenadiers ouvraient la marche du convoi; ils portaient leurs fusils baissés; leurs tambours, couverts de longs 10 crêpes, ne faisaient entendre que des sons lugubres, et on voyait l'abattement peint dans les traits de ces guerriers, qui avaient tant de fois affronté la mort dans les combats sans changer de visage. Huit jeunes demoiselles des plus considérables de 15 l'île, vêtues de blanc, et tenant des palmes à la main, portaient le corps de leur vertueuse compagne, couvert de fleurs. Un chœur de petits enfants le suivait en chantant des hymnes; après eux venait tout ce que l'île avait de plus distingué dans ses 20 habitants et dans son état-major, à la suite duquel marchait le gouverneur, suivi de la foule du peuple.

Voilà ce que l'administration avait ordonné, pour rendre quelques honneurs à la vertu de Virginie. Mais quand son corps fut arrivé au pied de 25 cette montagne, à la vue de ces mêmes cabanes dont elle avait fait si longtemps le bonheur, et que sa mort remplissait maintenant de désespoir, toute la pompe funèbre fut dérangée; les hymnes et les chants cessèrent; on n'entendit plus dans la plaine 30 que des soupirs et des sanglots; on vit accourir alors des troupes de jeunes filles des habitations

voisines, pour faire toucher au cercueil de Virginie des mouchoirs, des chapelets et des couronnes de fleurs, en l'invoquant comme une sainte. Les mères demandaient à Dieu une fille comme elle; les garçons, des amantes aussi constantes; les pauvres, une amie aussi tendre; les esclaves, une maîtresse aussi bonne.

Lorsqu'elle fut arrivée au lieu de sa sépulture, des négresses de Madagascar et des Cafres de 10 Mozambique déposèrent autour d'elle des paniers de fruits, et suspendirent des pièces d'étoffes aux arbres voisins, suivant l'usage de leurs pays; des Indiennes du Bengale et de la côte malabare apportèrent des cages pleines d'oiseaux, auxquels elles 15 donnèrent la liberté sur son corps: tant la perte d'un objet aimable intéresse toutes les nations! et tant est grand le pouvoir de la vertu malheureuse, puisqu'elle réunit toutes les religions autour de son tombeau!

Il fallut mettre des gardes auprès de sa fosse, et en écarter quelques filles de pauvres habitants qui voulaient s'y jeter à toute force, disant qu'elles n'avaient plus de consolation à espérer dans le monde, et qu'il ne leur restait qu'à mourir avec 25 celle qui était leur unique bienfaitrice.

On l'enterra près de l'église des Pamplemousses, sur son côté occidental, au pied d'une touffe de bambous, où, en venant à la messe avec sa mère et Marguerite, elle aimait à se reposer, assise à 30 côté de celui qu'elle appelait son frère.

Au retour de cette pompe funèbre, M. de la Bourdonnais monta ici, suivi d'une partie de son

nombreux cortège. Il offrit à madame de la Tour et à son amie tous les secours qui dépendaient de lui. Il s'exprima en peu de mots, mais avec indignation, contre sa tante dénaturée; et, s'approchant de Paul, il lui dit tout ce qu'il crut propre à le <sup>5</sup> consoler. «Je désirais, lui dit-il, votre bonheur et celui de votre famille: Dieu m'en est témoin. Mon ami, il faut aller en France; je vous y ferai avoir du service. Dans votre absence, j'aurai soin de votre mère comme de la mienne.» Et en même <sup>10</sup> temps il lui présenta la main; mais Paul retira la sienne, et détourna la tête pour ne pas le voir.

Pour moi, je restai dans l'habitation de mes amies infortunées, pour leur donner, ainsi qu'à Paul, tous les secours dont j'étais capable. Au <sup>15</sup> bout de trois semaines, Paul fut en état de marcher, mais son chagrin paraissait augmenter à mesure que son corps reprenait des forces. Il était insensible à tout; ses regards étaient éteints, et il ne répondait rien à toutes les questions qu'on pouvait <sup>20</sup> lui faire. Madame de la Tour, qui était mourante, lui disait souvent: «Mon fils, tant que je vous verrai, je croirai voir ma chère Virginie.»

A ce nom de Virginie, il tressaillait et s'éloignait d'elle, malgré les invitations de sa mère, qui <sup>25</sup> le rappelait auprès de son amie. Il allait seul se retirer dans le jardin, et s'asseyait au pied du cocotier de Virginie, les yeux fixés sur sa fontaine. Le chirurgien du gouverneur, qui avait pris le plus grand soin de lui et de ces dames, nous dit que, <sup>30</sup> pour le tirer de sa noire mélancolie, il fallait lui laisser faire tout ce qu'il lui plairait, sans le con-

trarier en rien; qu'il n'y avait que ce seul moyen de vaincre le silence auquel il s'obstinait.

Je résolus de suivre son conseil. Dès que Paul sentit ses forces un peu rétablies, le premier usage  
5 qu'il en fit fut de s'éloigner de l'habitation. Comme je ne le perdais pas de vue, je me mis en marche après lui, et je dis à Domingue de prendre des vivres, et de nous accompagner. A mesure que ce jeune homme descendait cette montagne, sa joie  
10 et ses forces semblaient renaître. Il prit d'abord le chemin des Pamplemousses; et quand il fut auprès de l'église, dans l'allée des bambous, il s'en alla droit au lieu où il vit de la terre fraîchement remuée: là, il s'agenouilla, et, levant les yeux au  
15 ciel, il fit une longue prière. Sa démarche me parut de bon augure pour le retour de sa raison; puisque cette marque de confiance envers l'Être suprême faisait voir que son âme commençait à reprendre ses fonctions naturelles. Domingue et  
20 moi, nous nous mêmes à genoux à son exemple, et nous priâmes avec lui. Ensuite il se leva, et prit sa route vers le nord de l'île, sans faire beaucoup d'attention à nous. Comme je savais qu'il ignorait non seulement où on avait déposé le corps de  
25 Virginie, mais même s'il avait été retiré de la mer, je lui demandai pourquoi il avait été prier Dieu au pied de ces bambous; il me répondit: «Nous y avons été si souvent!»

Il continua sa route jusqu'à l'entrée de la forêt,  
30 où la nuit nous surprit. Là, je l'engageai par mon exemple à prendre quelque nourriture; ensuite nous dormîmes sur l'herbe, au pied d'un arbre.

Le lendemain, je crus qu'il se déterminerait à revenir sur ses pas. En effet, il regarda quelque temps dans la plaine l'église des Pamplemousses avec ses longues avenues de bambous, et il fit quelques mouvements comme pour y retourner; <sup>5</sup> mais il s'enfonça brusquement dans la forêt, en dirigeant toujours sa route vers le nord.

Je pénétrai son intention, et je m'efforçai en vain de l'en distraire. Nous arrivâmes, sur le milieu du jour, au quartier de la Poudre-d'Or. Il <sup>10</sup> descendit précipitamment au bord de la mer, vis-à-vis du lieu où avait péri le *Saint-Géran*. A la vue de l'île d'Ambre et de son canal, alors uni comme un miroir, il s'écria: «Virginie! ô ma chère Virginie!» et aussitôt il tomba en défaillance. Domin-<sup>15</sup> gue et moi nous le portâmes dans l'intérieur de la forêt, où nous le fimes revenir avec bien de la peine. Dès qu'il eut repris ses sens, il voulut retourner sur les bords de la mer; mais l'ayant supplié de ne pas renouveler sa douleur et la <sup>20</sup> nôtre par de si cruels ressouvenirs, il prit une autre direction.

Enfin, pendant huit jours, il se rendit dans tous les lieux où il s'était trouvé avec la compagne de son enfance. Il parcourut le sentier par où elle <sup>25</sup> avait été demander la grâce de l'esclave de la Rivière-Noire; il revit la partie du bois où elle s'était égarée. Tous les lieux qui lui rappelaient les inquiétudes, les jeux, les repas, la bonté de sa bien-aimée, la rivière de la Montagne-Longue, ma <sup>30</sup> petite maison, la cascade voisine, le papayer qu'elle avait planté, les pelouses où elle aimait à courir,

les carrefours de la forêt où elle se plaisait à chanter, firent tour à tour couler ses larmes; et les mêmes échos qui avaient retenti tant de fois de leurs cris de joie communs, ne répétaient plus 5 maintenant que ces mots douloureux: « Virginie! ô ma chère Virginie! »

Dans cette vie sauvage et vagabonde, ses yeux se cavèrent, son teint jaunit, et sa santé s'altéra de plus en plus. Persuadé que le sentiment de nos 10 maux redouble par le souvenir de nos plaisirs, et que les passions s'accroissent dans la solitude, je résolus d'éloigner mon infortuné ami des lieux qui lui rappelaient le souvenir de sa perte, et de le transférer dans quelque endroit de l'île où il y eût 15 beaucoup de dissipation. Pour cet effet, je le conduisis sur les hauteurs habitées du quartier de Williams, où il n'avait jamais été.

L'agriculture et le commerce répandaient dans cette partie de l'île beaucoup de mouvement et de 20 variété. Il y avait des troupes de charpentiers qui équarriissaient des bois, et d'autres qui les sciaient en planches; des voitures allaient et venaient le long de ces chemins; de grands troupeaux de bœufs et de chevaux y paissaient dans de vastes pâtures, 25 et la campagne y était parsemée d'habitations. L'élévation du sol y permettait en plusieurs lieux la culture de diverses espèces de végétaux de l'Europe. On y voyait ça et là des moissons de blé dans la plaine, des tapis de fraisiers dans les 30 éclaircies des bois, et des haies de rosiers le long des routes. La fraîcheur de l'air, en donnant de

la tension aux nerfs, y était même favorable à la santé des blancs.

De ces hauteurs situées vers le milieu de l'île, et entourées de grands bois, on n'apercevait ni la mer, ni le Port-Louis, ni l'église des Pamplemousses,<sup>5</sup> ni rien qui pût rappeler à Paul le souvenir de Virginie. Les montagnes mêmes, qui présentent différentes branches du côté du Port-Louis, n'offrent plus, du côté des plaines de Williams, qu'un long promontoire en ligne droite et perpendiculaire, d'où<sup>10</sup> s'élèvent plusieurs longues pyramides de rochers où se rassemblent les nuages.

Ce fut donc dans ces plaines que je conduisis Paul. Je le tenais sans cesse en action, marchant avec lui au soleil et à la pluie, de jour et de nuit,<sup>15</sup> l'égarant exprès dans les bois, les défrichés, les champs, afin de distraire son esprit par la fatigue de son corps, et de donner le change à ses réflexions par l'ignorance du lieu où nous étions et du chemin que nous avions perdu.<sup>20</sup>

Mais l'âme d'un amant retrouve partout les traces de l'objet aimé. La nuit et le jour, le calme des solitudes et le bruit des habitations, le temps même, qui emporte tant de souvenirs, rien ne peut l'en écarter. Comme l'aiguille touchée de l'aimant,<sup>25</sup> elle a beau être agitée: dès qu'elle rentre dans son repos, elle se tourne vers le pôle qui l'attire. Quand je demandais à Paul, égaré au milieu des plaines de Williams: «Où irons-nous maintenant?» il se tournait vers le nord, et me disait: «Voilà<sup>30</sup> nos montagnes; retournons-y.»

Je vis bien que tous les moyens que je tentais

pour le distraire étaient inutiles, et qu'il ne me restait d'autre ressource que d'attaquer sa passion en elle-même, en y employant toutes les forces de ma faible raison. Je lui répondis donc: «Oui, voilà 5 les montagnes où demeurait votre chère Virginie, et voilà le portrait que vous lui aviez donné, et qu'en mourant elle portait sur son cœur, dont les derniers mouvements ont encore été pour vous.» Je présentai alors à Paul le petit portrait qu'il avait 10 donné à Virginie au bord de la fontaine des cocotiers. A cette vue, une joie funeste parut dans ses regards. Il saisit avidement ce portrait de ses faibles mains et le porta sur sa bouche. Alors sa poitrine s'oppressa, et, dans ses yeux à demi sans 15 glants, des larmes s'arrêtèrent sans pouvoir couler.

Je lui dis: «Mon fils, écoutez-moi, qui suis votre ami, qui ai été celui de Virginie, et qui, au milieu de vos espérances, ai souvent tâché de fortifier votre raison contre les accidents imprévus 20 de la vie. Que déplorez-vous avec tant d'amer-tume? Est-ce votre malheur? est-ce celui de Virginie?

Votre malheur? Oui, sans doute, il est grand. Vous avez perdu la plus aimable des filles, qui 25 aurait été la plus digne des femmes. Elle avait sacrifié ses intérêts aux vôtres, et vous avait préféré à la fortune, comme la seule récompense digne de sa vertu. Mais que savez-vous si l'objet de qui vous deviez attendre un bonheur si pur 30 n'eût pas été pour vous la source d'une infinité de peines? Elle était sans bien, et déshéritée; vous n'aviez désormais à partager avec elle que votre

seul travail. Revenue plus délicate par son éducation, et plus courageuse par son malheur même, vous l'auriez vue chaque jour succomber, en s'efforçant de partager vos fatigues.

Vous me direz: Le gouverneur nous aurait aidés. Que savez-vous si, dans une colonie qui change si souvent d'administrateurs, vous aurez souvent des la Bourdonnais? s'il ne viendra pas ici des chefs sans mœurs et sans morale?

Il me fût resté, me direz-vous, le bonheur, indépendant de la fortune, de protéger l'objet aimé qui s'attache à nous à proportion de sa faiblesse même; de le consoler par mes propres inquiétudes, de le réjouir de ma tristesse, et d'accroître notre amour de nos peines mutuelles. Sans doute, la vertu et l'amour jouissent de ces plaisirs amers. Mais elle n'est plus; et il vous reste ce qu'après vous elle a le plus aimé, sa mère et la vôtre, que votre douleur inconsolable conduira au tombeau. Mettez votre bonheur à les aider, comme elle l'y avait mis elle-même. Mon fils, la bienfaisance est le bonheur de la vertu; il n'y en a point de plus assuré et de plus grand sur la terre. Les projets de plaisirs, de repos, de délices, d'abondance, de gloire, ne sont point faits pour l'homme, faible, voyageur et passager. Voyez comme un pas vers la fortune nous a précipités tous d'abîme en abîme. Vous vous y êtes opposé, il est vrai; mais qui n'eût pas cru que le voyage de Virginie devait se terminer par son bonheur et par le vôtre? Les invitations d'une parente riche et âgée, les conseils d'un sage gouverneur, les applaudissements d'une

colonie, les exhortations et l'autorité d'un prêtre ont décidé du malheur de Virginie. Ainsi nous courrons à notre perte, trompés par la prudence même de ceux qui nous gouvernent. Il eût mieux valu sans doute ne pas les croire, ni se fier à la voix et aux espérances d'un monde trompeur; mais enfin, de tant d'hommes que nous voyons si occupés dans ces plaines, de tant d'autres qui vont chercher de la fortune aux Indes, ou qui, sans sortir de chez eux, jouissent en repos, en Europe, des travaux de ceux-ci, il n'y en a aucun qui ne soit destiné à perdre un jour ce qu'il chérit le plus, grandeurs, fortune, femme, enfants, amis. La plupart auront à joindre à leur perte le souvenir de leur propre imprudence. Pour vous, en rentrant en vous-même, vous n'avez rien à vous reprocher, vous avez été fidèle à votre foi. Vous avez eu, à la fleur de la jeunesse, la prudence d'un sage, en ne vous écartant pas du sentiment de la nature. Vos vues seules étaient légitimes, parce qu'elles étaient pures, simples, désintéressées, et que vous aviez sur Virginie des droits sacrés qu'aucune fortune ne pouvait balancer. Vous l'avez perdue; et ce n'est ni votre imprudence, ni votre avarice, ni votre fausse sagesse qui vous l'ont fait perdre, mais Dieu même, qui a employé les passions d'autrui pour vous ôter l'objet de votre amour; Dieu, de qui vous tenez tout, qui voit tout ce qui vous convient et dont la sagesse ne vous laisse aucun lieu au repentir et au désespoir qui marchent à la suite des maux dont nous avons été la cause.

Voilà ce que vous pouvez vous dire dans votre infortune: Je ne l'ai pas méritée. Est-ce donc le malheur de Virginie, sa fin, son état présent, que vous déplorez? Elle a subi le sort réservé à la naissance, à la beauté, et aux empires mêmes.<sup>5</sup> La vie de l'homme, avec tous ses projets, s'élève comme une petite tour dont la mort est le couronnement. En naissant, elle était condamnée à mourir. Heureuse d'avoir dénoué les liens de la vie avant sa mère, avant la vôtre, avant vous,<sup>10</sup> c'est-à-dire de n'être pas morte plusieurs fois avant la dernière!

La mort, mon fils, est un bien pour tous les hommes; elle est la nuit de ce jour inquiet qu'on appelle la vie. C'est dans le sommeil de la mort<sup>15</sup> que reposent pour jamais les maladies, les douleurs, les chagrins, les craintes, qui agitent sans cesse les malheureux vivants. Examinez les hommes qui paraissent les plus heureux: vous verrez qu'ils ont acheté leur prétendu bonheur bien<sup>20</sup> chèrement: la considération publique, par des maux domestiques; la fortune, par la perte de la santé; le plaisir si rare d'être aimé, par des sacrifices continuels; et souvent, à la fin d'une vie sacrifiée aux intérêts d'autrui, ils ne voient autour<sup>25</sup> d'eux que des amis faux et des parents ingrats. Mais Virginie a été heureuse jusqu'au dernier moment. Elle l'a été avec nous par les biens de la nature; loin de nous, par ceux de la vertu: et même, dans le moment terrible où nous l'avons<sup>30</sup> vue périr, elle était encore heureuse; car, soit qu'elle jetât les yeux sur une colonie entière, à

qui elle causait une désolation universelle, ou sur vous, qui couriez avec tant d'intrépidité à son secours, elle a vu combien elle nous était chère à tous. Elle s'est fortifiée contre l'avenir par le souvenir de l'innocence de sa vie; et elle a reçu alors le prix que le ciel réserve à la vertu, un courage supérieur au danger. Elle a présenté à la mort un visage serein.

Mon fils, Dieu donne à la vertu tous les événements de la vie à supporter, pour faire voir qu'elle seule peut en faire usage et y trouver du bonheur et de la gloire. Quand il lui réserve une réputation illustre, il l'élève sur un grand théâtre, et la met aux prises avec la mort: alors son courage sert d'exemple, et le souvenir de ses malheurs reçoit à jamais un tribut de larmes de la postérité. Voilà le monument immortel qui lui est réservé sur une terre où tout passe, et où la mémoire même de la plupart des rois est bientôt ensevelie dans un éternel oubli.

Mais Virginie existe encore. Mon fils, voyez que tout change sur la terre, et que rien ne s'y perd. Aucun art humain ne pourrait anéantir la plus petite particule de matière; et ce qui fut raisonnable, sensible, aimant, vertueux, religieux, aurait péri, lorsque les éléments dont il était revêtu sont indestructibles! Ah! si Virginie a été heureuse avec nous, elle l'est maintenant bien davantage. Il y a un Dieu, mon fils: toute la nature l'annonce; je n'ai pas besoin de vous le prouver. Il n'y a que la méchanceté des hommes qui leur fasse nier une justice qu'ils craignent.

Son sentiment est dans votre cœur, ainsi que ses ouvrages sont sous vos yeux. Croyez-vous donc qu'il laisse Virginie sans récompense? Croyez-vous que cette même puissance, qui avait revêtu cette âme si noble d'une forme si belle où vous sentiez un art divin, n'aurait pu la tirer des flots? que celui qui a arrangé le bonheur actuel des hommes par des lois que vous ne connaissez pas, ne puisse en préparer un autre à Virginie par des lois qui vous sont également inconnues? Quand nous étions dans le néant, si nous eussions été capables de penser, aurions-nous pu nous former une idée de notre existence? Et maintenant que nous sommes dans cette existence ténébreuse et fugitive, pouvons-nous prévoir ce qu'il y a au delà de la mort, par où nous en devons sortir? Dieu a-t-il besoin, comme l'homme, du petit globe de notre terre pour servir de théâtre à son intelligence et à sa bonté, et n'a-t-il pu propager la vie humaine que dans les champs de la mort? Il n'y a pas dans l'Océan une seule goutte d'eau qui ne soit pleine d'êtres vivants qui ressortissent à nous; et il n'existerait rien pour nous parmi tant d'astres qui roulent sur nos têtes! Quoi! il n'y aurait d'intelligence suprême et de bonté divine précisément que là où nous sommes! et dans ces globes rayonnants et innombrables, dans ces champs infinis de lumière qui les environnent, que ni les orages ni les nuits n'obscurcissent jamais, il n'y aurait qu'un espace vain et un néant éternel! Si nous, qui ne nous sommes rien donné, osions assigner des bornes à la puissance de laquelle

nous avons tout reçu, nous pourrions croire que nous sommes ici sur les limites de son empire, où la vie se débat avec la mort et l'innocence avec la tyrannie!

Sans doute, il est quelque part un lieu où la vertu reçoit sa récompense. Virginie maintenant est heureuse. Ah! si du séjour des anges elle pouvait se communiquer à vous, elle vous dirait, comme dans ses adieux: Ô Paul! la vie n'est qu'une épreuve. J'ai été trouvée fidèle aux lois de la nature et de la vertu. J'ai traversé les mers pour obéir à mes parents; j'ai renoncé aux richesses pour conserver ma foi; et j'ai mieux aimé perdre la vie que de violer la pudeur. Le ciel a trouvé ma carrière suffisamment remplie. J'ai échappé pour toujours à la pauvreté, à la calomnie, aux tempêtes, au spectacle des douleurs d'autrui. Aucun de maux qui effrayent les hommes ne peut plus désormais m'atteindre; et vous me plaignez! Je suis pure et inaltérable comme une particule de lumière; et vous me rappelez dans la nuit de la vie! Ô Paul! ô mon ami! souviens-toi de ces jours de bonheur où dès le matin nous goûtions la magnificence des cieux, se levant avec le soleil sur les pitons de ces rochers et se répandant avec ses rayons au sein de nos forêts. Nous éprouvions un ravissement dont nous ne pouvions comprendre la cause. Dans nos souhaits innocents, nous désirions être tout vue, pour jouir des rîches couleurs de l'aurore; tout odorat, pour sentir les parfums de nos plantes; tout ouïe, pour entendre les concerts de nos oiseaux; tout cœur, pour re-

connaître ces bienfaits. Maintenant, à la source de la beauté d'où découle tout ce qui est agréable sur la terre, mon âme voit, goûte, entend, touche immédiatement ce qu'elle ne pouvait sentir alors que par de faibles organes. Ah! quelle langue<sup>5</sup> pourrait décrire ces rivages d'un orient éternel, que j'habite pour toujours? Tout ce qu'une puissance infinie et une bonté céleste ont pu créer pour consoler un être malheureux; tout ce que l'amitié d'une infinité d'êtres, réjouis de la même<sup>10</sup> félicité, peut mettre d'harmonie dans des transports communs, nous l'éprouvons sans mélange. Souiens donc l'épreuve qui t'est donnée, afin d'accroître le bonheur de ta Virginie. Ô Paul, élève ton âme vers l'infini, pour supporter des peines<sup>15</sup> d'un moment!»

Ma propre émotion mit fin à mon discours. Pour Paul, me regardant fixement, il s'écria: «Elle n'est plus! elle n'est plus!» et une longue faiblesse succéda à ces douloureuses paroles. Ensuite, revenant à lui, il dit: «Puisque la mort est un bien, et que Virginie est heureuse, je veux aussi mourir pour me rejoindre à Virginie.»

Ainsi mes motifs de consolation ne servirent qu'à nourrir son désespoir. J'étais comme un<sup>25</sup> homme qui veut sauver son ami coulant à fond au milieu d'un fleuve, sans vouloir nager. La douleur l'avait submergé. Hélas! les malheurs du premier âge préparent l'homme à entrer dans la vie; et Paul n'en avait jamais éprouvé.

Je le ramenai à son habitation. J'y trouvai sa mère et madame de la Tour dans un état de lan-

gueur qui avait encore augmenté. Marguerite était la plus abattue. Les caractères vifs, sur lesquels glissent les peines légères, sont ceux qui résistent le moins aux grands chagrins.

5 Elle me dit: «Ô mon bon voisin! il m'a semblé, cette nuit, voir Virginie vêtue de blanc, au milieu de bocages et de jardins délicieux. Elle m'a dit: Je jouis d'un bonheur digne d'envie. Ensuite elle s'est approchée de Paul d'un air riant, et l'a enlevé  
10 avec elle. Comme je m'efforçais de retenir mon fils, j'ai senti que je quittais moi-même la terre, et que je le suivais avec un plaisir inexprimable. Alors j'ai voulu dire adieu à mon amie; aussitôt je l'ai vue qui nous suivait avec Marie et Domingue. Mais  
15 ce que je trouve encore de plus étrange, c'est que madame de la Tour a fait, cette nuit même, un songe accompagné des mêmes circonstances.»

Je lui répondis: «Mon amie, je crois que rien n'arrive dans le monde sans la permission de Dieu.  
20 Les songes annoncent quelquefois la vérité.»

Madame de la Tour me fit le récit d'un songe tout à fait semblable, qu'elle avait eu cette même nuit. Je n'avais jamais remarqué dans ces deux dames aucun penchant à la superstition; je fus donc  
25 frappé de la concordance de leur songe, et je ne doutai pas en moi-même qu'il ne vînt à se réaliser. Cette opinion, que la vérité se présente quelquefois à nous pendant le sommeil, est répandue chez tous les peuples de la terre. Les plus grands hommes  
30 de l'antiquité y ont ajouté foi, entre autres Alexandre, César, les Scipions, les deux Catons et Brutus, qui n'étaient pas des esprits faibles. L'An-

cien et le Nouveau Testament nous fournissent quantité d'exemples de songes qui se sont réalisés. Pour moi, je n'ai besoin à cet égard que de ma propre expérience; et j'ai éprouvé plus d'une fois que les songes sont des avertissements que nous <sup>5</sup> donne quelque intelligence qui s'intéresse à nous. Que si l'on veut combattre ou défendre avec des raisonnements des choses qui surpassent la lumière de la raison humaine, c'est ce qui n'est pas possible. Cependant, si la raison de l'homme <sup>10</sup> n'est qu'une image de celle de Dieu, puisque l'homme a bien le pouvoir de faire parvenir ses intentions jusqu'au bout du monde par des moyens secrets et cachés, pourquoi l'intelligence qui gouverne l'univers n'en emploierait-elle pas de sem-<sup>15</sup> blables pour la même fin? Un ami console son ami par une lettre qui traverse une multitude de royaumes, circule au milieu des haines des nations, et vient apporter de la joie et de l'espérance à un seul homme: pourquoi le souverain protecteur de <sup>20</sup> l'innocence ne peut-il venir, par quelque voie secrète, au secours d'une âme vertueuse qui ne met sa confiance qu'en lui seul? A-t-il besoin d'employer quelque signe extérieur pour exécuter sa volonté, lui qui agit sans cesse dans tous ses ouvrages par <sup>25</sup> un travail intérieur?

Pourquoi douter des songes? La vie, remplie de tant de projets passagers et vains, est-elle autre chose qu'un songe?

Quoi qu'il en soit, celui de mes amies infortunées se réalisa bientôt. Paul mourut deux mois après la mort de sa chère Virginie, dont il pronon-

çait sans cesse le nom. Marguerite vit venir sa fin huit jours après celle de son fils, avec une joie qu'il n'est donné qu'à la vertu d'éprouver. Elle fit les plus tendres adieux à madame de la Tour,  
5 «dans l'espérance, lui dit-elle, d'une douce et éternelle réunion. La mort est le plus grand des biens, ajouta-t-elle; on doit la désirer. Si la vie est une punition, on doit en souhaiter la fin: si c'est une épreuve, on doit la demander courte.»

10 Le gouverneur prit soin de Domingue et de Marie, qui n'étaient plus en état de servir, et qui ne survécurent pas longtemps à leurs maîtresses. Pour le pauvre Fidèle, il était mort de langueur à peu près dans le même temps que son maître.

15 J'amenai chez moi madame de la Tour, qui se soutenait au milieu de si grandes pertes avec une grandeur d'âme incroyable. Elle avait consolé Paul et Marguerite jusqu'au dernier instant, comme si elle n'avait eu que leur malheur à supporter.

20 Quand elle ne les vit plus, elle m'en parlait, chaque jour, comme d'amis chéris qui étaient dans le voisinage. Cependant elle ne leur survécut que d'un mois. Quant à sa tante, loin de lui reprocher ses maux, elle priait Dieu de les lui pardonner, et d'apaiser les troubles affreux d'esprit où nous apprîmes qu'elle était tombée immédiatement après qu'elle eut renvoyé Virginie avec tant d'inhumanité.

Cette parente dénaturée ne porta pas loin la punition de sa dureté. J'appris, par l'arrivée successive de plusieurs vaisseaux, qu'elle était agitée de vapeurs qui lui rendaient la vie et la mort également insupportables. Tantôt elle se reprochait

la fin prématurée de sa charmante petite-nièce, et la perte de sa mère qui s'en était suivie. Tantôt elle s'applaudissait d'avoir repoussé loin d'elle deux malheureuses qui, disait-elle, avaient déshonoré sa maison par la bassesse de leurs inclinations. Quelquefois, se mettant en fureur à la vue de ce grand nombre de misérables dont Paris est rempli: «Que n'envoie-t-on, s'écriait-elle, ces fainéants périr dans nos colonies?» Elle ajoutait que les idées d'humanité, de vertu, de religion, adoptées par tous les peuples, n'étaient que des inventions de la politique de leurs princes. Puis, se jetant tout à coup dans une extrémité opposée, elle s'abandonnait à des terreurs superstitieuses qui la remplissaient de frayeurs mortelles. Elle courait porter d'abondantes aumônes à de riches moines qui la dirigeaient, les suppliant d'apaiser la Divinité par le sacrifice de sa fortune: comme si des biens qu'elle avait refusés aux malheureux pouvaient plaire au Père des hommes! Souvent son imagination lui représentait des campagnes de feu, des montagnes arides, où des spectres hideux erraient en l'appelant à grands cris. Elle se jetait aux pieds de ses directeurs, et elle imaginait contre elle-même des tortures et des supplices: car le ciel, le juste ciel, envoie aux âmes cruelles des religions effroyables.

Ainsi elle passa plusieurs années, tour à tour athée et superstitieuse, ayant également en horreur la mort et la vie. Mais ce qui acheva la fin d'une si déplorable existence, fut le sujet même auquel elle avait sacrifié les sentiments de la nature. Elle eut le chagrin de voir que sa fortune passerait,

après elle, à des parents qu'elle haïssait. Elle chercha donc à en aliéner la meilleure partie; mais ceux-ci, profitant des accès de vapeurs aux-  
quels elle était sujette, la firent enfermer comme  
5 folle, et mettre ses biens en direction. Ainsi ses richesses mêmes achevèrent sa perte; et comme elles avaient endurci le cœur de celle qui les possédait, elles dénaturèrent de même le cœur de ceux qui les désiraient. Elle mourut donc; et ce qui est  
10 le comble du malheur, avec assez d'usage de sa raison pour connaître qu'elle était dépouillée et méprisée par les mêmes personnes dont l'opinion l'avait dirigée toute sa vie.

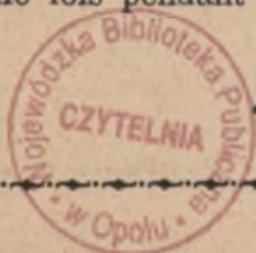
On a mis auprès de Virginie, au pied des mêmes roseaux, son ami Paul, et autour d'eux leurs tendres mères et leurs fidèles serviteurs. On n'a point élevé de marbres sur leurs humbles tertres, ni gravé d'inscriptions à leurs vertus; mais leur mémoire est restée ineffaçable dans le cœur de ceux  
20 qu'ils ont obligés. Leurs ombres n'ont pas besoin de l'éclat qu'ils ont fui pendant leur vie; mais si elles s'intéressent encore à ce qui se passe sur la terre, sans doute elles aiment à errer sous les toits de chaume qu'habite la vertu laborieuse; à consoler  
25 la pauvreté et à nourrir dans les jeunes âmes l'amour du travail.

La voix du peuple a donné à quelques parties de cette île des noms qui éterniseront la perte de Virginie. On voit près de l'île d'Aubre,  
30 au milieu des écueils, un lieu appelé LA PASSE DU SAINT-GÉRAN, du nom de ce vaisseau qui y périt en la remenant d'Europe. L'extrémité de cette

longue pointe de terre que vous apercevez à trois lieues d'ici, à demi couverte des flots de la mer, que le *Saint-Géran* ne put doubler, la veille de l'ouragan, pour entrer dans le port, s'appelle LE CAP MALHEUREUX; et voici devant nous, au bout de ce vallon, LA BAIE DU TOMBEAU, où Virginie fut trouvée ensevelie dans le sable; comme si la mer eût voulu rapporter son corps à sa famille, et lui rendre les derniers devoirs sur les mêmes rivages qu'elle avait honorés de sa vie. 10

Jeunes gens si tendrement unis! mères infortunées! chère famille! ces bois qui vous donnaient leurs ombrages, ces fontaines qui coulaient pour vous, ces coteaux où vous reposiez ensemble, déplorent encore votre perte. Nul, depuis vous, n'a osé 15 cultiver cette terre désolée, ni relever ces humbles cabanes. Vos chèvres sont devenues sauvages; vos vergers sont détruits; vos oiseaux se sont enfuis; et on n'entend plus que les cris des éperviers qui volent en rond au haut de ce bassin de rochers. Pour moi, depuis que je ne vous vois plus, je suis comme un ami qui n'a plus d'amis, comme un père qui a perdu ses enfants, comme un voyageur qui erre sur la terre, où je suis resté seul. 20

En disant ces mots, ce bon vieillard s'éloigna 25 en versant des larmes; et les miennes avaient coulé plus d'une fois pendant ce funeste récit.



DRUCK  
UND VERLAG  
VON VELHAGEN & KLASING  
IN BIELEFELD UND  
LEIPZIG

- †**Chiers**, Quatre-Bras et Ligny.  
 \*— Waterloo.  
 †\*— Napoléon à Sainte-Hélène.  
 \*— Expédition d'Égypte.  
 \***Tocqueville**, L'Ancien Régime et la Révolution.  
 †\***Cöpffer**, Nouvelles Genevoises. I.  
 †\*— Dasselbe. II. Teil.  
 †— Dasselbe. III. Teil.  
 †— Dasselbe. IV. Teil.  
 †\***Vernes**, Cinq Semaines en Ballon.  
 †\*— Le Tour du Monde en 80 Jours.  
 †— Voyage au Centre de la Terre.  
 \***De Vigny**, Zwei Erzählungen aus Servitude et Grandeur militaires.

- †\***Voltaire**, Hist.de Charles XIII. Teil.  
 †\*— Dasselbe. II. Teil.  
 †\*— Histoirle de Charles XII. Auszug in einem Bande.  
 †— Mérope.  
 †\*— Zaïre.  
 †\*— Le Siècle de Louis XIV. I. Teil.  
 \*— Dasselbe. II. Teil.  
 \***Voltaire**, Diderot, Rousseau, Morceaux choisis.  
 \***Voyageurs et Inventeurs des Temps modernes.**  
 \***Zola**, L'Attaque du Moulin. — L'Inondation.  
 \*— La Débâcle.

## II. Englisch.

- †**Aladdin or The Wonderful Lamp.**  
 \***Alcott**, Good Wives.  
 \*— Little Women.  
 †**All Baba and the forty Thieves.**  
 \***Arnold-Forster**, Stories from English History for the Use of Schools.  
 \***Austin**, New-England Novels.  
 \***Besant**, The History of London.  
 †\***Bulwer**, The Lady of Lyons or Love and Pride.  
 \***Burnett**, Little Lord Fauntleroy.  
 \*— Sara Crewe.  
 \***Byron**, Childe Harold's Pilgrimage.  
 \*— The Siege of Corinth.  
 †\*— The Prisoner of Chillon and Selections from other Works.  
 \***Carlyle**, Selected Chapters from Carlyle's Works.  
 \***G**— On Heroes, Hero-worship and the Heroic in History.  
 \***Chambers's** English History.  
 \*Collection of Tales and Sketches. I. Bändchen.  
 \*— Dasselbe. II. Bändchen.  
 \*— Dasselbe. III. Bändchen.  
 \*— Dasselbe. IV. Bändchen.  
 \*Collection of longer English Poems.  
 †**Cooper**, The Pathfinder or The Island Sea.  
 †— The Last of the Mohicans.  
 \***Craik**, John Halifax, Gentleman.  
 \***Creighton**, Queen Elizabeth.  
 †\***Dickens**, A Christmas Carol.  
 \*— A Child's History of England.  
 †\*— Sketches by Boz.  
 †\*— The Cricket on the Hearth.  
 \*— Twelve Chapters from the Pickwick Club.  
 \***G**— A Tale of two Cities.  
 \***Doyle**, Conan, Danger!

- †\***Edgeworth**, Zwei Erzählungen aus Popular Tales.  
 †\*— Drei Erzählungen.  
 \***Eliot**, The Mill on the Floss.  
 \*— Silas Marner, the Weaver of Raveloe.  
 \***Eminent Englishmen.**  
 \***English Historians.**  
 \***Scott**, England, its People, Policy and Pursuits.  
 \***Essays**, Husgew., engl. Schriftsteller.  
 †\***Fairy and other Tales.**  
 \***S Ferrars**, Greater Britain.  
 \***De Foe**, Robinson Crusoe.  
 †\***Franklin's Autobiography.**  
 \***Fraser-Tytler**, Lella or The Island.  
 \***Freeman**, The History of the Norman Conquest of England.  
 \*from Lincoln to Mac Kinley.  
 \***Fyfe**, Merchant Enterprise in modern Times.  
 \***Gardiner**, The Victorian Era.  
 \*— Historical Biographies.  
 \***Gaskell**, Cranford.  
 \***Giborne**, Sun, Moon, and Stars.  
 \***Goadby**, The England of Shakespeare.  
 \***Goldsmith**, She stoops to conquer.  
 †\*— History of England.  
 †\*— The Vicar of Wakefield.  
 \***Green**, England under the Reign of George III.  
 \***Grey**, Little Boy George.  
 \***Habberton**, Helen's Babies.  
 \***Harraden**, Chings will take a Turn.  
 \***Henry**, Both Sides the Border.  
 \*— With Clive in India.  
 \*History of English Literature.  
 \***Hope**, Select Stories.  
 \***Howes**, The Sun's Babies.

- \*Hughes, ComBrown's School-Days.  
 \*Hume, Queen Elizabeth.  
 \*— King Charles the First.  
 \*James, Talks to Students on some  
 of Life's Ideals.  
 \*Jerome, Three Men in a Boat.  
 †Irving, Tales of the Alhambra.  
     I Cell.  
 †— Dasselbe. II. Cell.  
 †— The Sketch Book. I. Bändchen.  
 \*— Dasselbe. II. Bändchen.  
 \*— Christopher Columbus.  
 \*Keller, Helen, The Story of my Life.  
 \*Kinglake, The Siege of Sebastopol.  
 \*Ripling, Story from the Jungle Book.  
 †Lamb, Six Tales from Shakspere.  
 \*Lea, The Day of the Saxon.  
 \*Lives of eminent Explorers  
 and Inventors.  
 \*Locke, On Civil Government.  
 †Longfellow, Evangeline.  
 \*Macaulay. Selections from the  
 Works of Macaulay.  
 †— England before the Restoration.  
 †— Lord Clive.  
 †— Warren Hastings.  
 †— The Duke of Monmouth.  
 \*Mackarness, A Trap to catch  
 a Sunbeam.  
 †— Old Jolliffe.  
 †— Amy's Kitchen.  
 †— The House on the Rock.  
 †Marryat, The Children of the New  
 Forest.  
 †— Peter Simple.  
 †— The three Cutters.  
 †— The Settlers in Canada.  
 †— Masterman Ready or The Wreck  
 of the Pacific. I. Cell.  
 †— Dasselbe. II. Cell.  
 \*Marshall, Our Island Story.  
 \*Mason, The Counties of England.  
 \*Mitt, On Liberty.  
 \*Milton, Paradise Lost.  
 \*Mitford, Selected Stories from Our  
 Village.  
 \*Montgomery, Misunderstood.  
 \*Old Time Tales, By various Authors.  
 \*Parlamentsreden, Englische.  
 \*Parrott, Britain Overseas.  
 \*Prosa-Schriftsteller, Englische,  
 des 17.—19. Jahrhunderts. I.  
 \*— Dasselbe. II.  
 \*— Dasselbe. III.  
 \*Prose Selections, English.  
 \*Rambles through London  
 Streets.
- \*Reed, T. B., The Fifth Form at  
 St. Dominic's.  
 \*Right or Wrong, my Country!  
 \*Ruskin, Readings from Ruskin.  
 †Scott, The Lady of the Lake.  
 †— Tales of a Grandfather.  
 \*— Quentin Durward. I. Cell.  
 †— Dasselbe. II. Cell.  
 \*— The Lay of the last Minstrel, a Poem.  
 \*— History of Scotland, containing  
 the Reigns.  
 †— Marmion.  
 \*— Waverley, or 'tis sixty Years since.  
     I Cell.  
 †— Dasselbe. II. Cell.  
 †— Renilworth.  
 \*Seeley, The Expansion of England.  
 \*Selections from Engl. Poetry.  
 \*Shakspere, The Merchant of Venice.  
 †— The Tragedy of King Richard II.  
 \*— The Tragedy of King Richard III.  
 †— Julius Caesar.  
 †— Macbeth.  
 \*— King Lear.  
 \*— Coriolanus.  
 \*— The Tempest.  
 \*Sharp, Architects of English Lite-  
 rature.  
 \*Sheridan, The Rivals.  
 \*Sketches from the Great War.  
     By various Authors.  
 \*Southey, The Life of Nelson.  
 \*Stories, Simple, for young  
 folks from various Authors.  
 †The Story of Sindbad the Sailor.  
 \*The Story of English Literature.  
 †Swift, A Voyage to Lilliput.  
 †— A Voyage to Brobdingnag.  
 \*Tennyson, Enoch Arden and  
 Lyrical Poems.  
 \*The United States. Their Origin  
 and Growth.  
 \*Thompson, England and Germany  
 in the War.  
 \*Thoreau, Walden or Life in the  
 Woods.  
 \*Tip Cat by the Author of "Lil" etc.  
 \*Twain, The Adventures of Tom  
 Sawyer.  
 \*— The Prince and the Pauper.  
 \*Webster, The Island Realm or  
 Günter's Wanderyear.  
 \*Witchell, Nature's Story of the Year.  
 \*Woolf, Little Miss Prue.  
 \*Yonge, The Little Duke or Richard  
 the Fearless.

— Ausführliche Kataloge gratis. —



Wojewódzka Biblioteka  
Publiczna w Opolu

D 5849



013-005849-00-0